

Goer de la Terre 01

– Goer de la Terre

01 - La planète du jugement

Jeury, Michel

VISIT...

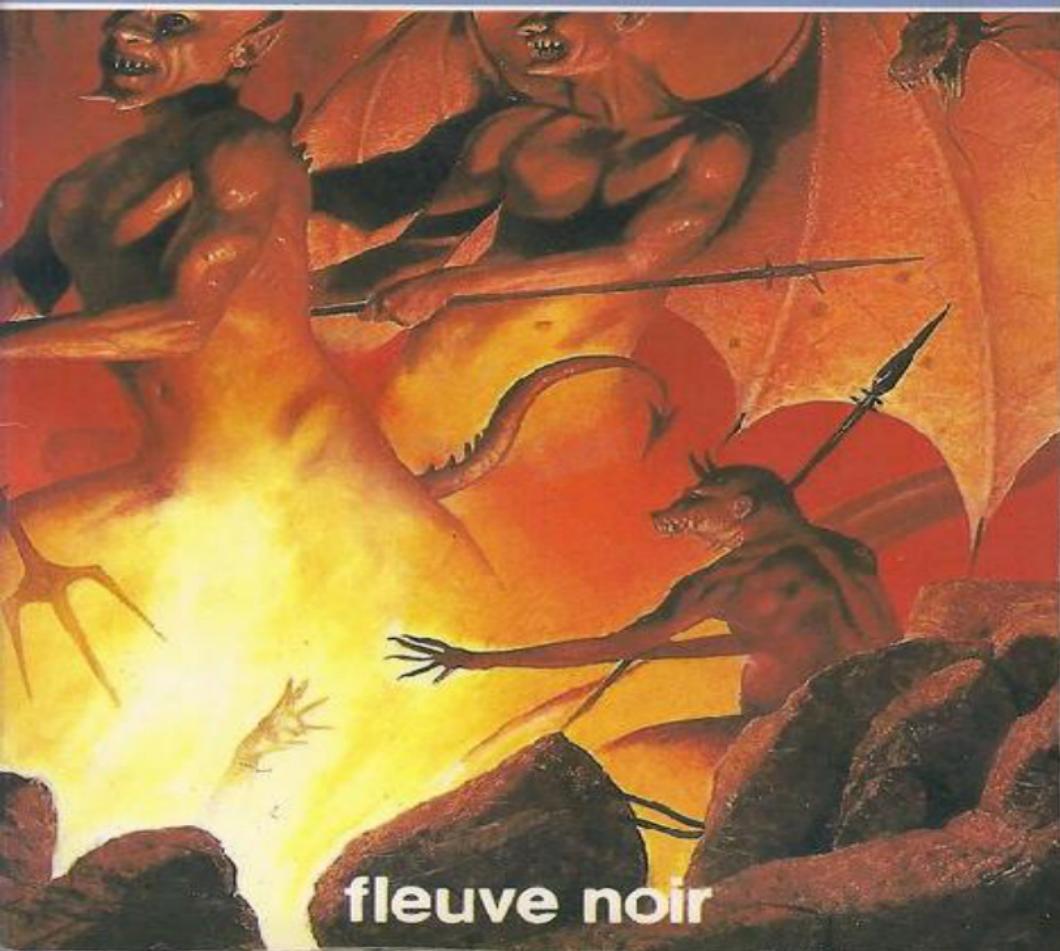
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MICHEL JEURY

LA PLANÈTE DU JUGEMENT

Goer de la Terre - 1 -



MICHEL JEURY

LA PLANÈTE DU JUGEMENT

Goer de la Terre-I-

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière – PARIS VI^e

Couverture :

Agence VLOO/YOUNG ARTIST/Les Edwards

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1981, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-01905-4

*À Olivier, Sophie, Emmanuelle,
Joan, Vanessa, Benoît, Jérôme et Simon.*

CHAPITRE PREMIER

Serge décrocha. Une voix féminine trop aiguë prononça quelques mots qu'il ne comprit pas. Après cinq secondes de silence, il crut que sa correspondante avait coupé la communication. Il déboutonna le col de sa chemise. Quelle chaleur pour un vingt-cinq avril ! Un orage montait de la mer. Ce ne serait pas le premier de l'année... Et il n'arrangerait rien, à aucun point de vue.

« Pourvu que Joël et ses copains ne soient pas en mer ! » pensa Serge.

La voix féminine appela de nouveau, sur un ton angoissé.

— Serge ? Serge ! Tu m'entends ?

Ce n'était pas Mme Hervier, la mère du jeune Frank, comme Serge l'avait espéré un instant.

— Serge ! C'est moi, Sophie !

— Je ne reconnaissais pas ta voix, dit-il.

Sophie... La disparition des enfants lui avait fait oublier sa tumultueuse amie. « Est-ce que nous devons nous voir aujourd'hui ? Ce soir, cette nuit ? » Il était incapable de s'en souvenir.

— Excuse-moi. Joël n'est pas rentré. J'attendais un coup de fil de Mme Hervier, la mère de son copain Frank.

— Quel Frank ?

— Frank Hervier, le meilleur copain de Joël.

— Je vois. Il est déjà venu ici.

— Avec Joël ?

— Bien sûr.

— Quand ? Aujourd'hui ?

— Non, il y a longtemps. Qu'est-ce qui se passe avec ton fils ?

Sophie était tellement immergée dans ses réflexions, ses rêves et ses fantasmes qu'elle entendait toujours mal ce qu'on lui disait. Son extrême introversion faisait partie de son charme. Sa voix, cependant, parut à Serge plus tendue qu'à l'ordinaire. L'angoisse de la jeune femme passa en lui et le déchira.

Il entreprit de raconter que Joël était parti en promenade au début de l'après-midi, avec ses camarades préférés, Frank et Catherine. Joël était le benjamin du trio : il avait onze ans. Frank, treize ans, était l'aîné. La fille se situait quelque part entre les deux garçons. Elle avait un frère d'une vingtaine d'années qui possédait un bateau. Une sortie

en mer avait été envisagée au début de l'après-midi, mais quelqu'un avait changé d'idée et cela ne s'était pas fait. Frank, Catherine et Joël étaient partis à bicyclette vers la campagne ou vers la ville. Le pavillon des Hervier se trouvait tout près de l'océan. Il n'y avait que deux directions possibles quand on en sortait : celle de la plage et l'autre, qui pouvait conduire aussi bien à la campagne qu'à la ville. Les enfants avaient dit qu'ils allaient à la campagne. Ils avaient pu changer d'idée une deuxième fois. Ou mentir... Depuis, on était sans nouvelles d'eux.

C'était un samedi. Serge gardait Joël pour le week-end : un week-end écourté par le voyage de retour à Orléans. Il devait ramener le jeune garçon à sa mère le dimanche soir et rentrer dans la nuit.

Cette escapade n'était pas la première du redoutable trio. Serge n'était pas vraiment inquiet. Pas encore... Mais Sophie lui avait communiqué son éternelle angoisse. Comme à chacune de leurs rencontres... C'était à la fois épuisant et exaltant.

— Joël et Frank sont des garçons entreprenants, dit Serge. Mais ils sont calmes et en général assez prudents. Par contre, je me méfie un peu des idées extravagantes de leur petite amie, cette Catherine qui...

— Ton fils est méchant ! dit Sophie. Comme ton ex-épouse !

— Mais non. Pas Martine, en tout cas. Si Joël est méchant, il tient ça de moi, Sophie. Je ne suis pas quelqu'un de gentil, tu le sais.

— Personne n'est gentil !

Serge éclata de rire. Sophie se rebiffa.

— Tu te moques de moi ? Qu'est-ce que j'ai fait à ton fils pour qu'il m'en veuille tellement ?

— Mais il ne t'en veut pas.

— Il a essayé de rentrer à la villa, une fois.

— Tu es sûre ? Tu ne m'en as jamais parlé.

— Il est venu pour essayer de me faire du mal.

— Tu rêves !

— Dis que je suis folle, puisque tu le penses ! Joël est venu pour mettre le feu, pour tuer mes chats ou empoisonner mes poissons ou n'importe quoi !

— Je ne le crois pas, Sophie !

— Qui sait où tu vas les retrouver, ces gosses ? Les flics vont peut-être te les ramener menottes aux mains... Quoique, maintenant, ça n'a plus aucune importance !

— Plus aucune importance ? répéta Serge sans comprendre.

— Ça n'a plus d'importance parce qu'il va arriver quelque chose de terrible !

« Encore ! » pensa Serge avec lassitude. Sophie s'était spécialisée

dans la prédiction des catastrophes en tout genre : séismes, épidémies, accidents d'avion, raz de marée, cyclones, fuites de gaz ou déraillements... Elle prétendait que sa maison – ou plutôt celle de son mari, David Vought – était une sorte d'observatoire temporel. Elle se trompait souvent, mais elle avait connu des réussites que voyantes et astrologues auraient pu lui envier.

— J'ai peur ! dit-elle en retenant son souffle. Je crois que je vais mourir !

— Tu te sens malade ? As-tu appelé le docteur Desportes ?

— Je ne me sens pas malade, idiot ! C'est quelque chose que je prévois... Tout proche, il me semble. Ici, bientôt, presque tout de suite !

Serge refusa de s'affoler. Sophie parlait souvent de la peur et de la mort. C'étaient même ses sujets de conversation préférés. Il avait le sentiment qu'elle était sincère et que son humeur oscillait sans arrêt de l'horreur au désespoir. Cela ne faisait qu'augmenter son attachement pour elle... Pourtant, il l'avait incitée plusieurs fois à quitter la villa Mizar, qui était peut-être, sinon un *observatoire temporel*, du moins une de ces maisons maudites, comme en décrit plus d'une légende.

Il se disait parfois qu'elle était folle ou, au contraire, qu'elle était parmi les gens qu'il fréquentait la seule personne saine d'esprit, la seule qui osait voir le monde tel qu'il était.

— Qu'est-ce que tu *prévois* ? demanda-t-il calmement. De quoi as-tu peur à ce point ? Est-ce quelque chose de nouveau ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Il l'entendait haleter. Sophie était de ces êtres capables de rester plusieurs minutes le combiné téléphonique à la main sans prononcer une parole ; et elle en profitait pour enfoncer dans ses paumes ses ongles longs et tranchants. Jusqu'au sang, quelquefois. Et quand le sang coulait, elle se calmait soudain.

Elle demanda, d'une voix si basse que Serge dut lui faire répéter sa question :

— Est-ce que tu as écouté les informations ?

— Quelles informations ?

— La radio, la télévision, expliqua-t-elle avec douceur, comme si elle parlait à un idiot.

D'ailleurs, il avait souvent l'impression qu'elle le prenait pour tel.

— Non, dit-il. Pas aujourd'hui. J'attendais Joël ou un coup de téléphone. Je n'ai même pas eu l'idée d'ouvrir un poste. Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle éclata.

— Mais je n'en sais rien, bon Dieu ! Comment veux-tu que je le

sache ? Et puis je m'en fous ! On ne nous dit rien sur ce qui se trame. Et quand il y aura la guerre, on nous préviendra au tout dernier moment. Trop tard !

Serge était plus abasourdi qu'effrayé.

— La guerre ? C'est ce que tu crains ?

— Oui ! hurla-t-elle. Je savais depuis longtemps qu'elle allait se déclencher. Mais je ne croyais pas que ce serait si tôt. Et puis j'ai senti que ça arrivait, que beaucoup de gens allaient mourir, ici, autour de moi, partout... J'ai vu un bombardement. Enfin, je crois que c'est ça !

— C'est complètement fou ! dit Serge.

— Ah ! tu as fini par le cracher, ce mot qui te remplissait la bouche ! Mais je m'en fous ! Je ne t'en veux pas. Au point où on en est... Je comprends. Tu ne penses qu'à ton fils.

Elle se calma un peu.

— Je suis très sérieuse, Serge. Il faut que tu viennes me rejoindre ici, dans mon abri.

— Tu es dans ton abri ?

— Pas encore. Je me prépare.

Il ne croyait pas à cette prédiction, mais il était troublé. Un événement récent lui revenait à l'esprit et s'insinuait à travers son scepticisme. Quelques semaines plus tôt, Sophie avait montré une *clairvoyance* extraordinaire. Il s'efforça de n'y plus penser.

— Il faut que je retrouve mon fils, d'abord.

— Oui.

David Vought avait offert un abri antiatomique à sa femme environ trois mois avant l'arrivée de Serge Goer sur la côte.

— Il est en état de fonctionner depuis la fin de l'année dernière, expliqua-t-elle.

— Bien, fit-il. Je vais partir à la recherche de mon fils.

Il venait de prendre sa décision à l'instant où il prononçait ces mots. Il n'en pouvait plus d'attendre dans son studio, à marcher de long en large devant le téléphone. Et si la guerre éclatait dans les prochaines heures, plus rien n'avait de sens, à part ce qu'on pouvait faire pour sauver sa vie. Sophie avait raison... Serge entraînait malgré lui dans le jeu de son amie.

Une chose, en tout cas, avait un sens : il voulait revoir Joël avant de mourir. Avant de mourir ? Mais il ne voulait pas que son fils meure, bon Dieu ! Cette femme était folle. Et il se laissait toujours prendre à ses absurdes prophéties. Non, il ne pouvait pas accepter qu'elle lui annonce ainsi la mort prochaine de Joël. Cent millions de victimes en Europe, mais pas Joël. La population entière de l'Amérique et de la Russie, il s'en moquait, mais pas Joël !

En attendant, il lui fallait se débarrasser de Sophie. Et il ne voyait pas d'autre solution que de paraître l'approuver.

— La guerre, fit-il, c'est possible. Oui, hélas, c'est bien possible. Alors, il faut que je retrouve mon fils tout de suite. Je pars.

Il luttait pour ne pas se laisser entraîner dans le cycle infernal de la crédulité et de la terreur. Sophie savait rendre toutes ses émotions extrêmement contagieuses.

— Fais vite, dit-elle. Je t'attends avec Joël... et les deux autres, si tu veux. L'abri est prévu pour cinq à six personnes. David est au diable et j'ai bien peu d'amis qui valent la peine d'être sauvés. J'aimerais que ces gosses en profitent.

— Comment l'expliquer aux parents ?

— C'est ton affaire.

— Dès que j'aurai retrouvé Joël, je te rejoindrai. On examinera la situation.

— S'il n'est pas trop tard !

— Tu sais que j'ai un téléphone dans ma voiture ? Tu pourras m'appeler quand tu voudras. Et je te donnerai des nouvelles aussitôt qu'il y en aura.

— Va-t'en ! cria-t-elle. Cours, rattrape ton gosse et ramène-le ici en vitesse !

Serge s'aperçut que ses mains tremblaient. Il tenait l'appareil sans se décider à raccrocher. Sophie coupa la communication. Il resta une minute ou deux immobile, planté devant la fenêtre, les yeux fixés sur l'horizon de la mer, au-dessus des toits. Sans doute la bombe n'exploserait-elle pas de ce côté. Il n'avait pas le bon balcon pour voir arriver la mort !

La sueur coulait sur ses mains, mouillait son cou, ses aisselles, tachait sa chemise claire. Il courut au lavabo, s'épongea avec un gant de toilette et se lava rapidement. Il se mit à frissonner. Non de froid, mais à cause d'une pensée terrifiante : si Joël était mort ?

Non, non. Joël vivrait. Il connaîtrait même un grand destin. C'était une certitude.

Serge revint à la fenêtre et observa la nuit. Il était 9 h 45. Une nuit de pleine lune, mais elle n'était pas encore tout à fait levée. De gros nuages gris-bleu, venus de l'océan, couvraient les trois quarts du ciel. Le faisceau d'un phare marin se posait régulièrement sur les toits. Jamais cette lumière ne lui avait paru aussi menaçante.

Il revint au milieu du studio et son regard rencontra le poste de télévision portatif qu'il n'ouvrait presque jamais. Il l'alluma, le temps de s'assurer que les trois programmes se déroulaient de façon tout à fait normale. Il y aurait sans doute un flash d'information à la radio, à dix heures. « Je le prendrai dans la voiture. »

Il n'était pas très sûr que ce soit une bonne idée de partir à la recherche de Joël, Frank et Catherine au hasard dans les rues ou n'importe où. Pourtant, il avait hâte de se lancer dans cette quête folle.

Il ferma le studio et descendit les trois étages calmement, en réfrénant son impatience. Dehors, il frissonna. Un vent humide et glacé soufflait de l'Atlantique. Il n'avait même pas pensé à enfiler un pull ou une veste. Il hésita à remonter. Il avait les clés de sa voiture, une pochette avec ses papiers et un peu d'argent. Paré pour la guerre atomique ! Il se força à rire, puis courut pour se réchauffer.

CHAPITRE II

Serge s'engouffra dans sa vieille Citroën et mit le chauffage. Une vieille Citroën à la peinture délavée, marquée de nombreuses éraflures, mais avec le téléphone. Il trouvait que ça avait beaucoup de gueule. Et Joël était fou de cette voiture.

Il regarda le ciel avant de démarrer. Plus d'orage en vue. On aurait plutôt dit qu'il allait neiger. Mais la neige ne tombait presque jamais dans ce pays ; et surtout pas au mois d'avril.

Sa chemise trempée lui collait toujours sur le dos. Il mit le moteur en route et s'engagea dans le trafic. Une bande de motards profitait du samedi soir pour faire du rodéo sur le front de mer. Les enfants avaient peut-être été intéressés par ce cirque, et peut-être avaient-ils voulu suivre le spectacle jusqu'à la fin. Non, cela ne ressemblait pas à Joël. Et puis, dans ce cas, le frère de Catherine et les parents de Frank les auraient retrouvés depuis longtemps.

« Essayons de réfléchir. Si les parents de Frank et le frère de Catherine qui connaissent bien la ville ne les ont pas vus, ça signifie peut-être que Joël, pour une fois, a été le meneur de jeu et a entraîné ses camarades dans un endroit connu de lui seul. » Il avait le goût des endroits secrets et des villes imaginaires, comme Bemer... Impossible de retrouver ce nom !

Serge pensa au centre de recherches Wurmser. Son fils l'avait suivi deux ou trois fois sur son lieu de travail – qu'il osait à peine nommer ainsi, tant il avait peu l'impression de travailler depuis qu'il était arrivé dans cette espèce d'ashram. Joël avait paru très intéressé par les ordinateurs et il aurait aimé fureter dans toutes sortes d'endroits interdits. Est-ce qu'il n'aurait pas tenté une expédition là-bas, avec ses copains ? Les enfants auraient pu essayer de pénétrer dans les bâtiments au cours de l'après-midi et se laisser enfermer le soir. On ne prenait pas de mesures de sécurité bien redoutables dans la journée. Mais le samedi, tout était bouclé et bien bouclé.

Les gosses se révélaient sans cesse capables d'exploits qui stupéfiaient les adultes. Surtout, quand les ordinateurs étaient en cause... Serge décida donc d'aller faire un tour chez Wurmser.

Mais, d'abord, il se mit à rouler au hasard. Il parcourut le front de mer deux fois de suite, fit un tour complet de la ville. Dix heures... Il prit la radio en espérant tomber sur un flash d'information. Il accrocha un bulletin sur Europe 1, très bref, très banal et, du même coup, très

rassurant. Politique intérieure, un fait divers en cours à Paris, une nouvelle sportive, le Moyen-Orient, un cyclone dans l'océan Indien... La situation militaire dans les deux ou trois points chauds du monde semblait inchangée. Serge n'avait aucune envie de musique et il ferma aussitôt le poste.

Pas de guerre en vue.

Il avait besoin de faire le vide dans son esprit pour réfléchir au cas de Sophie. Il vivait depuis quatre mois dans cette ville très agréable, près de cette côte qu'il aimait. Mais la première femme qu'il avait connue ici était mariée, riche et un peu folle. De plus, elle ne s'entendait pas avec son fils. En somme, une aventure impossible.

En roulant vers le centre Wurmser, qui se trouvait à une dizaine de kilomètres vers le nord, il repensa à cette curieuse histoire qui avait fini de troubler ses certitudes et de déranger son scepticisme naturel... David Vought, le mari de Sophie, était un avocat international, spécialisé en droit maritime et aérien. Il voyageait beaucoup et ne venait à la villa Mizar que deux ou trois fois par an. Ses rapports avec sa femme étaient assez distants. Il téléphonait de temps en temps et écrivait parfois de longues lettres. Ils ne se décidaient pas à divorcer. Une affection sincère existait entre eux.

Un jour, au début de l'année, Sophie avait dit à Serge :

« — Je suis très inquiète. J'ai peur que David soit retenu en Union Soviétique ! »

Il lui demanda comment c'était possible. « Mais je n'en sais rien. À une époque assez éloignée, il s'est occupé d'une filière d'évasion de juifs et il est sur une liste noire du KGB... » Serge essaya de la rassurer. D'après ce qu'il savait, David Vought circulait entre l'Europe de l'Ouest, l'Amérique et le Japon. Il avait donc peu de chances de se retrouver contre son gré en Union Soviétique.

« — Je crains un détournement d'avion, dit Sophie. Dans ce cas, les Russes vérifieront sûrement la liste des passagers. S'ils découvrent David, ils s'empareront de lui ! »

Serge répondit que ça ne lui paraissait pas évident, que l'équipage s'opposerait à un enlèvement de ce genre, que les autorités soviétiques n'oseraient pas violer ouvertement le droit international, surtout en s'attaquant à un spécialiste de ces questions... De toute façon, il ne prenait pas très au sérieux les intuitions et les angoisses de Sophie, qu'il connaissait depuis peu de temps. Il discutait du risque d'un point de vue théorique.

Un peu plus tard, il se surprit à chercher dans les journaux toutes les informations concernant les détournements d'avions. Une semaine après, Sophie lui montra une lettre de David, racontant un incident qu'il avait vécu. Il se trouvait dans un Boeing qui avait décollé de

Tokyo et volait vers le pôle. Au-dessus de la mer du Japon, un moteur de l'appareil avait pris feu. Il y avait eu une discussion entre le commandant de bord et le copilote. L'aérodrome le plus proche, compte tenu de la taille du Boeing, était situé en Union Soviétique. Peut-être était-ce Vladivostok ou une ville de cette région. Le commandant était un jeune ingénieur qui manquait d'expérience. Il voulut mettre le cap immédiatement vers cet aérodrome et alerter le contrôle pour avoir une autorisation d'atterrissage. Le copilote, plus expérimenté, soutint qu'il valait mieux retourner à Tokyo, bien que la distance fût deux ou trois fois plus grande. L'appareil volait presque normalement avec un moteur en feu et il pouvait s'offrir ces kilomètres supplémentaires. Un retour imprévu au Japon n'entraînerait aucune complication administrative et les problèmes techniques seraient vite résolus. En Sibérie, au contraire, il fallait s'attendre à des difficultés de tout ordre.

Le commandant s'entêta un moment ; puis il se rangea à l'avis du copilote, et l'appareil rentra à Tokyo sans histoire.

« — David l'a échappé belle ! commenta Sophie. J'avais senti le danger. Je vais lui dire de ne plus jamais prendre un vol polaire ! »

Serge fut impressionné. D'un autre côté, Sophie se vantait de ses prédictions, souvent invérifiables. Il lui arrivait de téléphoner aux compagnies aériennes ou aux journaux, ou aux consulats, pour annoncer des catastrophes qui n'arrivaient pas. Elle pensait sincèrement avoir aidé les responsables à en éviter un certain nombre... Elle avait une personnalité hors du commun. On ne pouvait la juger et la traiter comme une femme ordinaire.

Il quitta la ville et s'engagea sur une petite route qu'il connaissait bien, quoiqu'elle ne fût pas la plus directe. Il roulait entre deux rangées de peupliers, au milieu d'un paysage que le clair de lune semblait recouvrir d'une pellicule brillante. Les feuillages commençaient à friser. Les gros nuages flous qui s'en allaient vers l'est jetaient sur la campagne des ombres fugitives.

Pour arriver au centre Wurmser, il passa près d'une fromagerie, qui se signalait dans la nuit par une boîte de camembert lumineuse. La boîte était orientée du côté de la route nationale. Quand on l'observait par-derrière, l'objet devenait insolite et mystérieux : on eût dit un effet spécial dans un film de science-fiction. Serge se promit de le montrer à Joël. « Hein ? Ça ferait un OVNI tout à fait présentable. Une soucoupe-camembert, ha, ha ! »

Joël se passionnait pour mes mystérieux objets célestes, les effets lumineux d'origine inconnue et toutes ces choses. Cela pouvait-il expliquer sa fugue ? Pourquoi pas ?

Le centre de recherches était un quadrilatère irrégulier, à l'intérieur

duquel s'éparpillaient une douzaine de bâtiments de types divers, le principal étant plat, en forme de L majuscule, quelques autres dans le style des villas du bord de mer et, au milieu, un gros cube qui abritait les services administratifs et la direction. L'ensemble couvrait deux ou trois hectares. Le mur d'enceinte était assez bas pour laisser voir le parc et les bâtiments, mais il y avait au-dessus une clôture électrique très moderne qui s'élevait à trois mètres cinquante. Les fils avaient l'air d'un inoffensif grillage. Le système d'alerte était en fait extrêmement sophistiqué. Les techniciens disaient qu'il aurait fait la différence entre un babouin et un gibbon. Eux ne la faisaient pas ! C'était une façon de parler. On ne lui en demandait pas tant. Le principal était qu'il ne se déclenche pas pour une mouette perdue ou un chat de gouttière entreprenant. Quant au système de défense, il était tout aussi perfectionné. Il pouvait donner au candidat à l'escalade des décharges graduées, la première étant un simple avertissement. Il s'agissait d'un circuit expérimental, contrôlé par ordinateur. L'Arabie Saoudite avait pris une option sur la première série.

À l'intérieur du centre de recherches, il n'y avait que des ordinateurs et des terminaux... Serge avait été choisi l'année d'avant, avec d'autres ingénieurs de Wurmser, pour rejoindre l'« équipe de réflexion » entretenue au bord de la mer par la société WEI (Wurmser Electronique et Informatique). « Chez Wurmser, vous serez plus près de la plage ! » lisait-on sur certaines offres d'emploi. C'était trop beau pour durer... Serge ne se faisait pas trop d'illusions sur les chances qu'il avait de finir sa carrière sur la Côte d'Argent.

Il avait, comme tous ses compagnons, une liberté d'action et de réflexion entière. En fait, la réflexion était leur seule activité, ou presque. Il n'appelait pas ça travailler. Pour schématiser, on lui avait demandé de deviner ce que seraient les prochaines grandes inventions qui transformeraient la vie des hommes. Divination ou prospective ? Il réfléchissait. Il ne manquait pas d'idées, mais toutes lui semblaient trop folles. Et il ne voyait pas bien comment elles pourraient s'insérer dans les programmes de Wurmser.

Certains prétendaient que ce petit paradis était en réalité un « frigidaire ». Il l'avait expliqué à Joël. « Quand nous y aurons passé assez longtemps pour ne plus être dans le coup et ne plus avoir aucune valeur pour les concurrents, on nous éjectera calmement... Ça, c'est trop moche pour être vrai. Enfin, je l'espère. Les optimistes pensent que nous sommes là pour répondre au défi japonais. On verra bien ! »

Que seraient donc les ordinateurs d'après l'ordinateur ? Et la technologie d'après la technologie ? Et la science d'après Dieu sait quoi ? Autant de questions passionnantes devant lesquelles Serge aimait s'asseoir en prenant sa tête dans ses mains... mais jamais plus

d'un quart d'heure à la fois. Pour tenir la dragée haute à ces sacrés Japonais, il fallait voir loin. Il ne fallait pas hésiter à s'interroger sur la situation de Wurmser Electronique et Informatique dans, mettons, six cents ans ou deux mille ans ! Et sans rire. C'était une affaire sérieuse.

« Extrapolons la courbe du progrès technologique telle qu'elle se dessine au cours des vingt-cinq dernières années dans les secteurs de pointe, pensait Serge, et essayons de nous représenter le monde d'ici à deux ou trois siècles... ou vingt ou trente ! »

Il déclarait forfait au bout d'une minute. Mais il avait quand même une idée. Une piste... un peu trop folle pour la suivre jusqu'au bout. Il lui semblait que la technique du lointain avenir serait presque totalement débarrassée de son infrastructure lourde, des machines et des mécaniques trop spécialisées. Sa force serait d'utiliser n'importe quoi ou presque en guise de machine et de s'intégrer à n'importe quel processus existant dans la nature. Les ordinateurs du futur lui apparaissaient comme des processus mystérieusement enclenchés et mystérieusement entretenus, sans support matériel particulier. Les gens, les animaux, les légumes et les nuages s'intégrant à volonté au système pour transformer la nature tout entière en une fabuleuse machine pensante sur laquelle l'homme aurait un contrôle quasi magique...

Mais que se passerait-il si la guerre atomique éclatait ce soir ? Qu'adviendrait-il de la civilisation industrielle ? Et de la civilisation tout court ? Quel serait le sort des survivants ?

« Non, se dit-il. La guerre n'est pas pour aujourd'hui. Ce n'est qu'un cauchemar de Sophie. Un de plus ! » Pas pour aujourd'hui, peut-être. Mais demain ? Dans un mois, dans un an ? Et même dans un quart de siècle ? Serge se rappela soudain le nom de la ville imaginaire de Joël : Bemerkenstaglak. Et si...

Il arrêta sa voiture devant la porte extérieure, une grille en apparence pas très solide. Ni très haute... Il savait qu'elle était en réalité à peu près infranchissable, à moins de connaître un certain code, dont il possédait la petite moitié. Pour entrer, il lui suffisait d'appeler le gardien qui avait la grosse moitié. Il réfléchit un moment, assis derrière son volant. Le centre était plongé dans l'obscurité la plus complète, mais il ne pouvait pas voir le poste de garde depuis sa place. Il ne remarqua rien d'anormal... mais s'il y avait eu quelque chose d'anormal, il ne s'en serait pas aperçu, car il ne connaissait pas assez bien la maison.

« Sois sincère avec toi-même, Serge Goer, pensa-t-il. Crois-tu vraiment que ton fils, un gamin de onze ans, aurait pu entrer là-dedans s'il en avait eu vraiment envie ? » Oui, un gamin de onze ans, mais malin. Et les deux autres, Catherine et Frank, n'étaient pas idiots non plus. Tous les gosses sont diaboliques pour satisfaire leur

curiosité. De plus, Joël avait un mélange d'intelligence, d'imagination et d'esprit pratique que son père se plaisait à juger exceptionnel. Parfois, il se croyait obligé de tempérer son enthousiasme, car il savait que tous les parents se rengorgent devant les plus médiocres exploits de leurs rejetons... Il balançait maintenant entre le doute et l'inquiétude. « Franchement, est-ce que je prendrais le pari ? » Il était incapable de se décider. Finalement, la raison l'emporta, d'une longueur. « Ce sont que des enfants. Il n'y a aucune chance pour qu'ils aient forcé le saint des saints ! »

Une allée faisait le tour de l'enceinte. Serge démarra et la suivit à petite allure. Puis il revint à la porte. Sa raison lui disait que Joël et les autres ne pouvaient pas être là, mais au fond de lui, secrètement, il les croyait capables de tout... La voiture avait sans doute été repérée par les senseurs. L'ordinateur de surveillance était peut-être déjà au courant de son manège. Il pensa qu'il ferait mieux de téléphoner pour s'excuser.

Il décrocha. À la place de la tonalité, un grésillement insolite se fit entendre. Il reposa l'appareil, tapota le clavier, donna un coup sur le tableau de bord. Puis il essaya de nouveau. Toujours le grésillement. Il forma quand même le numéro du gardien, qu'il connaissait par cœur. Aucun résultat.

10 h 25... Sophie avait probablement tenté de l'appeler. Cette panne était une coïncidence stupide. À certains moments, tout se mettait à aller de travers. Il craignait la loi des séries. La loi des séries existe. Elle traduit – mal – une structure de la réalité que nous ne comprenons pas.

Il regarda la bouche de l'interphone, révélée sur la grille par un carré luminescent. Était-il branché la nuit ? Pourquoi pas ? Serge hésita encore. Appeler le gardien ? Cela lui semblait plus difficile, psychologiquement, qu'au téléphone. Quelle explication donner ? Dire la vérité ? Mais le gardien qui ne connaissait pas Joël et ses copains trouverait ridicule l'idée de les chercher ici...

Joël et ses copains adoraient les escalades nocturnes, mais il y avait sur la côte des endroits plus faciles à visiter. L'exploit les excitait, sans nul doute, mais Joël savait distinguer le possible de l'impossible. C'était un de ses talents. Serge le soupçonnait d'avoir forcé les portes ou les fenêtres de quelques villas isolées – pour s'amuser et non pour voler. La fugue de ce soir était-elle liée à cette activité ? « Et s'ils s'étaient fait pincer, nous le saurions... »

De toute façon, la panne du téléphone modifiait quelque peu la situation. Les Hervier n'avaient plus la possibilité de communiquer avec Serge. Entre-temps, les trois enfants avaient peut-être été retrouvés. Peut-être étaient-ils revenus seuls, l'oreille basse mais crânant en secret.

Il repartit vers la ville. À un carrefour, il vit une cabine ; trop tard. Il ralentit un peu plus loin. Un chantier rendait la marche arrière presque impossible. Il continua... Et puis, il ne pouvait pas téléphoner aux Hervier sans appeler Sophie. Au fond, il cherchait sans doute le moyen de retarder cette communication, parce qu'il avait peur.

Il regarda le ciel. Les nuages étaient plus épais, plus sombres. Toujours pas de champignon atomique en vue. De quel côté allait-il apparaître, au fait ? Vers le nord ? Les objectifs militaires ne manquaient pas en Aquitaine. Paris était trop loin, naturellement.

« Si la guerre éclate cette nuit... » Il ne pouvait plus chasser ce genre de pensée. Il suivit une nouvelle fois le front de mer. Les motards n'étaient plus là, mais il y avait encore un peu de circulation.

Joël... Sophie... la guerre. Un coup de fatigue : tout se mêlait dans l'esprit de Serge. D'abord s'arrêter et téléphoner depuis un café ou une cabine. Il n'avait pas envie d'entrer dans un café. Il chercha une cabine.

Soudain, l'appareil de la voiture émit son rauque ronronnement de chat en rut. Serge sursauta et prit le combiné, le cœur battant. Il freina brutalement, dérapa. Il réussit à garder le contrôle de la voiture mais faillit perdre celui de ses nerfs. Rien. Pas de communication... Il se rangea au bord du trottoir, fit le numéro des Hervier puis celui de Sophie. Sans résultat. C'était plus qu'exaspérant : angoissant.

Il repartit, en quête d'une cabine. En général, la densité des téléphones lui semblait très forte, dans toutes les villes. Ce soir-là, il n'en voyait aucun. Enfin, il retrouva une cabine, proche de la plage, dont il s'était servi deux ou trois fois. Il arrêta la voiture à proximité en laissant la portière ouverte. L'endroit aurait pu paraître sombre, mais Serge avait une excellente vision nocturne. Il pouvait par exemple téléphoner dans l'obscurité complète sans employer aucun truc pour repérer les chiffres... Il laissa tomber la première pièce dans la fente de l'appareil. Une fois, deux fois... La sueur rendait ses mains glissantes. Ses doigts tremblaient. Un moment plus tôt, il avait eu l'impression qu'un orage montait. Maintenant, il se rendait compte que cette mauvaise chaleur suintait du fond de lui-même, du fond de son angoisse. Il lui fallut quelques minutes pour se rendre à l'évidence : la cabine ne fonctionnait pas. Loi des séries ? En tout cas, vu son emplacement, ça n'avait rien d'extraordinaire. Les gamins devaient y déverser des tonnes de sable !

Il résista à l'idée que des forces diaboliques avaient fomenté un complot contre lui. Il revint à la voiture, s'adossa à son siège, posa les mains sur le volant. La meilleure solution était de rentrer à la maison et de boire un verre. Il crut apercevoir une pièce de... un franc ou vingt centimes sur le trottoir, à deux ou trois mètres. Il sourit. L'avait-il vraiment vue, cette pièce ? Impossible de la retrouver. Il songea que

Joël avait hérité de ses yeux de hibou, même s'il avait tendance à le nier, et qu'il s'en servait. Peut-être était-il en train de faire usage de ce don quelque part. Mauvais usage, probablement... C'est parce qu'il ne se sentait pas la conscience tranquille qu'il feignait d'ignorer qu'il voyait courir les souris en pleine nuit, comme une chouette. Il avait eu pas mal de chance à la loterie génétique. Il cumulait les qualités de ses parents et il semblait échapper pour le moment à leurs défauts les plus voyants. Sauf la curiosité de son père – mais était-ce un défaut ? Il avait hérité de sa mère des nerfs d'acier, une mémoire d'éléphant et une grande habileté manuelle. Cela faisait beaucoup. Trop peut-être pour son bonheur.

Serge s'avisa qu'il n'avait aucune envie de rentrer chez lui. Joël avait déjà passé la nuit chez son copain Frank. Ce serait encore ainsi cette fois. Serge ne pouvait pas faire grand-chose. L'urgence se déplaçait maintenant du côté de Sophie, qui avait dû l'appeler dix fois et devait être furieuse contre lui. Il repartit en direction de la villa Mizar qui se trouvait dans une zone résidentielle, assez boisée, au sud de la ville.

La nuit se noyait sous une étoupe bleutée, venue de l'océan. Les nuages défilaient devant la lune qu'ils occultaient presque sans arrêt, créant un paysage de clair-obscur, à l'effet trompeur et envoûtant.

Il lui sembla qu'une voiture le suivait. Il se dit qu'à fréquenter Sophie Vought, il deviendrait bientôt paranoïaque. Peut-être le mal était-il déjà fait. L'idée d'être suivi le troublait souvent. Mais ce soir-là, elle semblait aussi absurde et incongrue que celle d'un champignon atomique sur la douce campagne française. Il tourna en rond quelques kilomètres. La voiture suiveuse disparut. Elle n'avait jamais existé que dans son esprit.

La villa Mizar cachait au milieu des grands arbres ses trois étages à balcons et à pignons. L'obscurité rendait le parc qui l'enveloppait plus touffu et plus menaçant. Mais cette touffeur, Serge la perceait aisément et profondément. Il regretta de n'être pas descendu de voiture pour voir si la pièce d'un franc existait vraiment. Oui, elle devait exister. C'était un symbole, un signe. Mais envoyé par qui ? Et signifiant quoi ?

Il balaya cette pensée et essaya de distinguer dans la nuit brumeuse les massifs de fleurs exotiques, les serres, les allées et les bassins... Quant à l'abri antiatomique, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où Sophie avait pu le planter. Et à quoi ressemblait donc ce truc ?

« Quel magnifique terrain de jeu pour Joël et ses copains ! se dit-il soudain. Abri compris... Ah ! si ce diable de gosse pouvait s'entendre avec cette sacrée bonne femme ! »

Pour la deuxième fois de la soirée, Serge se trouvait devant une

forteresse fermée, obscure et inaccessible. Il sourit. Pas vraiment inaccessible. La clôture qui entourait le parc était constituée par un mur d'un mètre vingt de haut et, derrière, une haie de lauriers dans laquelle se trouvait pris un treillage ancien, assez lâche. La haie n'était pas très bien taillée et, de l'extérieur, on ne pouvait pas deviner l'existence du treillage. À plus forte raison, on ne pouvait distinguer l'endroit où il était déchiré. N'importe qui aurait pu pénétrer dans le parc, à condition de connaître approximativement cet endroit.

Sophie avait très peur d'être attaquée. Peut-être, lorsqu'elle était seule la nuit, s'enfermait-elle dans son abri ! La grille d'entrée ressemblait peu à celle de Wurmser. Un point commun, toutefois : l'interphone. Serge ne s'en était jamais servi. De ce point, on voyait assez bien la façade principale, toutes lumières éteintes. Comme chez Wurmser... Ce n'était pas le genre de Sophie, les lumières éteintes.

Là clé... Sophie lui avait donné une clé de la grille. Elle était dans la poche gauche de sa veste de velours. Et la veste de velours, il n'avait qu'à fermer les yeux pour la voir pendue à l'entrée du studio ! Dommage. Naturellement, il pouvait sonner ou appeler. Mais si la jeune femme s'était réfugiée dans son abri, elle ne répondrait sans doute pas.

Avant qu'il ait le téléphone dans sa voiture, ce qui était encore très récent, ils avaient convenu d'un code pour la sonnette de la grille. Sophie ne trouvait jamais le dernier coup assez long. Elle ne lui avait pas parlé de l'interphone. Peut-être ne fonctionnait-il pas ? Mais la sonnerie s'entendait peut-être dans toute la maison et le parc, alors que l'interphone avait seulement un ou deux récepteurs... Drôle de maison, la villa Mizar. D'après Sophie, un des précédents propriétaires avait disparu. Une femme qui l'avait habitée quelques mois s'y était suicidée dans sa baignoire. Un ancien secrétaire d'État, qui l'avait achetée pour presque rien n'y avait passé que huit jours de vacances avant de la remettre en vente. Une maison hantée ? Est-ce qu'il peut exister une maison hantée à la même époque et dans la même ville qu'un centre Wurmser ? Ou à Bemerkenstaglak ?

Serge descendit de voiture. Les nuages, en s'épaississant, avaient effacé le clair de lune. La nuit devenait charbonneuse, sous les feuillages lourds qui bordaient la route. Il alla à la grille et tira quatre fois la sonnette, suivant le code, trois coups brefs et un long. En admettant que Sophie l'entende, oserait-elle traverser le parc dans l'obscurité pour venir ouvrir ? « C'est moi, Serge ! » dit-il devant l'interphone. Il précisa : « Serge Goer... Mon téléphone est en panne. » Il appela : « Sophie ! Sophie ! » Il renouvela ses coups de sonnette. Il se sentait désespéré et stupide. Sophie devait être dans son abri, où elle avait un téléphone, mais ne pouvait sûrement pas entendre la sonnerie de la grille. L'abri ? Où se trouvait donc l'entrée de ce trou à

rats ?

Il sonna encore. Aucune lumière ne s'allumait. Aucun bruit ne se faisait entendre. Il avait honte de cette situation tellement idiote. Il ne lui restait qu'à rentrer – enfin – chez lui pour téléphoner. Il ne voulut pas renoncer tout de suite. Il décida de faire le tour du parc pour essayer d'apercevoir une fenêtre éclairée de l'autre côté. Il aurait été bien étonné que Sophie eût pensé à éteindre toutes les lampes de la maison avant de partir pour son opération survie. À moins qu'elle eût coupé le compteur... Les lampadaires brillaient normalement aux environs et on voyait filtrer la clarté bleuâtre d'un écran de télévision sous les persiennes d'une maison voisine. Ce n'était donc pas une panne de secteur.

Il laissa la voiture devant la porte d'entrée et avança à pied dans une allée qui sinuait entre les villas et un bois de pins, assez touffu, descendant en pente douce vers la mer. Il s'était promené avec Sophie dans ces parages. En face de la villa, au bord du bois, il y avait un garage double, en général fermé. Pourquoi ce garage dans les pins ? Il l'ignorait et il s'en moquait. Il passa devant et il crut apercevoir contre le mur perpendiculaire à l'allée un objet brillant, aux trois quarts caché par les broussailles. Il s'approcha et vit une bicyclette d'enfant, puis une autre et une troisième... Il n'eut pas besoin d'une lampe pour reconnaître la dernière. Il fronça un peu les sourcils et accommoda sa vision nocturne. Oui, il avait devant lui le vélo rouge à guidon de course de Joël. Les petits démons !

Qu'est-ce que ces sales gosses pouvaient bien foutre à Mizar ? Serge soupira. Non, ce n'était pas si surprenant ni mystérieux. Joël avait entraîné ses copains à la villa pour faire une méchante farce à Sophie. Une méchante farce ou quelque chose de pire... Mais pourquoi étaient-ils encore là à onze heures du soir ? À moins qu'ils se soient fait prendre ou qu'ils soient repartis sans les bicyclettes, pour une raison inconnue, ce qui semblait peu vraisemblable.

Joël détestait-il Sophie autant qu'elle le pensait ? Qu'avait-il pu imaginer pour la tourmenter ? Peut-être s'était-il caché dans le parc, avec Frank et Catherine, en attendant la nuit, pour entreprendre Dieu sait quoi. Mais la nuit était venue depuis longtemps : que faisaient donc les enfants maintenant ?

Comment étaient-ils rentrés ? Joël connaissait-il la brèche dans le grillage ? « Oui, il était là quand Sophie me l'a montrée ! » Sophie avait expliqué à Serge qu'il était difficile de réparer ce grillage entièrement pris dans la haie. Serge avait répondu que ça lui paraissait tout de même faisable... et il n'avait plus jamais repensé à cette histoire, sans aucun rapport avec l'avenir du monde.

... Du moins c'est ce qu'on aurait pu croire alors.

CHAPITRE III

Serge n'avait pas la mémoire quasi photographique de son fils. Où était donc ce fameux passage ? Assez près de la maison..., peut-être en face du bois de pins... Il se tortura l'esprit un moment, puis décida de tenter un essai. Il se hissa sur le mur en s'accrochant à la haie. Il se mit à avancer, de biais, en se tenant d'une main et en tâtant le treillage de l'autre.

Parfois, il cessait son exploration pour donner ce qu'il appelait ironiquement « un coup de lampe ». Il fronçait les sourcils, retenait son souffle et accommodait au maximum sa vision nocturne. Il avait l'impression que Joël était un vrai nyctalope. Pas lui. Une torche lui aurait été bien utile, quand même. Non : la lumière aurait pu attirer l'attention d'un voisin. Après tout, il était en train de pénétrer par effraction dans une propriété privée. Il lui fallut un long, très long moment pour repérer la brèche. Il avait mal aux reins et au bras.

Il s'accroupit pour évaluer les dimensions du trou. Alors, il remarqua les traces de passage : feuillages froissés, branches brisées... Des traces récentes, autant qu'il put en juger. Les battements de son cœur devinrent presque douloureux. Il posa la main sur sa poitrine.

Le vent s'était mis à souffler plus fort. Il tremblait sous sa chemise mouillée. Il reprit son souffle et s'engagea dans le trou que les enfants avaient peut-être agrandi quelques minutes ou quelques heures plus tôt. Les phares d'une voiture roulant au ralenti balayèrent l'allée. Sans doute, un riverain qui rentrait chez lui. Serge n'avait pas envie de se faire surprendre dans cette position. Il s'enfonça un peu dans la haie, en espérant que personne ne le prendrait pour un cambrioleur. Il avait les tempes battantes. Au moment de franchir le passage, il crut que la voiture s'arrêtait. Il sauta de l'autre côté, se reçut à genoux sur l'herbe, les mains et le visage un peu griffés, la vue brouillée par l'effort. Il se retourna et ne vit plus les phares qui balayaient la haie.

Presque aussitôt, une portière claqua. De l'intérieur de la voiture, une voix féminine prononça une phrase qu'il ne comprit pas. Une voix masculine, de l'extérieur, répondit vaguement :

— ... comprends rien !

Puis, sur un ton excité :

— Dis donc ! Le secteur vient de claquer aussi !

Serge leva la tête et se rendit compte que les lampadaires étaient éteints. On ne voyait plus une seule lumière électrique dans les

environs. Il devina que la voiture du couple avait stoppé à cause d'une panne de courant : allumage et éclairage. « Bon Dieu ! pensa-t-il. Ça me rappelle quelque chose... » Quelque chose qui expliquait peut-être la présence de Joël à la villa Mizar.

Il s'aperçut que sa chemise était déchirée. En outre, il avait laissé sa pochette dans la Citroën, avec argent et papiers. Et la clé sur le contact... Mais cela n'avait plus d'importance, maintenant.

Il scruta l'environnement touffu. À force d'accommoder dans le noir, il commençait à avoir mal à la tête : une barre au-dessus des sourcils, comme s'il avait eu un gros fil dur serré sur le front. À cela s'ajoutait un creux brûlant à la place de l'estomac. Son estomac était une pierre creuse, pleine de cendres chaudes. Et il avait la poitrine prise dans un corset de tôle.

De l'autre côté de la haie, la femme appela l'homme qui la rejoignit dans la voiture. La portière retomba. Serge perçut les échos d'une discussion. Puis il y eut un double claquement de portière, suivi d'un bruit de pas féminins. Serge comprit que la femme s'enfuyait pendant que l'homme fermait sa voiture à clé.

Les lampadaires se rallumèrent tous ensemble, le long de l'avenue principale, sur l'allée secondaire. La femme fit « Oh ! » et s'arrêta net. L'homme cria :

— Attends, je vais voir si les phares marchent !

Tandis qu'il rouvrait une portière, l'éclairage public vacilla et s'éteignit une deuxième fois. La femme se mit à hurler. L'homme referma brusquement la porte du véhicule et la rejoignit d'un pas calme, sans courir.

Serge entendit un bruit de feuillage froissé, près de lui. Vraiment tout près. Comme si quelqu'un le guettait, caché derrière un massif ou peut-être dedans. Presque aussitôt, une petite silhouette claire détala sur sa gauche. Une fillette en jupe blanche... non, jaune. Catherine ? Il vit flotter ses cheveux blonds comme sur un écran. Oui, c'était elle.

Il crut comprendre. Les enfants étaient entrés en plein jour, Dieu sait pour quoi faire. La nuit venue, ils n'avaient pas su retrouver le passage. Ils étaient en train de le chercher et il les avait dérangés en s'introduisant à son tour... Il appela : « Catherine ! Catherine ! » La petite fille avait pris peur en apercevant une silhouette d'homme. Elle s'enfuit et Serge se lança à sa poursuite, certain de commettre une imbécillité mais incapable de s'en empêcher. L'enfant se mit à pleurer. Il l'appela encore. Il lui cria de ne pas avoir peur, de revenir, qu'il était le père de Joël et qu'il ne voulait pas lui faire de mal. La petite fille courait vers la maison. Dans cette direction l'obscurité semblait plus épaisse. Puis une lueur orangée s'alluma derrière l'aile gauche, débordant sur les feuillages du parc et éclairant faiblement le toit

rougeâtre. Serge n'était même pas sûr que la lueur se fût *allumée* à ce moment. Peut-être s'était-elle seulement déplacée ou étendue. On aurait dit une aurore boréale. La clarté s'éleva encore au-dessus de la maison et jusque sur la façade à véranda, la façade principale, vers laquelle Serge courait, poursuivant toujours la jeune Catherine.

Il vit l'enfant pénétrer sous la véranda et disparaître dans la maison. Il pensa que Sophie était partie à son abri sans fermer les portes. À quoi bon fermer les portes si la guerre atomique menace de tout détruire d'ici à quelques minutes ou quelques heures ? Si, justement ! Selon toute probabilité, il n'y aurait pas de bombe dans les environs immédiats. Seulement l'onde de chaleur, le souffle plus ou moins violent et les retombées. Mieux valait bloquer toutes les ouvertures pour protéger l'intérieur des bâtiments. Il s'étonna que Sophie n'y eût pas pensé.

Mais lui-même avait oublié qu'en courant après Catherine, il l'effrayerait encore davantage. Maintenant, il hésitait. Entrer dans la maison ? Il lui fallait bien, de toute façon, retrouver Sophie. Mais pourrait-il repérer dans l'obscurité l'escalier qui conduisait à l'abri ? Il décida de faire d'abord le tour de la maison pour essayer de voir d'où venait cette étrange lueur orangée... presque rose maintenant.

Sur la droite, du côté d'un bouquet de troènes qui cachaient un petit bassin, une autre lumière apparut. Faible, pâle, tremblante : à peine plus qu'un ver luisant... Seulement, elle se balançait à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol, comme une lampe portée par quelqu'un qui laisse pendre son bras le long de son corps. Serge eut vraiment cette impression. Mais il ne vit personne. Un insecte ? Une sorte de luciole ? Non, la lumière était un peu trop vive et trop blanche... Blanche ? Elle changeait maintenant de couleur. Elle était orangée, rose – comme la clarté qu'il avait vue un moment plus tôt derrière la maison et au-dessus. Cette clarté avait disparu et il ne put comparer.

Voici que la petite lumière se dirigeait vers lui, toujours en sautillant, presque au ras du sol. Elle monta légèrement et sa course devint rectiligne. « Elle pique droit sur moi ! » pensa Serge. Elle s'immobilisa soudain à hauteur de son visage. Impossible d'évaluer la distance à laquelle elle se trouvait. Un mètre ? Deux ou dix ? Quelque chose empêchait Serge de dire si elle était près de lui ou extrêmement loin. Il savait que ce n'était pas un insecte, ni rien qu'il eût jamais observé.

Elle se mit à clignoter très vite. Légèrement hypnotisé, Serge ne put détourner les yeux comme il en avait envie. Mais en avait-il vraiment envie ? Il devinait que le moment était venu de faire face au destin. Il pensa : « Le jour et l'heure... » Il résista un instant au vertige qui le tirait en avant. Il connut alors son avenir dans la prochaine minute. Ce

n'était pas beaucoup une minute : c'était quand même l'avenir... La lumière rose allait ralentir son clignotement et allait partir vers la maison, en glissant dans l'air devant lui. Il allait comprendre qu'elle l'invitait à la suivre et lui montrait le chemin. Il allait hésiter cinq ou dix secondes. Il était libre... Il avait la certitude de sa liberté. Il pouvait reculer à travers la haie, rejoindre sa voiture et quitter la villa... impossible de retrouver le nom... la villa de Sophie ! Mais son fils était là : il voulait le retrouver. Et Sophie... il voulait revoir Sophie !

Et ce fut ce qui arriva. Il se vit avec un certain détachement en train de marcher sur la pelouse, le long d'une haie, guidé par la lumière. Le minuscule œil rose filait droit vers le perron de la villa Mizar. Serge buta contre une marche. Il avait les muscles raides et la tête bourdonnante. Mais il se sentait libre. Tellement libre qu'il faillit soudain abandonner.

Abandonner Joël ? Non ! Aussitôt, il entendit des cris et des sanglots dans la maison. Sans doute la petite fille qu'il avait poursuivie dans le parc. Comment s'appelait-elle donc ? Ah oui, Catherine.

« Qu'est-ce qu'ils lui font ? » Ils... eux... les visiteurs, les envahisseurs. Il avait conscience d'une présence étrangère dans la villa, tout autour de lui. Il pensa à la fin du monde, au jugement dernier. Ce n'était pas un hasard. Des informations de provenance inconnue tombaient dans son esprit... « C'est peut-être ainsi que Sophie a prévu la guerre ! »

La lumière rose passa à travers la porte en bois massif, avec une vitre en verre dépoli sombre, protégée par des barreaux. Serge s'arrêta.

« Omaha », dit une voix dans sa tête. Omaha ? Il chercha dans sa mémoire brouillée. Une ville des États-Unis, dans le Nebraska... non ? La réponse fut non.

« Non : point omaha. »

« Point oméga ? »

« Point omaha... Je m'appelle Omahi et ceci, la villa et une partie des alentours, constitue un *point d'observation omaha*. Voici Yanka... »

Serge se rendit compte qu'il n'était plus sur le perron. La porte s'était ouverte devant lui ; Sophie avait surgi, vêtue d'un blouson de cuir et d'un jean ; elle l'avait pris par la main et conduit par le couloir sombre à une pièce qu'il ne reconnaissait pas. L'électricité ne semblait pas fonctionner, mais des filaments incandescents tissaient dans l'air une toile lumineuse, qui éclairait à peu près autant qu'une vieille lampe à huile.

Et maintenant, il était là, près de Sophie qui lui serrait le bras, face aux étrangers révélés par la lueur de la toile.

— Je t'attendais, oh, je t'attendais ! murmura la jeune femme.

Il se rapprocha d'elle, voulut poser le bras sur ses épaules. Mais elle s'écarta et il pensa : « Elle a raison, c'est un geste ridicule. Comme si je pouvais la protéger ! »

— Je m'appelle Omaha, dit le plus petit des visiteurs. La villa et une partie des alentours constituent un point d'observation omaha. Voici mon ami Yanka... Nous sommes tous deux des *porteurs d'âme*... Taisez-vous et écoutez-moi ! Le temps presse. La troisième guerre mondiale va éclater dans un peu plus de vingt-quatre heures. Non, ce n'est pas pour cette nuit mais pour la prochaine. Les Boaras ont décidé d'enlever entre dix et trente millions d'adultes pour les sauver et les juger. Plus environ autant d'enfants de moins de treize ans qui, naturellement, ne seront pas jugés, du moins dans ce cycle.

« Nous pouvons dans une certaine mesure manipuler le temps. Néanmoins, il nous est compté. Nous avons cinquante mille points omaha sur la planète. Nous avons décidé de créer plus de deux cent mille points d'interventions spéciaux. Nous avons cessé de prendre les précautions habituelles pour ne pas être vus ou reconnus. Cela n'a plus aucune importance maintenant. La guerre qui va éclater sera une guerre atomique, une guerre totale. Un cycle s'achève sur la Terre. Un autre va commencer dans la peur et la douleur pour les rares survivants. Notre intervention ne doit cependant pas passer tout à fait inaperçue. Il faut qu'elle joue un rôle dans les légendes de la Terre future et que nous soyons divinisés par les survivants... »

Serge ouvrit la bouche pour poser une question. Omaha l'arrêta en s'écriant une nouvelle fois, sur un ton comminatoire :

— Taisez-vous et écoutez-moi !

Serge avait obéi à la première injonction. Il ne tint aucun compte de la seconde.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

Sophia lui prit le bras.

— Ils me l'ont déjà expliqué. Je te le dirai. Ils sont...

Serge secoua la tête. Il regarda fixement Omaha, et celui-ci se troubla soudain. La machine prophétique qui s'exprimait par la bouche de ce clown baroque s'enraya de façon inattendue. Ce fut Yanka qui répondit en se rengorgeant :

— Nous sommes les porteurs d'âme des Boaras !

— Et qui sont les Boaras ?

L'être fit bouger ses prunelles minuscules au milieu des larges trous ovales qui les abritaient, sous un front nu, couvert de taches rouges. Il prononça sur un ton sentencieux :

— Les Boaras sont nos maîtres à tous ! Vous ne le saviez pas ? Nos maîtres à tous... mais ils sont partis. À la fin des temps, ils nous

jugeront tous, les hommes de la Terre et des autres mondes et tous les êtres pensants et nous-mêmes, qui avons une mission à accomplir. C'est la volonté de Dieu qu'il y ait un jugement dernier. Les Boaras ont instauré en outre le jugement décennal...

Omahi interrompit brusquement son congénère :

— Tu es stupide, Yanka. Tu t'expliques mal et ce n'est pas du tout ainsi que les choses se sont passées. Dieu a permis aux Boaras de créer la Planète du Jugement et d'y envoyer certains habitants des mondes victimes de cataclysmes naturels ou de guerres d'anéantissement.

Yanka ricana.

— Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées ! Dieu a permis aux Boaras de créer un système de jugement parallèle et il est assez heureux de cette expérience. Ainsi, les humains qui le voudront seront jugés plusieurs fois dans leur vie et non une seule à la fin des temps. De nouvelles chances et des occasions de s'amender leur seront ainsi données sur la Planète du Jugement. Les meilleurs accèderont peut-être à la connaissance suprême... Mais attention ! Le jugement dernier sera d'autant plus sévère pour eux.

— Imbécile ! s'écria Omahi. Les choses ne se passent pas ainsi. Les Boaras sont les envoyés de Dieu dans l'Univers. Ils ont un grand projet pour aider l'humanité...

Serge ne pensa pas une seconde qu'il avait quitté la réalité à un moment ou à un autre et qu'il était plongé dans un cauchemar absurde. L'idée ne lui vint même pas qu'une bombe avait explosé quelques minutes plus tôt à proximité et que les radiations l'avaient précipité dans le délire de l'agonie. Il *savait* qu'il ne rêvait pas, qu'il était vivant et que les *porteurs d'âme* exprimaient à leur façon une vérité codée, truquée, mais tout de même la vérité.

Il n'était pas tellement surpris, ni choqué. Il avait toujours cru que le monde réel différait des apparences, qu'il y avait un fond de vérité dans les religions. Il croyait que la guerre éclaterait un jour. Il était aussi convaincu qu'il serait jugé pour ce qu'il avait fait et peut-être plus encore pour ce qu'il n'avait pas fait. Il avait toujours espéré, vaguement, qu'une deuxième chance lui serait donnée. Il s'était toujours demandé si Dieu s'occupait de lui, directement ou par personne interposée.

Anges ou démons, ces porteurs d'âmes ? Il les regardait sans pouvoir décider. Une sorte de grâce l'empêchait de douter. Omahi et Yanka lui semblaient monstrueusement laids, avec leurs têtes de robots-clowns, leur patchwork de carrés rouges, bruns ou bleus sur la figure, leurs silhouettes raides et mal ajustées, dans des vêtements rayés qui évoquaient un uniforme de bagnard. Bien sûr, c'était un déguisement, choisi pour des raisons inconnues. Ils auraient pu

apparaître aussi beaux que des anges ou aussi horribles que des démons... Tels quels, ils avaient un air de réalité extraordinaire.

La pièce, qui était un salon anglais XIX^e, décoré d'objets exotiques et de gravures coloniales, prenait sous l'éclairage presque fantomatique de la toile d'araignée incandescente un relief et une netteté que Serge ne lui avait jamais vus. Omahi et Yanka se tenaient à environ deux mètres de lui. Aucun flou dans leur apparence. Ils auraient pu être de pierre ou de métal. Leur regard à tous deux, brillant et froid, avait une intensité insoutenable.

Serge s'aperçut que sa gorge serrée l'empêchait d'avaler sa salive. Il luttait contre la peur avec un certain succès. Il ne tremblait pas et son cœur battait raisonnablement. Une réflexion trottait sans fin dans sa tête : « Tout vaut mieux que la mort de Joël... » Oui, l'univers solide et paisible dans lequel il avait vécu venait de basculer de façon irrémédiable ; mais s'il avait découvert le corps sans vie de son fils, c'eût été bien pire. Maintenant, il pouvait croire que Joël survivrait. Omahi avait annoncé que des millions d'enfants seraient sauvés de la catastrophe, tout en échappant au jugement... Serge se rappela Catherine. Catherine qui s'enfuyait en pleurant, sans doute terrorisée, et qu'il avait stupidement poursuivie. Mais pouvait-il deviner ?

— Qu'avez-vous fait à la petite fille ? demanda-t-il.

Était-ce une illusion ? Yanka eut l'air coupable un bref instant. Ce fut lui qui répondit, tandis qu'Omahi esquissait un mouvement d'impatience.

— La petite fille a été choquée. Nous avons commis une erreur avec elle par précipitation. Nous n'avons pas le droit d'invoquer l'excuse du temps. C'est notre très grande faute. Mais tout va bien maintenant. Et les deux garçons ont été excellents. Ils connaîtront une belle destinée sur la Planète du Jugement.

— Pourquoi iraient-ils sur la Planète du Jugement, puisqu'ils ne doivent pas être jugés ? demanda Sophie.

— Ils seront des *uboans*, des non jugés. Ils seront libres et appartiendront à la classe supérieure de la société. Ils seront soumis seulement au jugement dernier, à la fin de tous les mondes du totum.

Serge ferma les yeux, essayant d'imaginer Joël Goer dans un univers inconnu. Vain exercice. Il rejeta une vision absurde qui lui était venue et que, pourtant, il ne devait pas oublier.

— Et nous, est-ce que nous ne sommes plus libres ? Êtes-vous ici pour nous emmener sur la Planète du Jugement ?

— Vous êtes libres ! s'écria Omahi. Vous pouvez partir et tenter votre chance contre la bombe. Dans vingt-quatre heures environ, n'oubliez pas ! Mais vous oublierez... Je regrette. Quand vous quitterez le point omaha, le souvenir de notre rencontre sera effacé de

votre mémoire. Alors, je vous donnerai rendez-vous au jugement dernier. Nous y serons aussi, car nous nous sommes humains, bien que vous nous preniez pour des robots. Nous sommes de pauvres humains, comme vous, mais le destin nous a accablés d'une lourde tâche. Nous espérons que le jour du jugement, il nous sera tenu compte d'avoir *porté l'âme* des Boaras pendant des siècles et des siècles !

— Et si nous acceptons de partir pour la Planète du Jugement ? demanda Sophie.

Omahi et Yanka regardèrent la jeune femme d'un air étonné et soupçonneux, comme s'ils avaient oublié son existence ou cru que son cas était réglé.

— Taisez-vous et écoutez-moi ! fit le premier. Nous perdons du temps... *Quatre secondes se sont déjà écoulées depuis votre arrivée au point omaha !*

Ces mots s'adressaient, sur un ton de reproche, à Serge qui sentit une tristesse infinie l'envahir. Il avait quitté le temps commun. Il avait déjà perdu la Terre.

— Quatre secondes ! murmura-t-il.

— Dieu paraît satisfait de l'expérience des Boaras, dit Yanka en se rengorgeant.

Serge ne demanda pas comment les Boaras et leurs porteurs d'âme pouvaient connaître les impressions de Dieu au sujet de leurs activités. Peut-être en tant que juges de l'humanité avaient-ils des relations privilégiées avec le maître de toutes choses. Peut-être les hommes, de leur côté, ne se préoccupaient-ils pas assez de ce que Dieu pensait de leurs pompes et de leurs œuvres...

Omahi se rapprocha brusquement de Serge et Sophie et se mit à parler d'une voix basse et tendue, comme s'il craignait que Dieu l'entendît.

— Taisez-vous et écoutez-moi ! Les Boaras sont eux-mêmes très satisfaits, car ils peuvent ainsi s'entraîner pour le jugement dernier. On peut considérer que l'expérience leur est utile. Ils souhaitent donc que beaucoup d'humains viennent peupler la Planète du Jugement. Pour encourager les *oboaris* – ceux qui vont être jugés – Dieu a permis que leur vie soit prolongée de deux ou trois existences normales. Vous subirez plusieurs cures de rajeunissement et vous vivrez au moins deux siècles terrestres – sur Shiraboam, la Planète du Jugement. Tel est le marché que Dieu a permis aux Boaras de passer avec les hommes !

— Dieu ou le diable ? Et si c'est le diable, on peut penser qu'il y a au moins un mensonge dans votre histoire. Alors, si la guerre n'éclatait pas ? Ou si vous la provoquiez vous-même pour recruter les futurs habitants de la planète Shiraboam ?

— Très juste, dit Yanka. À vous de décider.

— Si cela était, ajouta Omaha, il vous en serait tenu compte au jugement dernier. Il y a cinq secondes *réelles* que vous êtes arrivé au point omaha. Le moment est venu de prendre votre décision !

Sophie serra de nouveau le bras de Serge.

— Je crois qu'on ne peut pas savoir. Tu dois penser à ton fils !

— Exact. Yanka, Omaha ! Vous allez emmener les enfants que vous avez attirés ici, n'est-ce pas ? Mon fils et les deux autres ? Rien ne vous fera changer d'avis ?

— Nous voulons les sauver. Même s'ils survivaient à la guerre, ils connaîtraient une destinée misérable sur un monde aux trois quarts détruit... Vous vous nommez Serge Goer ? Serge Goer est bien votre nom ?

— C'est bien mon nom, dit Serge.

— Votre temps de réflexion est terminé. Par votre hésitation vous serez sans doute responsable de la mort de quelques centaines de Terriens !

— Cent de plus ou de moins !

— Acceptez-vous de partir pour la Planète du Jugement ?

— J'accepte. Je regrette d'avoir tant tardé.

— Vous vous nommez bien Serge Goer ?

— Oui. Je vous l'ai déjà dit !

— Nous ne pouvons pas nous permettre une seule erreur !

— Je m'appelle Serge Goer.

— Serge Goer, êtes-vous prêt ?

— Je suis prêt ! dit Serge.

Sophie se retourna vivement. Serge découvrit alors qu'elle avait coupé ses longs cheveux bruns. Il pensa : « Mon Dieu, quel dommage ! » Puis : « Sage précaution pour la guerre... » Il eut alors l'impression de voir pour la première fois son visage ovale et mince, avec ses yeux un peu bridés, ses pommettes hautes, ses lèvres gonflées, son nez légèrement busqué : un visage à la fois sensuel et pur et un regard bleu qui exigeait l'impossible.

Comme la première fois, il eut un coup au cœur et le sentiment d'une rencontre absolue mais sans avenir.

Elle se jeta contre lui avec une fougue désespérée. Il la serra sur sa poitrine. En l'embrassant, il sentit le goût des larmes sur ses lèvres. Elle eut un bref sanglot.

— Bonne chance ! cria-t-elle. Je ne pars pas. Je ne peux pas quitter la Terre. Adieu !

Serge ne trouva pas un mot à répondre, à part son prénom qu'il répéta trois fois. « Sophie, Sophie, Sophie... »

Quitter la Terre ? Mais il ne pouvait pas non plus quitter la Terre. Il n'en avait aucune envie. La Terre seule existait. Il voulait rester. Il avait peur d'être jugé. Comment avait-il pu accepter d'aller sur la Planète du Jugement ?

À cause de Joël ? Mais son fils lui avait été arraché à jamais par les porteurs d'âme... « Sophie, Sophie ! »

— Six secondes ! dit Omahi.

CHAPITRE IV

Les oboaris – ceux qui vont être jugés – se pressaient par milliers sur la plate-forme. Si quelques-uns étaient terriens, beaucoup semblaient venir des autres mondes du totum. Tous étaient humains ou humanoïdes. Du moins tous ceux que Serge Goer avait pu observer depuis son arrivée sur la Planète du Jugement. Il gardait peu de souvenirs du voyage : un long rêve entrecoupé de périodes fiévreuses et nauséuses, demi-sommeil, demi-éveil, pendant lesquelles des pensées inachevées et des visions estompées glissaient sur sa conscience assoupie sans qu'il pût les retenir... Avait-il même voyagé au sens ordinaire de ce mot ? On n'apercevait pas le moindre vaisseau spatial au-dessus de la plate-forme ni de l'immense bâtiment circulaire contre lequel s'appuyait cette plate-forme en corniche.

Le bâtiment était une roue de trois ou quatre kilomètres de diamètre. La plate-forme occupait l'emplacement de la jante. Au centre du cercle, se dressait en guise de moyeu une tour dont le sommet se perdait dans les nuages poudreux, d'un gris jaunâtre, qui couvraient entièrement le ciel. Des passerelles, larges de cinq mètres environ et longues de plus d'un kilomètre, en admettant qu'une perspective étrangère autorisât une exacte appréciation des distances, conduisaient de la corniche à la tour. La corniche avait une centaine de mètres de largeur ; comme sa longueur semblait égale à la circonférence de la roue, peut-être dix ou douze kilomètres, sa surface totale devait être de plus d'un kilomètre carré. Vu la densité moyenne de la foule, cinq ou dix mille personnes pouvaient s'y trouver en permanence. De nouveaux arrivants surgissaient sans cesse par les orifices circulaires situés à la base du mur, falaise verticale et aveugle qui dominait la plate-forme de cinquante ou soixante-dix mètres. Il était impossible d'emprunter les portes de sortie pour pénétrer dans le bâtiment. Dès qu'on s'en approchait, on était repoussé par une sorte de courant d'air lent et puissant.

Il n'existait pas d'autres issues que les passerelles menant à la tour. La plupart des oboaris faisaient le tour complet de la roue avant d'oser s'engager au-dessus du vide. Quelques-uns ne parvenaient pas à se décider. De temps en temps, on assistait à une chute, soit depuis le bord de la corniche, soit depuis une passerelle. Il n'y avait nulle part la moindre rambarde, le moindre garde-corps. Le vide au-dessous ressemblait à l'espace au-dessus : brumeux, trouble, avec des taches

sombres et de fugaces luisances.

L'atmosphère paraissait normale, plutôt riche en oxygène. Un vent léger et frais soufflait du « large », c'est-à-dire de l'espace central, créant des tourbillons près du mur et parfois sur toute la corniche. Il pouvait être dangereux de s'approcher du bord. D'ailleurs, la plupart des gens se tenaient peureusement à quelques pas.

Pendant plusieurs minutes, Serge lutta contre une oppression émotive intense. Il resta le dos au mur, les yeux à demi fermés, cherchant à reprendre son souffle. Ses poumons fonctionnaient tout à fait normalement, mais son esprit était en déroute. Tous les oboaris traversaient en débarquant sur la planète une phase de prostration et une phase d'excitation. Beaucoup commençaient par l'excitation. Quelques-uns allaient se jeter dans le vide avant d'avoir retrouvé leur calme... Serge se mit ensuite à marcher prudemment le long du mur, comme s'il craignait de tomber ou d'être emporté par le vent. Il sentit tout à coup un frais ruissellement sur son dos et ses reins. Il se retourna : une bouche d'eau. Il avait soif. Il but avec une avidité qui lui rappela son enfance : les randonnées dans les collines sèches de son pays, l'été, sous le soleil fou, et le retour le corps ruisselant, la gorge en feu. Il se jetait sur la première source, ou la première carafe, avec un vertige de désir.

Il pensa : « Le jugement est commencé ! » L'eau avait un goût de citron et de métal mêlés. Désaltéré, il regarda longuement la tour centrale, la main en visière sur ses yeux. Il entendit soudain parler anglais non loin. Il courut au hasard en marmonnant des appels dans cette langue. Puis tout se brouilla. Il connut alors sa phase d'excitation.

Pendant deux ou trois minutes, il fut tout à fait incapable de maîtriser ses impulsions. Il se réveilla à moins d'un mètre du gouffre, en train d'appeler son fils et les deux autres enfants : « Joël ! Frank ! Catherine ! » Il recula vivement, effaré par le vide sans fond qui s'étendait devant lui, jusqu'à la tour lointaine. Un homme et une femme l'observaient. Ils avaient tous les deux le teint basané, les cheveux noirs et longs. Ils portaient comme lui-même une tunique beige fermée sur le côté et un pantalon aux bas de jambes élargis et flottants. À leur arrivée à l'astrogare de la roue, les oboaris recevaient tous un uniforme de ce genre, beige pâle, généralement bien ajusté, après un bref passage dans une salle d'essayage photo-électronique. Et parmi tous ces gens, réunis maintenant sur la plate-forme, il était quelquefois difficile de distinguer hommes et femmes.

Mais en face de ces deux, Serge n'eut aucun doute. La fille avait les cheveux un peu plus courts que l'homme, mais sa poitrine magnifique tendait sa tunique serrée et donnait à ce vêtement informe un semblant d'élégance. Des cils courbés battaient sur ses grands yeux

dorés. Sa langue rose pointait entre ses lèvres pulpeuses. Elle avait la bouche sèche, les paupières un peu collées... Serge devina ces symptômes, car il les ressentait aussi. De plus, son souffle court soulevait ses seins une fois toutes les trois ou quatre secondes. Elle était intensément féminine.

— *I understand french*, dit-elle. *But I can't speak it.*

Elle venait de la Louisiane et se nommait Rita. Son compagnon, Jake, avait un accent si prononcé que Serge ne comprit pas grand-chose de ce qu'il racontait avec volubilité, en gesticulant.

— Alors, vous venez de l'Europe, dit Rita. Mais l'Europe existe-t-elle encore ? C'était si petit. Il paraît que la guerre a eu lieu il y a plus de quarante ans.

— Quarante ans ?

— Oui. Je me demande à quoi peut bien ressembler notre planète maintenant.

— Notre voyage aurait duré ce temps-là ? Mais comment le savez-vous ?

— Aucun *messenger* n'est venu vous parler ?

— Aucun, dit Serge.

— Ce sont des petits hommes en combinaison bleue qui... Je ne crois pas qu'ils soient réels. Ce sont des hologrammes et ils vous parlent dans la tête. Jake en a eu un et moi un autre, un peu plus tard. Ils nous ont dit tous les deux que notre pays n'existait plus depuis plus de quarante ans ! Je pense que vous en aurez un bientôt... J'ai soif. Allons boire au mur.

Serge suivit le couple à la plus proche bouche d'eau. Il but de nouveau avec eux. Il demanda à Rita si le messenger lui avait raconté d'autres choses intéressantes. La jeune femme éclata de rire.

— Je lui ai dit que les toilettes n'avaient pas l'air d'être prévues dans son centre d'accueil. « Nous ne sommes pas encore devenus des anges, cher envoyé ! » Il m'a expliqué qu'on pouvait uriner dans des rigoles en pente, au bord de la corniche. « Et si j'ai mal au ventre ? » Il m'a regardée avec mépris. Mais enfin, je crois que c'était un hologramme. « Vous jeûnez depuis trop longtemps ! » Je lui ai fait remarquer que je n'avais peut-être pas envie de baisser ma culotte devant tout le monde. Il m'a répondu qu'au jour du jugement, personne n'avait rien à cacher. Eh bien, jugement ou pas, quand je suis allée me soulager, il y a eu beaucoup de spectateurs ! Voilà, camarade. Ah ! le messenger de Jake lui a dit de se dépêcher d'aller à la tour, parce qu'il était malsain de rester ici à attendre et à s'affaiblir.

— À s'affaiblir ? Je suppose qu'ils n'ont pas l'intention de nous ravitailler. Nous aurons le droit de manger quand nous serons à la tour.

— Tu as faim ?

— N... non. Et toi ?

— Moi non plus. Jake prétend le contraire, mais je suis sûre qu'il ment. Je vais te dire ce que nous attendons pour partir. Deux choses... La première, c'est de trouver le courage de nous lancer sur une de ces passerelles. À mon avis, elles font au moins un *mile* de longueur, sur à peine quinze pieds de largeur. Et sans garde-fou ! La deuxième chose que nous attendons, c'est de nous mettre d'accord sur la façon dont nous voulons faire l'amour. Jake a besoin de ça pour trouver le courage d'aller jusqu'à la tour. Mais, je ne sais pas si tu l'as remarqué, le sol est un peu dur sur cette plate-forme !

Elle frappa du pied, ce qui produisit un son métallique. Les oboaris avaient reçu des sandales à semelle dure, qui ne glissaient pas.

— Oui, et nous discutons pour savoir qui se mettra dessous !

Jake grogna, mécontent de ces confidences qui lui semblaient déplacées. Et peut-être l'étaient-elles, si près du jugement.

Serge aurait voulu savoir comment ses nouveaux amis avaient rencontré les porteurs d'âmes ou n'importe quels envoyés des Boaras. Mais quand il prononça ce dernier nom, celui des juges éternels de l'humanité, Rita éclata de rire une autre fois, si fort qu'un groupe d'obois, une demi-douzaine d'hommes et de femmes d'une race inconnue, se rapprocha brusquement, fit cercle autour d'eux et se mit à les regarder et à les écouter d'un air hébété.

— Les Boaras ! répéta la jeune femme sur un ton moqueur. Tu as cru à cette fable ? Mais tes porteurs d'âme sont des idiots, des simples d'esprit. Ils ne savent pas ce qu'ils disent. Cette histoire qu'ils ont inventée cache autre chose.

— S'ils sont idiots, et j'ai eu aussi cette impression, ils n'ont pas pu inventer l'histoire des Boaras. De toute façon, je crois aux Boaras. Il me semble que je connaissais leur existence avant de rencontrer les porteurs d'âme. Parfois, je crois me souvenir qu'on m'a parlé d'eux pendant mon enfance. Qui ? Je ne sais plus. Mais ils existent !

Rita haussa les épaules.

— Qu'attends-tu pour aller te faire juger ?

— Pourquoi n'irions-nous pas ensemble ?

— Tu as peur ?

— Et toi ?

— Nous crevons tous de terreur. Et regarde ceux qui sont sur les passerelles. Il y en a qui se traînent à genoux. Il y en a qui rampent pousse par pousse. Et tous ceux qui se jettent dans le vide, à bout de courage ! Est-ce qu'ils vont s'écraser au fond de ce trou ? Dans la mer ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que nous sommes au-dessus de la

mer ? Ce brouillard ? Mais tout ça fait partie du jeu. Nous devons y aller.

Une heure plus tard environ, ils s'engagèrent sur une passerelle. Ils n'avaient ni les uns ni les autres aucun moyen de mesurer le temps. Les oboaris se réveillaient complètement nus dans une étroite cabine où clignotait une lumière violette. Ni leurs vêtements ni leurs objets personnels ne les avaient suivis dans le voyage.

Serge estima qu'il était arrivé sur la plate-forme depuis un peu plus de deux heures. Rita et Jake avaient voyagé dans la même cabine. Ils pensaient être là depuis quatre ou cinq heures. Ils avaient dû faire le tour complet de la roue. Mais les repères manquaient.

Jake paraissait le plus effrayé par cette longue marche vers la tour, au-dessus d'un vide insondable. Serge découvrit avec étonnement qu'il n'avait pas le vertige. Lui qui s'affolait autrefois lorsqu'il était en haut d'une échelle et que la vue d'un homme marchant au bord d'un toit révoltait !

Peut-être était-ce un simple trouble de l'âme que l'acceptation du jugement suffisait à chasser.

Il marchait aisément au milieu de la passerelle. Il pouvait même se rapprocher jusqu'à un pas du bord et regarder en bas. En fixant le fond brumeux du gouffre, on avait d'ailleurs l'impression que celui-ci remontait au niveau même de la passerelle et que la masse cotonneuse se trouvait là, à portée de la main. Serge dut réfréner son envie de se mettre à courir. Il lui semblait qu'il aurait pu voler jusqu'à la tour, au-dessus de la passerelle, au-dessus du vide... D'autres cédaient à la griserie. Ils finissaient aussi par s'envoler. Et ils plongeaient dans le gouffre.

Il se tint donc calmement au milieu de la passerelle. Rita avançait à côté de lui. Au bout d'un moment, elle lui prit le bras.

— On est bien ici, dit-elle. Tu ne trouves pas ?

— Exact, dit Serge en ne desserrant qu'à moitié les dents. Pourvu que ça dure !

Il crispait les mâchoires dans son effort pour résister à cet élan fou qui le poussait vers la tour. Il se raidissait pour ne pas bondir en hurlant, les bras levés dans l'espoir de décoller. Le sommet de la tour ressemblait à un minaret. Un ballon ou un appareil volant sphérique était suspendu dans l'air, à faible distance au-dessus. Sa base s'enfonçait dans la brume et on ne distinguait rien de la jonction avec les passerelles. Rita essaya de compter celles-ci. « Au moins vingt... » Ce détail n'intéressait pas Serge qui s'inquiétait de voir la tour reculer devant lui à chaque pas. C'était un phénomène normal, une illusion d'optique bien connue ; mais il se rendait compte que Rita et lui avaient largement sous-estimé la distance qui séparait la plateforme

de la tour centrale. Il demanda, comme se parlant à lui-même :

— Sommes-nous à un kilomètre ? À deux ? À trois ?

— Tais-toi ! dit la jeune femme.

Elle eut un coup d'épaule pour désigner Jake qui marchait derrière eux, tête baissée, presque collé à leur dos... Un peu plus loin, elle s'arrêta et se retourna. Jake ne suivait plus. Il s'était rapproché du bord et regardait le vide ou peut-être la passerelle voisine. Une femme rampait à ses pieds, progressant non vers la tour mais vers la plate-forme. Un homme de haute taille, au visage brun, creusé de profondes marques noires, tatouages ou brûlures, bouscula Serge en passant, tête levée, le regard fixé sur le minaret et le ballon, là-haut, très loin, très haut. Il grogna dans une langue inconnue. Serge s'écarta pour éviter un autre groupe qui marchait en file indienne, chacun tenant par les épaules celui qui le précédait... Quelques minutes plus tôt, la passerelle était presque déserte. Maintenant, plusieurs centaines d'oboaris se dirigeaient vers la tour. Quelques-uns tentaient de revenir en arrière, en courant ou en rampant. D'autres aussi faisaient la pause, assis ou couchés, attendant de trouver assez de courage pour repartir, en avant ou en arrière.

Un coup de vent souffla au travers de la passerelle. De nombreuses personnes s'aplatirent, craignant d'être emportés. Un grand Noir au visage tourmenté s'approcha de Serge et prononça quelques mots d'un air implorant. Serge esquissa un geste d'incompréhension. Alors, l'homme s'éloigna brusquement vers le bord de la passerelle et sauta sans hésitation. Atterré, Serge le regarda tourner sur lui-même un instant, puis disparaître. Une petite femme blonde qui marchait tranquillement à quelques centimètres du bord lança en anglais :

— Bon voyage ! À bientôt !

Serge se précipita vers elle.

— Que voulez-vous dire ?

La femme le salua d'un signe un peu moqueur avant de répondre.

— Accent français... Je suis de Bristol. Je veux dire qu'il y a un filet. Quelque chose de magnétique ou je ne sais quoi ! On arrive en bas juste un peu étourdi. On se retrouve dans le bâtiment d'arrivée. Puis un ascenseur vous ramène à la plate-forme. Et voilà... Vous êtes prêt à recommencer. Durée totale du parcours : un quart d'heure, vingt minutes... Mais on doit pouvoir l'améliorer.

— Comment savez-vous cela ? demanda Serge.

— Par expérience. J'ai sauté trois fois. Je vais sans doute m'offrir un quatrième saut. Mais je n'arrive pas à me décider.

— Vous n'avez pas l'intention d'aller à la tour ?

— Si. Plus tard. J'ai l'impression que tout cela est un jeu ou même une farce. Je ne suis pas pressée d'être jugée, après tout !

Serge conduisit Maud, l'Anglaise de Bristol, près de Rita et de Jake. Celui-ci s'était agenouillé au milieu de la passerelle. Il courbait les épaules et tenait la tête penchée en avant, de sorte que ses longs cheveux tombaient sur son visage. Il marmonnait sur un ton plaintif, avec son épouvantable accent. Rita lui tapotait le dos. Elle traduisit pour Serge.

— Il dit que ça va tant qu'il ne voit pas le vide. Il peut imaginer qu'il est rentré chez lui. Mais il sait que s'il se relève et qu'il regarde, il va sauter.

— Qu'il saute ! s'écria Maud.

Elle reprit ses explications pour les deux Américains. Selon elle, le seul remède au vertige, était de plonger dans le vide autant de fois qu'il le fallait. Elle proposa à Jake de l'accompagner pour son premier saut. Jake se mit à gémir. L'idée de se laisser tomber dans le vide, même en sachant qu'il ne risquait rien, le terrifiait aussi. Pour le décider les deux femmes lui dirent qu'elles allaient le prendre chacune par un bras et l'entraîner. Il se débattit comme un possédé. Finalement, il s'étendit de tout son long et se mit à hurler. Ses cris attiraient les curieux qui commencèrent à se rassembler autour du petit groupe. Serge recula lentement, se dégagea de l'afflux des nouveaux arrivants, observa la corniche et le bâtiment circulaire illuminé par une éclaircie. Un instant, il eut envie de tenter l'expérience du saut. Il ressentait une hâte extrême d'arriver à la tour du jugement.

La tour ! La tour ! Il s'aperçut qu'il était en train de courir de toutes ses forces, au bord de la passerelle car le milieu était trop encombré. Sans vertige ni angoisse... Ses pieds se posaient avec une sûreté incroyable à dix ou vingt centimètres du vide. Quelque chose le possédait.

Un doute lui vint. Pourquoi n'avait-il pas vu de messenger ? Rita, Jake, Maud avaient reçu un message. Pourquoi pas lui ? Peut-être n'en avait-il pas besoin ?

Il n'avait pas besoin de messenger ni de message puisque tout allait bien !

À présent, la tour se rapprochait réellement. Elle était gigantesque... Un autre phénomène l'étonna. Il courait toujours, sans fatigue ni essoufflement. Sur la Terre, autrefois, il n'aurait pas tenu ce rythme plus d'une minute ou deux. Il avait l'impression que son cœur battait à peine. Ses muscles avaient une souplesse qu'il croyait perdue depuis dix ans ou plus.

En se rapprochant de la tour, il se rendit compte qu'il n'était pas le seul à bénéficier de cet état de grâce. Passé un certain point, à mi-distance environ, il n'y avait plus de traînards. Tous les oboaris

couraient vers la tour, avec la même concentration du regard et des traits, la même allure légère, presque aérienne.

Serge comprit que deux ou peut-être trois phénomènes se superposaient. D'abord, une amélioration formidable de sa condition physique. Et sans doute de celle de tous les oboaris... À côté, dans son âme et peut-être dans l'âme des autres candidats au jugement, une exaltation tantôt sourde, tantôt violente, qui le poussait vers la tour comme un tropisme irrésistible et effaçait en lui les tensions et les angoisses...

Le troisième était de nature physique et il se manifestait avec une intensité croissante : la pesanteur, tout simplement, diminuait au fur et à mesure que l'on avançait vers la tour. Serge l'avait perçu de façon subconsciente dès son entrée sur la passerelle et l'avait traduit par le désir de s'envoler.

Ainsi, les Boaras modifiaient leurs sujets assez profondément et sur divers plans avant de les juger. Les porteurs d'âmes, ces clowns tristes, avaient-ils parlé de cela ? Il se rappela leur allusion à une ou plusieurs cures de rajeunissement... Oui, bien sûr ! Il se sentait jeune et débarrassé de cette gangue de peur qui l'étouffait depuis son enfance. « Mais de quel droit ? » La question n'avait peut-être pas de sens. Pourtant, une phrase d'Omahi lui apportait un commencement de réponse : « Tel est le marché que Dieu a permis aux Boaras de passer avec les hommes... »

« Dieu ou le diable ! » se dit-il. Un oboari aussi pressé que lui-même le heurta avec violence et ils faillirent passer tous les deux par-dessus bord. L'autre, d'ailleurs, dériva dans le vide et plongea lentement avec des gestes d'extase. Au pied de la tour, beaucoup de pèlerins du jugement, comme transportés par une ferveur merveilleuse, décollaient de la passerelle, planaient un instant avant de piquer vers le gouffre. Serge résista de nouveau au désir du vol. Avec succès... Peut-être parce que le désir du jugement était plus fort en lui que tous les autres.

La tour était là ! Devant lui, s'ouvrait un porche triangulaire de plusieurs dizaines de mètres de hauteur sur sept ou huit mètres de largeur. À l'intérieur de la tour, brillait une lumière intense. Serge, s'il avait une excellente vision nocturne, supportait mal l'éblouissement. Du moins, il le croyait... Il s'arrêta une seconde, cligna les yeux. Tout allait bien. Il pénétra sans hâte dans une sorte de hall où quelques oboaris se tenaient comme lui, attentifs et recueillis.

Une flèche s'alluma. La lumière bleue clignota, désignant un escalier métallique étroit, qui s'élevait en spirale dans un cylindre faiblement éclairé. Les candidats au jugement s'y engagèrent les uns après les autres, calmement. Les marches étaient hautes, un peu

glissantes, mais la pesanteur réduite rendait l'ascension assez facile.

L'exercice semblait favoriser la concentration. Serge commença à méditer pour se préparer au jugement. Il eut un petit retour d'angoisse. Il n'avait toujours pas reçu de message personnel. Il se disait qu'il n'en avait aucun besoin. Mais il pensait secrètement que c'était de mauvais augure.

Il montait, la main posée sur l'unique barre d'appui de l'escalier, à sa gauche. À droite, c'était une nouvelle fois le gouffre vertigineux et fascinant. De nouveau, Serge dut résister à l'envie de se laisser tomber pour flotter doucement jusqu'en bas, jusqu'au fond du puits, jusqu'au bout du temps. Il lutta. Plonger, c'était renoncer au jugement, reculer lâchement l'épreuve.

Il avait compris qu'il devait se hisser tout en haut de la tour, puis redescendre. Au cours de la descente, il rencontrerait sans doute la pensée du grand juge : il lui fallait se préparer. La montée vers le sommet de la tour était aussi la montée vers le juge. La descente serait en même temps une descente en lui-même. Le juge Boara l'attendait au fond de sa conscience... Mais comment savait-il cela ? Il se souvint de l'homme en bleu qui montait derrière lui, un moment plus tôt et lui parlait silencieusement. Le messenger ! Il pensa : « Je l'ai eu, enfin. Tout va bien ! » Il ne sentait plus la fatigue, mais il avait un peu soif. Longtemps après, il arriva au sommet de la tour. Il se retrouva dans un vaste hall à l'éclairage pâle et doux. C'était la lumière du jour. Des baies circulaires permettaient d'apercevoir le soleil au-dessus de la brume... Tous les oboaris qui émergeaient des puits semblaient perdus dans leur méditation. Ils ne cherchaient pas à s'adresser la parole ; ils allaient et venaient comme des somnambules, devant les distributeurs de boissons. Ils se cognaient souvent les uns contre les autres sans même s'en apercevoir.

Serge s'arrêta près d'un distributeur, remarqua avec indifférence qu'on pouvait retirer des tablettes de nourriture, en prit une et la mâcha distraitement. Puis il but quelques gorgées dans une sorte de bac à oiseaux. L'eau avait le goût habituel : métal et citron. Il commençait à s'y faire. À peine désaltéré, il sut qu'il devait descendre. Il traversa le hall. Une flèche bleue lui indiqua un puits avec un escalier à vis, pareil à celui par lequel il venait de monter. Une femme aux cheveux clairs s'y engagea devant lui. Après un instant d'hésitation, elle se courba, amorça d'un balancement de hanches une descente en souplesse. Il la suivit avec quelques secondes de retard, mais il l'avait à peine vue.

Il entendit bientôt, dans sa tête, le premier appel du juge. « Serge Goer, je suis ton juge ! » Il émit en réponse une pensée respectueuse qu'il ne formula pas tout à fait. Il continua de descendre, lentement,

avec une extrême prudence. Une faible lueur rougeâtre éclairait le puits au-dessous de lui et rendait le gouffre encore plus attirant.

« Tu es un triste spécimen d'humanité ! » dit le juge.

Serge retint son souffle et se raidit.

« Triste spécimen d'une humanité médiocre, ajouta le juge sur un ton pensif. La plupart des Terriens sont comme toi ; et les humains des autres mondes ne valent guère mieux. Les saints ne sont pas ici : ils ont choisi le jugement dernier. Par chance, il y a quelques êtres absolument mauvais. Leur présence nous réjouit. Dieu nous a autorisés à leur donner tout ce qu'ils désirent et à faire d'eux les maîtres de cette planète. Intéressant, n'est-ce pas ? C'est le principe de l'enfer. Tu en rencontreras sûrement dans ta nouvelle vie. Naturellement, les souffrances qu'ils t'infligeront te seront comptées au jugement dernier... Tu n'es ni bon ni mauvais et je ne sais trop ce que je vais faire de toi.

« Je n'aime pas revenir sur un passé trop lointain. J'ai décidé de te juger en m'appuyant uniquement sur les dernières heures qui ont précédé ton départ de la Terre. Elles ont été fertiles en émotions pour toi et elles sont fortement présentes à ton esprit. Tu peux refuser. Dans ce cas, je m'en irai. Tu auras un autre juge, mais tu devras recommencer ton périple dans la tour. Dis-moi tout de suite si tu acceptes ma méthode. »

« Je l'accepte », répondit Serge.

« Il y a de bonnes choses en toi, j'en conviens. Ton amour puissant pour ton fils, par exemple. Si tu dois être sauvé, ce sera sans doute à cause de ce sentiment... Et pourtant, tu l'avais abandonné ! »

« Pas du tout. Je le cherchais ! »

« Je regrette. Tu l'avais oublié. Tu ne pouvais pas savoir qu'il était dans la villa de ton amie. C'est elle que tu allais rejoindre. Tu ne pensais qu'à te réfugier dans son abri. »

« Non, juge. Je ne pensais pas à la guerre. Je... Eh bien, oui, je voulais voir Sophie. J'espérais l'aider. Mais je n'oubliais pas mon fils... »

« C'est étrange. Cette femme, tu la méprisais, n'est-ce pas ? Sais-tu qu'elle te vaut dix fois ? Mais peu importe. La vérité, c'est que nous t'avons attiré au point omaha qui était la villa. Seulement, tu aurais pu résister. Si tu avais été fort, tu aurais résisté et tu ne serais pas ici. Ou plus tard, face aux porteurs d'âme, tu aurais choisi le jugement dernier, et tu ne serais pas ici. Avant de partir, si tu avais été fort, tu aurais pu demander à ta compagne de te suivre sur la Planète du Jugement. Elle en mourait d'envie mais elle avait peur. Elle serait venue avec toi et tu ne serais pas seul ici. Tu as commis là une faute grave. »

« Tu n'es pas juste, juge. Je ne pouvais pas savoir ! »

« Tu *devais* savoir. En moins de deux heures, tu as abandonné ton enfant et la femme que tu aimais. La note sera lourde. »

« Je n'ai pas abandonné Sophie. J'ai pensé que je n'avais pas le droit de l'entraîner dans une aventure terrifiante et risquée. »

« Une aventure terrifiante et risquée... Tu trouvais le voyage à Shiraboam plus dangereux que la guerre atomique ? Et le jugement te terrifiait ? C'est l'indice d'un sentiment de culpabilité très fort. Tu le sais bien. »

« Je le sais. »

« Tu es aussi médiocre que la plupart des autres Terriens. Mais tu as moins de circonstances atténuantes que la moyenne, car tu es instruit et lucide. Tu as connu en outre une vie facile. Tu n'as jamais beaucoup lutté, ni beaucoup souffert. Il est temps que tu apprennes.

« Je me demande ce que je vais faire de toi, Serge Goer de Terra. Oh ! ceci n'est pas le jugement dernier et si je me trompe, ça n'a pas beaucoup d'importance. Il y a deux solutions pour toi. Je pense à la solution dure... Le jugement est aussi une transformation et cela, tu l'as très bien senti. Tu as joué le jeu et tu es en train de devenir un autre. Excellent... Mais la solution douce compromettrait peut-être ta réussite. En outre, elle serait imméritée et au jour du jugement dernier, tu regretterais de l'avoir choisie. Ah non, tu n'as pas le choix. J'ai décidé d'être impitoyable pour toi. Ce sera donc la solution dure.

« Shiraboam n'est pas un monde de tout repos. Tu iras vivre sur le continent du Nejernoey. Tu seras serf dans un domaine agricole et forestier. Tu souffriras. Tu seras méprisé, humilié. Tu auras des maîtres cruels. Tu risqueras d'être mutilé ou tué tous les jours. Dans dix années de ce monde, si tu as survécu, tu seras jugé de nouveau et on te donnera un nouveau destin. Si tu meurs dans ce laps de temps, tu auras certainement amélioré tes chances pour le jugement dernier.

« Toutes les connaissances nécessaires à ta vie en Nejernoey te seront fournies sous forme d'éléments ribo-mémoriels, en injection intraveineuse. Il y a parfois des accidents, mais peu. En tout cas, c'est douloureux, il faut que tu le saches. Ces souffrances-là te seront comptées aussi.

« As-tu une question à poser ? »

« Deux... »

« Une ! »

« J'aurais voulu connaître avant de partir le sort de la Terre et celui de mon fils. »

« Choisis. Je me demande ce qui t'intéresse le plus : ton monde ou ton enfant. Écoute : selon le choix que tu feras, je suis prêt à revenir sur ma décision et à t'offrir la solution douce, sur le continent

Merehaw de Shiraboam. Tu peux soit essayer de deviner dans quel cas ou bien être simplement sincère. J'attends. »

Serge n'essaya pas de deviner. Il fut sincère. « Allez au diable ! » pensa-t-il de toutes ses forces, de tout son cœur. Il sentit aussitôt que la communication avec le juge était coupée. « En avant pour la solution dure ! »

CHAPITRE V

À un moment, Serge crut apercevoir Rita et Jake. Le couple disparut dans la cohue des nouveaux jugés, sans qu'il ait eu le temps de rejoindre ceux qu'il prenait pour ses amis. De toute façon, le centre de transit comportait un nombre fantastique de voies. Chaque arrivant devait suivre la flèche bleue qui le guidait. La destination de Jake et Rita n'était sûrement pas la sienne et il n'aurait pu les accompagner longtemps. Tout de même, il aurait eu un certain plaisir à leur parler quelques secondes, juste le temps d'apprendre comment ça s'était passé pour eux et si on leur avait permis de rester ensemble.

Il regarda autour de lui. Il avait perdu sa flèche. Il soupira de lassitude. Il marchait depuis des heures. On s'amusait sans doute à le faire tourner en rond. Il avait faim et soif, ses sandales le blessaient. Il était probablement sur le chemin de la « solution dure » ; ça commençait bien. La flèche se ralluma sur sa gauche. Chacun ne voyait que sa propre flèche. Du moins c'est ce qu'il avait compris après un long séjour dans le labyrinthe du centre de transit et quelques expériences désagréables. Si l'on refusait avec obstination de suivre la flèche bleue, on recevait la flèche rouge dans la tête. La flèche rouge était une flèche de feu qui vous aveuglait et vous brûlait le cerveau. Alors, on n'avait pas d'autre choix qu'une obéissance servile pour échapper à la douleur. Chacun avait sa flèche bleue, chacun sa flèche rouge. Et il fallait obéir.

Elle filait vite, cette saleté ! Il se mit à courir tout autour d'un hall circulaire immense où se pressait une foule de plusieurs centaines ou peut-être plusieurs milliers de personnes. Puis la flèche le conduisit à l'entrée d'un couloir où elle s'enfonça. Ça aurait pu être un couloir de métro, mais avec des murs violet foncé, un sol de glace mouvante et un fleuve de fumée en guise de plafond. La flèche glissait maintenant à ses pieds. Il la laissa prendre un peu d'avance : il la distinguait ainsi plus facilement. Elle ralentit légèrement et il put se remettre au pas. Ses sandales le blessaient de plus en plus. Une femme le dépassa, courant à la poursuite de sa flèche, qu'il ne pouvait voir. Il entendit son souffle rauque. Elle ne fit pas attention à lui.

Il prononça à haute voix : « Serf en Nejernoey... » Sa flèche tourna à gauche et accéléra.

Les cinq cents ou mille passagers de l'aérobis étaient assis sur de

dures banquettes de bois. Au moment du décollage, ils avaient dû se cramponner au dossier car ils n'avaient pas de ceinture. Quelques-uns avaient vomi. Plusieurs s'étaient battus. Après, trois hommes qui semblaient appartenir à la même race – type caucasien, visage osseux, longue chevelure cendrée – avaient commencé à déshabiller une femme à la peau jaune pâle et se préparaient ostensiblement à la violer. Intervenir ? Serge y pensait. C'était peut-être un moyen de glaner quelques points sur le jugement dernier ou pour un prochain jugement sur Shiraboam. *Dans dix années de ce monde, si tu as survécu...* Ces hommes aux cheveux gris n'étaient sûrement pas d'origine terrestre. Ils avaient l'air forts et dangereux. Il aurait fallu réunir au moins trois ou quatre volontaires solides pour s'empoigner avec eux.

Serge se leva. Un soubresaut de l'appareil le rejeta sur la banquette. Il appela à l'aide en français et en anglais. Personne ne lui répondit. Quand les émigrants pour Nejernoey auraient reçu leur injection ribomémorielle, peut-être parleraient-ils tous la même langue, celle du quatrième continent de Shiraboam. En attendant, l'aérobis de déportation était Babel.

Serge se remit debout et s'avança seul vers l'allée du bus où le drame était en train de se jouer. Il n'était pas satisfait de son état d'esprit. Il pensait trop de l'avantage qu'il pourrait tirer de son geste à un prochain jugement... Le désintéressement pouvait-il exister sur la planète Shiraboam ? Ils furent bientôt une dizaine à marcher sur les agresseurs de la jeune femme. Et un deuxième groupe arrivait d'un autre côté. Ces hommes et ces femmes pensaient-ils *aussi* à leur prochain jugement ?

La situation devint bientôt très confuse. Les agresseurs se trouvèrent encerclés, puis acculés dans l'espace étroit compris entre deux banquettes. À leurs cris de douleur, Serge comprit qu'ils étaient en train de se faire punir sévèrement. Les justiciers prenaient sans aucun doute beaucoup de plaisir à l'opération. Jusqu'à ce que mort s'ensuive ? La fille jaune, nue, était livrée à ses défenseurs qui s'amusaient d'elle... Serge recula, cherchant à regagner sa place. Des cris éclatèrent. Des armes à feu claquèrent. Une odeur piquante se répandit dans l'immense cabine. Les gardes qui convoaient les émigrants venaient enfin de se manifester. Serge se mit à tousser ; il frotta ses yeux brûlés par le gaz. Ce n'était pas seulement un produit lacrymogène. Une douleur atroce lui perça le crâne. Il tomba à genoux, perdit à demi conscience.

Quand il revint à lui, il ressentait encore une forte cuisson au visage et en divers points de son corps. Il vit le sang séché sur ses mains, marquées par les zébrures du fouet. Un souvenir subconscient effleura son esprit : les lanières claquant au-dessus de lui et traçant dans sa

peau leurs premiers sillons de souffrance. D'autres sillons sanglants s'imprimeraient dans sa chair et il connaîtrait des souffrances pires que celles-là. Tel était son destin : *la solution dure*.

Dans la nuit, l'aérobús déposa les émigrants sur un immense terrain nu, au bord d'une forêt. Sous la conduite des gardes armés, la troupe, le troupeau se mit en marche lentement. En boitant... Tous les nouveaux jugés traînaient les pieds et boitaient bas. Leurs sandales rétrécissaient et les meurtrissaient. Certains essayaient encore de s'en débarrasser. Sans succès... Serge avait renoncé depuis longtemps. Le tissu souple des chaussures collait à sa chair et rougissait de son sang. Il ne pouvait plus s'appuyer sur ses orteils écrasés. Il essayait de poser les pieds sur le sol boueux avec de grandes précautions. Le simple geste de lever la tête pour regarder le ciel le faisait trébucher et gémir.

Et pourtant, il avait envie de le connaître, le ciel de Shiraboam, qu'il voyait vraiment pour la première fois : les constellations inconnues, les deux petites lunes qu'un halo doré semblait coller l'une à l'autre, au-dessus des baraques au toit luisant. Il baissa les yeux : « Alors, c'est là ? » Peut-être était-ce seulement un camp de transit ? Le chemin longeait la forêt. Serge tourna la tête, espérant reconnaître un arbre de la Terre. Pourquoi y aurait-il eu des arbres terrestres sur Shiraboam ? En tout cas, ceux qu'il découvrit à la clarté des lunes différaient peu des essences connues dans l'hémisphère nord de la Terre : les résineux ressemblaient aux sapins et les feuillus aux hêtres et aux bouleaux. Un paysage d'Europe centrale vers la fin d'un printemps un peu froid... Car un vent glacé soufflait face à la colonne d'émigrants. Sa morsure ajoutait encore aux souffrances des nouveaux jugés. L'expiation était commencée. Ils osaient à peine se regarder. Chacun monologuait dans sa langue. Serge crut entendre un mot d'anglais, provenant de l'avant. Il aurait voulu tenter de rejoindre celui ou celle qui avait parlé dans cette langue familière – s'il ne s'était pas trompé. Mais il avait trop mal aux pieds pour courir. Il renonça aussitôt. Et puis il avait peut-être rêvé.

Il perdit un peu de terrain et se trouva à côté d'une femme aux longs cheveux roux. Elle lui adressa un sourire, le premier qu'il ait reçu depuis un siècle. Il le lui rendit en masquant la grimace qui tordait sa bouche cinglée par le fouet. Presque en même temps, la colonne s'engagea dans une zone sombre, les deux lunes ayant passé derrière les cimes des arbres. Serge ne distinguait plus le visage de sa compagne d'un instant. Il baissa les yeux et vit qu'elle marchait pieds nus. Elle avait donc réussi à arracher ses sandales de jugement. Il aurait bien voulu lui demander comment elle avait fait. Trop tard... Elle marchait plus vite que lui ; en moins d'une minute, elle l'avait distancé de plusieurs mètres. Trois ou quatre émigrants s'intercalaient

déjà entre eux. Ceux-là portaient leurs sandales collées à leurs pieds blessés et meurtris et avançaient lentement, avec difficulté, comme Serge lui-même.

Y avait-il un avantage à se trouver en tête de colonne ? Ou un inconvénient à rester à la queue ? Il essaya de repérer un endroit sec pour s'asseoir et essayer une fois de plus d'enlever ses chaussures. Il pataugeait et il avait l'impression que la colonne avançait dans une mer de boue. Le désir de se déchausser devenait plus fort que la faim, plus fort que la soif. Plus fort même que la souffrance qui s'éparpillait à travers son corps... Il lui faisait oublier l'angoisse de la solitude sur un monde étranger et inconnu. Il résista. Il serra les dents. Il ne ressentit aucune douleur dans les mâchoires, ni aux gencives. Il était à peu près certain que ses deux ou trois caries en cours de soin sur la Terre avaient été guéries pendant le voyage ou le transfert. Il pensa soudain qu'un nouveau type de terrain pouvait se présenter. Un type de terrain où les sandales qui le blessaient se révéleraient nécessaires... Peut-être était-il trop tôt pour les quitter ?

Il continua à marcher. La boue dans laquelle on enfonçait jusqu'aux chevilles se glissait à l'intérieur des chaussures et avivait les plaies. Parfois, la souffrance devenait telle qu'il en avait les larmes aux yeux. Il se rendit compte que la colonne s'engageait dans la forêt. Cela lui fit un choc. Il avait cru que leur destination était le camp dont les baraquements luisants de pluie se perdaient maintenant au fond de la nuit, loin en arrière... Un garde s'approcha de lui. Le faisceau d'une forte lampe frontale l'éblouit un instant. L'homme tenait un fouet métallique et un pistolet au canon allongé, avec une boule au bout. Il avait des cheveux clairs et bouclés sous son casque, de grands yeux bleus et des traits féminins. C'était un adolescent ou une très jeune femme. « À moins, pensa Serge, que le garde appartienne à une race où les hommes adultes ont cet air-là... »

« Une bien belle race ! » ajouta-t-il pour lui-même, tandis que l'être, quel qu'il fût, s'éloignait en faisant claquer son fouet. Serge eut les jambes cinglées par le coup. L'étoffe boueuse de son pantalon le protégea assez bien. Mais le choc le fit trébucher. Il se blessa un peu plus les orteils et gémit. Un concert de plaintes lui répondit et il eut un peu honte.

Ayant d'entrer sous le couvert de la forêt, il leva les yeux et contempla quelques secondes les étoiles inconnues qui pleuraient dans le ciel brumeux. Il ne retrouvait aucune constellation familière : ni les deux Ourses, ni Orion, ni Pégase... Mais la vision d'ensemble n'avait rien de choquant, ni même de très surprenant, pour l'œil d'un Terrien exilé. Serge formula pour la première fois, vaguement, une hypothèse qui devait le hanter pendant toute la durée de son séjour sur Shiraboam. Et si la Planète du Jugement était en fait un double de la

Terre, dans un autre espace ? Une Terre différant surtout de celle des hommes par la présence des trois lunes, mais tournant autour d'un soleil parallèle, une étoile de classe G, situé à quelque cent cinquante millions de kilomètres... L'hypothèse se précisa dans son esprit lorsqu'il entendit parler du *totum*.

La colonne suivait un chemin qui était une simple trouée dans la forêt, un espace d'environ deux mètres de largeur, dégagé par une machine. Les grands arbres avaient été déracinés et rejetés sur les côtés, les arbustes et les broussailles simplement hachés sur place. Le sol était hérissé de chicots et d'éclats de bois, contre lesquels les marcheurs épuisés butaient sans cesse. Serge avait la sensation que ses pieds étaient complètement mutilés ; mais il s'interdisait de laisser échapper la moindre plainte. Et soudain, il pensa à la jeune femme qui avait quitté ses sandales, à ses pieds nus attendris par la longue marche dans la boue. Bon Dieu ! Elle était fichue. À moins que les autres puissent la soutenir, la porter peut-être... Il la vit un moment plus tard. Un homme essayait de l'aider. Un Noir de petite taille, mais trapu et vigoureux. Les deux lunes jumelles se trouvaient par chance exactement au-dessus de la trouée et leur permettaient à tous d'éviter les plus gros obstacles. Serge fit un signe d'amitié au Noir et il prit la jeune femme par l'autre bras. Elle émit un murmure lent et doux qui devait être un remerciement. Il préféra ne pas regarder ses pieds. Puis, s'adressant au Noir, il demanda en anglais, en français et en espagnol : « Est-ce que tu es de la Terre, camarade ? » L'autre grogna quelque chose de tout à fait incompréhensible. Dialecte africain ou langage d'un autre monde ?

Bientôt, ils durent porter la jeune femme. La direction de la piste changea. L'obscurité fut de nouveau totale. Quelqu'un se joignit à eux. Serge ne put accommoder pour distinguer les traits de l'homme. Il vit une longue silhouette souple et il oublia ses souffrances dans l'effort et l'abnégation. Puis une pensée perverse lui vint : « Alors, tu additionnes les points pour ton prochain jugement ? Non ? Pour le jugement dernier, alors ? » Il se mit à haleter et faillit lâcher l'épaule de la jeune femme qu'il avait agrippée... Dès cet instant, il sut que la perspective du jugement allait empoisonner les relations humaines et la vie tout entière sur Shiraboam.

Un peu plus tard, la colonne de serfs fit halte dans une clairière. Les premiers arrivés se laissèrent tomber sur l'herbe humide. Au moment où le groupe formé par la jeune femme aux pieds nus et ses trois compagnons atteignait à son tour l'espace dégagé entre les conifères géants, un garde surgit devant eux en levant son fouet. De l'autre main, il tenait aussi le pistolet à boule, mais Serge ne put déterminer si c'était le même que la première fois. Le fouet claqua et il ressentit une vive brûlure sur le côté du visage. À ce moment, un ballon

lumineux s'éleva à mi-hauteur des arbres, éclairant un espace d'au moins un hectare sur lequel s'entassaient cinq cents ou mille personnes. La lumière était assez forte pour que Serge pût aisément observer le garde. Celui-là était, sans aucun doute, un homme ; mais il avait aussi un fin visage blanc rosé, encadré de longues boucles blondes. Et, bien sûr, de doux yeux bleus... Serge venait de faire connaissance avec les Anges de Shiraboam. Une demi-minute plus tard, il les voyait à l'œuvre.

Le premier, celui qui décidément était une belle jeune fille, avait rejoint le second pour lui prêter main-forte dans une tâche dont Serge ne comprit pas tout de suite le sens. Avec le Noir et l'inconnu longiligne, ils avaient déposé la femme aux pieds blessés sur l'herbe de la clairière. Serge se frottait le visage quand il reçut un deuxième coup de fouet qui l'atteignit à la main, à l'épaule et à l'oreille. Il avait protégé ses yeux, d'instinct. Quand il baissa le bras, il vit l'un des gardes frapper la femme étendue à coups de pied. Elle jeta une plainte sourde. Le garde était chaussé de bottes très ajustées qui moulait sa jambe et brillaient à la pointe, comme si elles étaient ferrées. Sa lampe frontale faisait flamboyer la chevelure rousse de la jeune femme blessée. Il l'empoigna et tira la femme à l'écart. L'autre brandissait son fouet, tout en menaçant les serfs avec son pistolet à boule.

Serge devait apprendre un peu plus tard que cette arme pouvait *assommer* un homme ou un chien à dix mètres, un bison ou un cheval à cinq. De toute façon, la prudence lui commandait de s'éloigner. Et pourtant, il se rapprocha, poussé par la curiosité, un peu tenté aussi de se faire tuer pour arrêter de souffrir. « Rendez-vous au jugement dernier... » Il regarda la femme rousse. Le fouet zébrait de traînées sanglantes sa peau d'un doux jaune orangé. La boue grise qui couvrait ses pieds se teintait de rouge vif. Les gardes cessèrent de la frapper et commencèrent à lui arracher ses vêtements. Sa veste fut jetée aux serfs. Le pantalon suivit. Des serfs qui avaient compris la règle du jeu finirent de la déshabiller et se partagèrent ses sous-vêtements. Puis le garde au visage féminin sortit d'une poche de son uniforme un long couteau à manche de métal qu'il ouvrit lentement, avec l'air d'un musicien essayant un instrument délicat. Puis il se pencha sur la femme qu'une demi-douzaine de serfs tenaient solidement et lui trancha un sein. Elle perdit aussitôt conscience. Évanouie et plus qu'à moitié morte, elle fut alors violée un grand nombre de fois. Le garde mâle l'acheva d'un coup de kong-assommeur. Un peu partout à travers la clairière, d'autres gardes tuaient les blessés et les rebelles à coups de kong, de couteau, de fouet ou de bottes.

Serge avait assisté, immobile, hébété, au viol et au meurtre de l'étrangère rousse, qu'il avait enviée à cause de ses pieds nus, puis qu'il avait espéré sauver et dont il ne connaîtrait jamais le nom ni la

race. Que pouvait-il faire ? Provoquer les gardes et s'offrir le grand saut jusqu'au jugement dernier ? Il avait choisi de survivre. Ou du moins d'essayer.

Après une pause d'une demi-heure, la colonne repartit, laissant vingt ou trente cadavres dans la clairière.

Le jour se levait quand les serfs arrivèrent au camp qui leur était destiné. Les baraquements étaient du même type que ceux qu'ils avaient aperçus en débarquant de l'aérobis. On leur permit de se coucher sur une litière d'herbes et de fougères. Des baquets d'eau et de nourriture étaient alignés le long des murs. Serge but un peu, agenouillé devant un baquet d'eau, mais il n'eut pas la force de s'approcher du baquet de pâtée. Il n'eut même pas celle de se relever. Il rampa jusqu'à la paille et il s'endormit en souhaitant ne jamais se réveiller.

CHAPITRE VI

Maintenant, ce geste lui était familier. À Huparlac aussi, dans le domaine de Monser Malahosen de Jeberberen, on s'agenouillait devant les baquets pour boire et pour manger. Même quand cela n'était pas indispensable... Telle était la règle : les nouveaux serfs devaient se désaltérer et prendre leur nourriture à genoux pendant tout le premier mois de leur séjour à Jeberberen. Et sur la Planète du Jugement, les mois avaient quarante-neuf jours et les jours... les jours étaient longs !

Serge ne se souvenait guère de son arrivée. Dans le camp de la forêt, les serfs avaient reçu l'injection ribo-mémorielle. Très douloureuse... Serge avait eu l'impression que ses nerfs, ses veines brûlaient comme des fils électriques incendiés par une multitude de courts-circuits. Et le foyer se concentrait dans sa tête où la fièvre se mit à flamber. Sa vue s'était brouillée. Aucun de ses sens ne fonctionnait plus. Il mordait désespérément la fougère sur laquelle il était couché. Plus tard, une faible lucidité lui vint. Il entendit ses compagnons délirer autour de lui en toutes sortes de langues. Il s'aperçut alors qu'il comprenait quelques mots : des mots de nejerien. Le nejerien était la langue de Nejernoey. Mais chacun de ces mots rallumait le feu dans sa tête. Tous les autres subissaient évidemment le même phénomène. Dans leur délire, ils criaient les mots de la langue nouvelle et aussitôt se mettaient à gémir. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de répéter les mots. Leur délire était un exercice de vocabulaire.

Les serfs employés au camp traînèrent les nouveaux venus devant les baquets d'eau, dans lesquels ils leur trempèrent la tête pour les forcer à boire. Serge crut revivre les moments désagréables de son apprentissage de la natation, dans les eaux basses et saumâtres d'une petite rivière, trente ans plus tôt – et à combien d'années-lumière ? En s'apercevant de sa méprise, il éclata de rire. D'autres rires, niais, aigres, fous lui répondirent. Plus tard, la fièvre creusa un trou dans sa mémoire. Quand il s'éveilla, des lambeaux de phrases filaient au bord de son esprit embrumé, tremblaient sur ses lèvres sèches et se perdaient dans un bourdonnement incessant. Trente ou quarante serfs entassés sur un camion murmuraient à voix basse, chacun pour soi, incapables de se taire ou de se parler les uns aux autres.

On eût dit une prière improvisée, psalmodiée par des morts-vivants

en route pour l'enfer. L'enfer ? Les serfs en bonne santé avaient été répartis entre les divers domaines du *vorkar* – comté – d'Huparlac. Serge s'était retrouvé dans un groupe d'une cinquantaine d'hommes et de femmes en partance pour le domaine de Jeberberen. Un serf du camp lui avait dit : « Tu pourrais tomber plus mal. Par exemple chez le Seigneur Ugi ! » Il n'était pas sûr d'avoir bien compris. Et puis il s'en moquait. Monser Malahosen serait son maître. Il ne connaîtrait sans doute jamais le redoutable Seigneur Ugi. Il devrait survivre dix ans – dix années de Shiraboam – pour affronter de nouveau son juge et peut-être retomber dans un autre enfer. Le paradis, de toute façon, n'était pas pour demain. Le paradis n'existait pas. Ils avaient quitté le camp mais non la forêt. La forêt couvrait la presque totalité du continent Nejernoey. Peut-être les serfs ne la quitteraient-ils que pour s'en aller au jugement dernier.

Serge s'étonnait d'être là. Avant le départ du camp, les anges gardiens avaient tué les serfs malades ou blessés et ceux que l'injection ribo-mémorielle avait rendus idiots ou fous. À coups de fouet et à coups de pied, de préférence, avec l'aide de quelques serfs en bonne santé, anciens ou nouveaux, qui n'étaient pas les moins féroces... Serge s'étonnait d'avoir résisté à toutes les épreuves. Sur le plan physique, le jugement l'avait transformé. Pour accomplir sa peine, il avait reçu une jeunesse et une vigueur nouvelles. Peut-être n'était-ce pas le cas de tous les autres. Il se sentait fort et déterminé.

Il trouvait merveilleux d'avoir à sa disposition un baquet d'eau et un baquet de nourriture. Les Terriens qui avaient survécu à la bombe auraient sûrement envié son sort et celui des serfs d'Huparlac. La pâtée était abondante et pas tout à fait immangeable, pourvu qu'on eût assez faim. La viande était rare. Les nouveaux n'avaient droit qu'aux plus mauvais morceaux : peaux ou graisses, tranches avariées ou souillées d'excréments. Encore leur fallait-il s'attirer la bienveillance des maîtres-serfs : chefs de cabane et chefs de groupe... Mais combien de Terriens n'avaient jamais connu le goût de la viande ?

Le *vorkar* d'Huparlac tirait la presque totalité de ses ressources de la forêt et des animaux qui la peuplaient. Peu après son arrivée, Serge fut affecté à une équipe de débroussaillage et de débardage. Il eut à travailler pendant une courte période dans une zone incendiée. La cendre qui imprégnait tout était aussi dure que du sable. Elle blessait cruellement les serfs. Le deuxième soir, Serge avait les paumes à vif et les doigts écorchés. Il se consolait en pensant qu'il n'avait pas reçu un seul coup de fouet de la journée et que ses nouvelles sandales lui allaient bien. Certains avaient moins de chance. Alors, le chef de groupe, un homme de race brune nommé T'nek, l'appela et lui fit signe d'approcher. Debout sur un tas de grumes dominant le chantier,

il surveillait le rassemblement de son équipe : une vingtaine d'hommes et une demi-douzaine de femmes. Deux hommes et une femme faisaient office de contremaîtres.

— Monte ici, dit T'nek. J'ai à te parler.

Avec ses mains blessées, Serge eut beaucoup de peine à se hisser au sommet des troncs empilés. Presque tous avaient l'écorce brûlée, étaient lisses et saupoudrés de cendre... Après plusieurs glissades qui amusèrent fort le maître-serf, il réussit enfin à rejoindre ce dernier, qui l'observait d'un air de pitié méprisante. Serge commençait à devenir expert dans l'art de garder son calme face à toutes les situations.

— Me voici, maître, dit-il sur un ton neutre.

T'nek remit à sa ceinture le fouet qu'il avait levé négligemment. Il cracha en direction de Serge, mais fit exprès de le manquer d'assez loin, ce qui était en quelque sorte un signe de bienvenue.

— Tu es patient ? demanda-t-il.

— Patient ?

Les connaissances ribo-mémorielles qui avaient été injectées aux émigrants étaient très sommaires. Serge n'avait encore qu'une pratique imparfaite de la langue nejerienne. T'nek répéta le mot en l'accentuant fortement.

— Oui, *patient*.

— Il va falloir que je le sois. Je viens juste de commencer mes dix ans. Et les années sont longues sur Shiraboam !

— Oui... Une fois et demie plus que sur ma planète. Et deux fois plus que sur la tienne, d'après ce que j'ai entendu dire. Alors, tu es décidé à attendre le jugement décennal ? Tu es donc *patient* ! Moi, je suis plutôt du genre *ardent*. Tu sais qu'il y a parmi les serfs des Patients et des Ardents ?

— Je ne sais pas ce que ça signifie.

— Idiot ! Ça signifie qu'il y a ceux qui ont la vocation du martyr : ceux qui veulent rester serfs jusqu'au deuxième jugement ou jusqu'au jugement dernier, si ça se trouve, pour mériter le paradis à la fin des temps... Et puis ceux qui veulent abrégier l'épreuve et vivre leur vie sur Shiraboam. Une vie qui a certains charmes quand on est libre et puissant. Je te souhaite de le découvrir par toi-même. Je suis ici depuis six mois, Goer. Et, crois-moi, je ne suis pas venu pour être jugé. J'ai seulement profité de l'occasion parce qu'il n'y avait pas d'avenir pour moi sur ma terre. Je sais que tu as quitté la tienne à la veille d'une guerre totale... Très peu pour moi, le jugement. Le juge m'a dit : « Dieu nous a autorisés à faire des êtres les plus mauvais les maîtres de cette planète et à leur donner tout ce qu'ils désirent ! »

— J'ai entendu ça aussi, avoua Serge.

— Malheureusement, je n'ai pas pu être considéré comme assez

mauvais pour avoir droit à tout ce que je désire. C'est vrai, je suis peut-être trop bon ! Par chance, on peut se rattraper ici. Je n'ai pas tardé à l'apprendre. Si j'avais eu une belle gueule de fille, des cheveux blonds et des yeux bleus, j'aurais pu devenir un ange gardien. Dommage... Remarque, il y a des continents où les anges sont bruns, avec la peau foncée et les yeux noirs : ça me conviendrait mieux. Mais je me plais bien en Nejernoey et je crois que je vais y rester... J'ai découvert l'existence des Ardents et j'ai décidé d'en devenir un.

« Je te regarde depuis quelques jours et je me suis dit que tu pourrais être une bonne recrue pour nous. Les autres ne nous aiment pas et ils ne sont pas tous aussi patients que toi. Nous avons intérêt à être nombreux pour nous défendre... Oui, je t'ai observé. Tu es docile, zélé. C'est bien, mais ça ne va pas très loin. Tu n'as pas eu de punition grave depuis ton arrivée. Tu peux donc te porter volontaire pour en infliger une ou deux. Le fouet, la baignoire, la peinture, n'importe... Moi, je suis là depuis six mois et je vais être affranchi bientôt. L'ange chef me l'a promis. Mais – ça va te paraître énorme – je n'ai encore tué personne depuis que je suis maître-serf ! Il faut que je trouve une occasion et vite. Seulement, il y en a qui tuent pour un oui ou pour un non des serfs en bonne santé et pas vraiment dangereux. Ce n'est pas comme ça que Monser Malahosen de Jeberberen s'enrichira !

« Non, il faut tuer à bon escient. Et je pense que je vais avoir une belle occasion sans tarder. On nous a amené une fille qui a été chassée du gynécée et des cuisines. Elle n'est bonne à rien nulle part. Elle a l'air malade et elle est laide comme un *hipars*. J'attends l'accord de l'ange chef. Il est convenu que je la tuerai au fouet. Pas si facile, hein ? J'aurai sûrement besoin de quelqu'un pour me relayer pendant que je soufflerai un peu. Et j'ai pensé à toi. Ne me réponds pas tout de suite. Demain matin, tu auras qu'à t'entraîner en donnant une ou deux punitions légères. Tu verras si tu tiens bien le coup.

« Allez, va-t'en. Je t'ai assez vu ! »

Serge se laissa glisser au sol en se râpant un peu plus les mains. Les trois aides-mâîtres finissaient de rassembler l'équipe. Une serve nommée Dj'ni arriva en racontant d'un air terrorisé qu'elle et plusieurs de ses compagnons avaient entendu des syges. Un serf ancien remarqua que les syges ne sortaient jamais avant la tombée de la nuit.

— Même au fond des bois ?

L'ancien haussa les épaules. T'nek s'approcha en brandissant son fouet.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Les syges, maître...

— Ils ne sortent jamais avant le lever d'une lune.

— On les a entendus crier : « Truiii ! truiii ! »

— Idiote ! C'est le cri des hipars, ça. Et il n'y a plus de hipars à Huparlac depuis un sacré bout de temps ! Comptez-vous trois. On rentre !

Pas un jour ne passait sans qu'il y eût au moins une allusion à la menace que les syges faisaient peser sur les humains d'Huparlac. Les habitants des domaines et des villages du Nejernoey vivaient en état de siège. Sur tout le continent, la journée appartenait aux hommes et la nuit aux êtres de la forêt, les mystérieux et redoutables syges. Qui étaient donc les syges ?

Parmi les connaissances injectées aux serfs avec les éléments ribomémoriels, figuraient certaines informations historiques et géographiques sur le continent. Les syges avaient été les premiers occupants de la plupart des territoires de l'hémisphère nord. Avec naturellement, toutes sortes d'animaux, dont les plus communs restaient les ours, les loups, les cerfs, les chevaux et les bisons. Avant l'arrivée des hommes, il y avait aussi les hipars... Les syges étaient un peu plus que des animaux et un peu moins que des démons. Ces êtres intelligents, rusés – et même diaboliques, disaient les prêtres de Thorbar – avaient évolué à partir des chauves-souris géantes qui peuplaient le Nejernoey à la période préhistorique. Du moins on le racontait. Une variété abâtardie de ces chauves-souris, les hipars, subsistait encore au moment où les premières colonies humaines s'étaient installées. Puis les hommes avaient conquis les clairières, exterminé les hipars et repoussé les syges au fond des bois.

Les syges avaient un aspect vaguement simiesque. En fait, c'étaient des humanoïdes, mais nul ne voulait l'admettre. Les hipars étaient des chauves-souris ordinaires, quoique de très grande taille. Il en restait peut-être quelques-uns en liberté dans les forêts les plus impénétrables du Nejernoey, loin d'Huparlac. Des spécimens en semi-liberté se trouvaient au zoo-musée de Samara-Hio... Les deux espèces étaient des *vampires* qui suçaient le sang de l'homme et des animaux. Totalement privés de sang humain, les hipars dépérissaient et, en général, mouraient. C'est pourquoi ils avaient disparu. Dans le même cas, les syges se rabattaient sur les chevaux et les cervidés, tout en continuant de chasser les humains isolés et parfois d'attaquer les domaines les plus faibles.

Les colons d'Huparlac disposaient d'armes à feu équivalentes à celles qui existaient sur la Terre au milieu du XIX^e siècle. Ils avaient aussi des arcs et des arbalètes... Ils possédaient quelques véhicules à moteur, des chemins de fer et des planeurs. Les syges se battaient surtout avec leurs dents et leurs griffes. La nuit, leur supériorité était totale. À leur vision nocturne parfaite s'ajoutaient une souplesse et une rapidité qui leur permettaient de se déplacer en silence et

d'échapper quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent aux projectiles que leur décochaient les hommes. La terreur paralysante qu'ils inspiraient à ces derniers jouait aussi en leur faveur.

Ils avaient cessé de reculer. Et la civilisation humaine avait par voie de conséquence cessé de progresser. Malgré les efforts du Grand Meneor, prince élu du Nejernoey, la situation n'évoluait plus en faveur de l'humanité. Mais peut-être le Grand Meneor, chef de l'armée de justice ne faisait-il pas tout son possible pour vaincre les syges ?

Moins bien protégés contre les incursions des vampires que les habitants du château et les francs sujets qui vivaient dans le village fortifié de Beren, les serfs partageaient la peur de leurs maîtres, en l'aggravant par toutes sortes de superstitions. Ainsi, on racontait dans les cabanes que tous ceux qui mouraient vidés de leur sang par les syges perdaient leur droit à la résurrection et au jugement dernier. « Si l'un de ces monstres boit ton sang, tu meurs pour toujours, toujours, toujours... » Les Ardents s'amusaient à répandre ces légendes pour entretenir les craintes des Patients et mieux les dominer.

Mais au village de l'est, appelé Cinq-Cabanes-du-Loup-gris, le Mordant Marino ricanait, jetant des imprécations où il mêlait le nejerien à l'italien, sa langue maternelle. « La résurrection n'existe pas, tas d'imbéciles. Ni le jugement dernier, ni les juges suprêmes. Les Boaras sont une invention des seigneurs esclavagistes de Shiraboam. Alors, mourir sous le fouet d'un ange gardien ou sous la dent d'un syge... Quand on est mort, c'est pour toujours ! » Mais il était isolé. Dans le clan des Mordants – les révoltés – même Ar'xl et Na-ji-mi croyaient au jugement dernier.

Cinq-Cabanes-du-Loup-gris était le village de Serge, qui habitait avec Marino la troisième-cabane-des-hommes. Le règlement des villages de serfs prévoyait une sévère ségrégation sexuelle. L'accouplement était accordé comme une faveur extrême aux plus serviles des Ardents et aux plus dociles des Patients... Le chef de la troisième cabane était un Ardent modéré ou un Patient habile, on ne savait trop. Dans ce village du Loup-gris, où les Mordants étaient plus nombreux qu'ailleurs et où les Ardents ne se manifestaient pas trop, il avait réussi à devenir un arbitre respecté. La nuit, derrière le bat-flanc qui l'isolait des autres serfs, il faisait semblant de ronfler lorsque Marino s'approchait de Serge pour lui parler dans une langue de la Terre : italien ou français, ou plutôt un mélange des deux.

— Je sais que ce salaud de T'nek t'as conseillé de te porter volontaire pour donner les punitions. Exact ?

— Exact, convint Serge.

— Et c'est tout ?

— Non. Il aimerait que je l'aide à... à faire mourir une femme. Une

femme qu'on a envoyée du château et qui...

— Je l'ai vue. Elle est dans la première cabane des femmes. Ils l'ont salement abîmée. Elle va crever, de toute façon... Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Rien.

— Tu n'as pas envie de devenir un Ardent ? Le ticket d'entrée est trop cher pour toi ?

Serge se taisait.

— Tu serais plutôt d'accord avec nous, les Mordants ?

— C'est à voir.

Marino écouta ronfler le chef de cabane, émit un rire bref.

— Si tu ne fais pas ce qu'il t'a dit, il va te mener la vie dure. Malgré ton nom...

— Malgré mon nom ? Pourquoi mon nom ?

— Parce qu'il ressemble pas mal à celui du Prince élu... Ouais, ça pourrait être une occasion intéressante. Tu fais ce qu'il dit, tu passes pour vouloir devenir un Ardent... mais tu restes un Mordant ! Vu ?

— Je ne suis pas un Mordant, Marino !

— Comme je te connais, tu ne vas pas tarder à le devenir. Bon, voilà ce que je te propose. Demain, je m'arrange pour me faire sanctionner : ça n'étonnera personne parce que ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour. Alors, tu te proposes pour la punition. Et tu n'auras pas besoin de me ménager. J'encaisserai !

Il baissa la voix. Mais les deux autres Terriens de la cabane étaient des Jaunes qui ne connaissaient sûrement ni le français ni l'italien.

— Autrefois, déjà, je supportais bien la douleur. Depuis le jugement, je ne sais pas ce qui s'est passé, je ne la ressens presque plus. J'espère que les anges gardiens ne s'en apercevront pas : ce serait dommage... Tu vois, je te donne une chance de passer vraiment de leur côté, si tu en as envie. Tu me dénonces et ils me font crever sous la torture. Mais on est terriens, tous les deux. Et même latins, quoique tu aies un nom plutôt allemand ou je ne sais quoi... Goer de la Terre, hein ? Je te fais confiance, camarade. Que penses-tu de ma proposition ?

— Laisse-moi réfléchir... Comment s'appelle exactement le Prince élu ?

— Prince Jawal Gor de Terra, Grand Meneor du Nejernoey ! Gor de Terra... Ça signifie peut-être qu'il est terrien comme nous ! Et Gor, Goer... ça pourrait être le même nom, juste un peu déformé par la prononciation. Comment tu expliques ça ?

— Je ne l'explique pas.

— Faudra que j'essaie de me renseigner sur le Prince. Dis donc, Goer de la Terre, il paraît que tu as des yeux de chat..., des yeux de

syge !

— J'y vois assez bien la nuit, c'est vrai.

— N'en parle pas et tâche de ne pas trop le montrer : c'est un atout que tu devrais garder caché. En attendant, j'ai un papier, là, un message. Il y a juste quelques mots écrits assez gros. Je serais curieux de savoir si tu peux les lire.

Serge secoua la tête. Comme Marino ne pouvait probablement pas distinguer ce geste, il prononça très bas, car le chef de cabane s'était fatigué de ronfler, de l'autre côté du bat-flanc proche :

— J'ai peur que non. Trop sombre pour lire.

L'Italien lui toucha le bras.

— Là, regarde : une fente. La grosse lune éclaire. Peut-être ça va ?

Il fourra un morceau de papier dans la main de Serge. Celui-ci rampa vers le mur de rondins. La fente provenait d'un éclat de bois arraché à la base d'un fût. Elle se trouvait donc au ras du sol et diffusait à peu près autant de clarté qu'un minuscule ver luisant terrestre. Serge déplia le morceau de papier et le posa sur la poussière. L'écriture, quoique maladroite, lui parut familière. Maladroite ? Non. Celui – ou celle – qui avait griffonné ces quatre ou cinq mots avait dû se servir d'un morceau de charbon ou quelque chose de ce genre.

Il ferma un instant les yeux, fronça les sourcils. Quand il souleva les paupières, il vit les mots... quatre mots et la signature, un peu moins d'une seconde. Assez pour comprendre le sens de la phrase. Mais il ne crut pas ce qu'il lisait. Il recommença et lut – pendant un peu moins d'une seconde – les mêmes mots, la même phrase. Il recommença encore et cette fois, la vision persista un peu plus d'une seconde. Alors, il sut qu'il ne rêvait pas. Quatre mots et une signature. Un message.

Je suis à Jeberberen. Sophie.

CHAPITRE VII

Le groupe de T'nek travaillait maintenant au débroussaillage dans les forêts de « buissons noirs ». Ces arbustes de quatre ou cinq mètres de hauteur, au feuillage et à l'écorce sombres, aux épines longues et dures, formaient d'impénétrables fourrés, aussi bien dans les résineux que dans les feuillus. Impénétrables, sauf pour les reptiles, les rongeurs, les petits fauves du genre renard. Et pour les syges... Pour rendre les incursions des syges dans le centre du domaine plus difficiles, sinon impossibles, il fallait faire reculer les buissons noirs.

Et ces fourrés s'étendaient sur des milliers d'hectares dans la vallée de l'Emm, la rivière qui traversait de part en part le comté d'Huparlac, et sur le plateau d'Ursulaka, qui séparait le domaine de Jeberberen de la Forêt Fermée des Mille Collines, le pays des syges. Par endroits, l'avancée des buissons noirs permettait aux syges de pénétrer jusqu'au bord du domaine. Les serfs maudissaient le Prince élu Jawal Gor qui avait interdit de mettre le feu à la forêt. Les vors ou seigneurs des domaines et comtés appelaient le Prince « meneor des syges ». Ils l'avaient néanmoins élu à son poste et ils continueraient de voter pour lui. Ils n'avaient pas le choix. Il fallait un homme de bien pour commander l'armée de justice du Nejernoey. S'ils avaient désigné un des leurs – un loup – il aurait immédiatement asservi tous les autres, grâce à la puissance de son armée. Un seul vor refusait d'obéir à la loi du Grand Meneor : le Seigneur Ugi. Il recrutait sa propre armée pour aller attaquer les syges au cœur même des Mille Collines.

Quant aux serfs de Jeberberen, ils affrontaient avec leurs mains, leur corps et quelques pauvres outils les terribles buissons noirs qu'on brûlait allègrement autrefois. Leurs gilets et leurs chaussures de cuir les protégeaient mal des épines acérées. Et il n'y en avait pas pour tout le monde... Les lourdes machines à vapeur qui étaient censées faire le plus gros du travail écrasaient les fourrés sans les détruire. Il fallait passer derrière elles et cela valait à peine mieux que d'attaquer les buissons avec les haches et les croissants. Les anges gardiens, les chefs de groupe et les contremaîtres ardents n'avaient aucune peine à exaspérer le ressentiment des serfs : « – Chaque fois qu'une épine vous rentre dans la viande, pensez : vive le Prince élu ! »

« — On jurerait que le Prince élu veut la mort des serfs. Beaucoup d'entre vous vont rester dans les buissons noirs, racaille ! »

« — Au temps de l'ancien Meneor, on donnait un coup de briquet et

on s'asseyait pour regarder courir le feu ! »

« – Ces buissons noirs, ça brûle comme de la paille... »

Le travail était si dur que la discipline se relâchait un peu. Quand les hommes faisaient une pause et bavardaient en buvant quelques gorgées à leur gourde, T'nek et ses aides n'intervenaient pas. Ou seulement si la pause leur semblait un peu trop longue... Serge avait réussi, après plusieurs heures de manœuvre, à se rapprocher de Marino. L'Italien vida dans sa bouche les dernières gouttes d'eau de sa gourde. Puis il regarda le récipient vide d'un air frustré. Serge lui tendit sa propre gourde qui était encore à moitié pleine.

— Merci, Goer de la Terre ! Ça sera une honnête compensation pour les vingt coups de fouet qu'un salopard m'a donnés ce matin à ta place !

Serge avait finalement refusé la proposition de son camarade. Mais celui-ci, pour lui forcer la main, s'était quand même fait punir. En vain. Serge n'avait pas cédé. Marino lui en voulait un peu. Il but le quart de l'eau qui restait dans la gourde et la rendit en rigolant.

— De toute façon, les coups de fouet, ça durcit le cuir des bons serfs. Et Thorbar sait s'il est utile d'avoir la peau dure quand on fait ce boulot !

Les deux hommes, comme la plupart de leurs compagnons, avaient le visage, les mains et même les jambes, sous leur pantalon en lambeaux, striés de déchirures et tachés de sang frais. L'Italien ajouta dans sa langue :

— Attention, mon vieux ! T'nek t'as à l'œil. Heureusement, les prêtres ont emmené la fille que tu devais l'aider à tuer : ça te donne un sursis. Mais la campagne contre le Prince élu, c'est mauvais pour toi.

— Je n'ai rien à voir avec le Prince élu.

— Ton nom ressemble un peu trop au sien. Ça peut t'aider ou te causer du tort, suivant le cas. Méfie-toi... Aujourd'hui, tu as encore tué un renardeau, hein ? Tu as une chance insolente !

— Je l'ai donné à la banque de nourriture.

— Tu as bien fait. Mais une chose que T'nek peut décider facilement, c'est de t'exclure de la banque... J'ai entendu dire qu'un juge auxiliaire, un oboajin, va passer à Jeberberen pour une inspection. Alors, on ne risque pas grand-chose en ce moment. Mais après son départ, il faudra être extrêmement prudent. Tu m'as compris ?

Serge hocha la tête. Il but une gorgée à sa gourde et regarda le contremaître Nuum qui s'approchait en gesticulant et en criant. La pause prenait fin.

— Marino, est-ce que tu as vu Sophie ?

L'Italien ramassa lentement le croissant à long manche qui servait à élaguer les gros buissons et à couper les petits.

— Non, je ne l'ai pas vue, ta *ragazza* ! Tu crois que j'ai mes entrées au château ? J'y ai quelques amis, c'est tout. Je sais qu'elle travaille au sous-sol. Tout ce qu'il y a de plus dur. Mais ça vaut mieux que le bordel !

— Elle est serve ?

— Et comment !

Les deux hommes se remirent au travail. Numm, d'un claquement de fouet, repoussa Serge à sa place normale, devant un fourré encore plus compact que les autres, vers le milieu du chantier. Des ajoncs et des genêts se mêlaient aux buissons et formaient une espèce de jungle, si épaisse et si sombre que les serfs craignaient d'y trouver un nid de syges. Maintenant, un cal épais protégeait les paumes de Serge, serrées sur le manche lisse du croissant. Mais tous ses muscles de son corps étaient douloureux. Il leva la tête vers le soleil, encore haut sur l'horizon, du côté du château. Il restait au moins une heure de travail. Le groupe T'nek se trouvait à deux heures de marche du centre de Jeberberen et devait quitter la forêt avant la nuit pour ne pas risquer d'être rejoint par les syges. Monser Kibb, maître défenseur du domaine, avait décidé de défricher jusqu'à quatre heures de marche du côté du plateau. Cela promettait pour les serfs des journées de quinze ou seize heures. Du moins pendant l'été... « On dirait que le Prince élu veut notre mort ! »

— Je suis sûr qu'il y a des syges dans ce fourré ! dit un Patient du nom de Mattnog, un humanoïde à la peau blanc verdâtre, qui transpirait beaucoup et semblait toujours sur le point de mourir de soif.

Serge haussa les épaules, ce qui devenait chaque soir un geste douloureux, et il continua d'abattre buissons et genêts ; Il aurait bien aimé voir un syge et il ne pensait pas au danger. Il ne pensait qu'à Sophie.

Par quel *miracle* Sophie était-elle à Jeberberen ? Le mot avait un sens très fort dans un monde régenté par les envoyés de Dieu et dans l'attente angoissée du jugement dernier. Même si l'on ne croyait pas tout à fait au pacte fabuleux entre Dieu et les Boaras... Pour Serge, la question signifiait en réalité : « Par quel genre de miracle à la portée des Boaras et de leurs séides une Sophie – qui n'est peut-être pas la mienne – m'a-t-elle rejoint au cœur du Nejernoey ? » Il songeait à une manipulation temporelle ou à la création d'un clone... Une explication plus simple lui était venue à l'esprit : « Si elle avait changé d'idée au dernier moment ? Si elle avait alors demandé aux porteurs d'âme de l'emmener sur la planète du jugement, à condition qu'il ne fût pas trop

tard ? » Mais comment aurait-elle pu arriver à jeberberen ? Serge se sentait coupable. Il avait mérité sa peine.

Son juge lui avait dit qu'il avait commis une faute en n'incitant pas sa compagne à partir avec lui. À cause de cela peut-être, il ne voulait pas penser qu'elle avait fini par le suivre. Il rejeta l'explication simple. Il se plut à imaginer une extraordinaire machination ourdie contre lui – ou d'une certaine façon *pour* lui – dans un but inconnu et peut-être incompréhensible. Une machination dans laquelle sa quasi-homonymie avec le Prince élu jouait un rôle aussi important que l'arrivée de Sophie à Jeberberen. Et il rêvait d'un brusque retournement de la destinée. Il avait sans doute présumé de ses forces. Il ne supporterait pas dix ans de servage à Huparlac. Il trahirait peut-être les siens pour devenir un Ardent puis un sous-ange, un servile valet des maîtres de Jeberberen. Et s'il y avait un jugement dernier, la note serait lourde. Ou bien il se révolterait, rejoindrait les rangs des Mordants et, tôt ou tard, se ferait tuer. Il mourrait sous le fouet des anges ou sous la dent des syges. À moins que les Boaras, les dieux ou n'importe quelle entité supérieure n'aient décidé de se servir de lui d'une autre façon... Alors, un espoir lui venait. Il oubliait quelques instants la dureté de son travail. Il ne sentait plus les piqûres des buissons ni la brûlure du bois lisse dans ses paumes, ni les crampes dans ses muscles noués.

Il rêvait à un nouveau destin.

Le soir, un prêtre de Thorbar passa dans les cabanes pour annoncer la venue prochaine d'un juge auxiliaire itinérant.

Thorbar n'était pas un dieu, mais un prophète du jugement qui, sans être un Boara, avait été élevé par Dieu au rang des Boaras. Ou quelque chose comme ça... Ses prêtres chantaient en son nom la louange du Dieu unique qui avait délégué une part de sa puissance aux Boaras.

— *Se non è vero, è bene trovato !* souffla Marino à Serge.

Mais Serge se classait plutôt parmi les croyants. Il ne releva pas le blasphème.

Pourtant, l'idée se fraya un chemin insidieux dans son esprit.

Les prêtres étaient naturellement intégrés au système de Shiraboam. Ils avaient un rôle modérateur. Ils essayaient de consoler les serfs et de rappeler leurs maîtres et leurs gardiens à plus de mesure ou de bon sens. Ils dépendaient d'un cardinal qui n'était autre que le Prince élu. Leur action s'inspirait de la sienne.

— Pourquoi ne peut-on mettre le feu aux buissons ? demandèrent quelques serfs au petit homme fluët, perdu dans son vaste habit sacerdotal, pourpre et roux, comme une graine avortée dans une cosse de pois des forêts.

Le petit homme répondit calmement que la forêt appartenait à Dieu et que le feu était une invention du diable, à manier avec d'extrêmes précautions... Son sourire qui flottait dans la lueur tremblante des torches de résine disait que nul n'était obligé de le croire. Comme tous les autres oboaris, les prêtres de Thorbar attendaient le jugement décennal. Ils ne portaient pas la responsabilité du système.

D'autres questions fusaient. Aucune ne semblait intéressante à Serge qui préférait se taire. Les prêtres le faisaient penser aux aumôniers qui visitaient les prisons, dans son pays. Sauf qu'ils étaient eux-mêmes des prisonniers sur parole. Quant au juge itinérant qu'on attendait, il ressemblait au juge d'application des peines. D'après les explications du prêtre, son pouvoir était mince. Les serfs devaient modérer leurs espérances, car ils risquaient d'être très déçus.

Le petit homme avait l'air inquiet. Il s'exprimait mal en nejerien. Il cherchait ses mots et ne finissait pas ses phrases. Serge comprit qu'il essayait de mettre en garde discrètement ceux qui auraient été tentés de se plaindre de leur sort au juge.

— Si l'un d'entre vous se croit victime d'une grave injustice, il ferait mieux de m'en parler d'abord. Et n'oubliez pas que vous avez choisi de venir ici pour expier en vue du jugement dernier !

— Croyez-vous au jugement dernier, mon père ? demanda le Mordant Ar'xl.

— Et vous, mon fils ?

— Euh, oui. Si je n'y croyais pas, je ne serais pas ici. Mais je suis peut-être un imbécile.

Il y eut tant de rires dans la cabane que les flammes des torches vacillèrent. Ar'xl était sûrement le serf le plus intelligent de tout le village du Loup-gris. Même les Ardents qui le détestaient et le craignaient un peu devaient en convenir.

— Je suis peut-être un imbécile, oui ! Il n'y a peut-être ni Dieu ni jugement dernier. Et toute cette affaire est un coup monté pour se payer des esclaves !

L'assemblée lança un « Oh ! » de doute et d'horreur. Serge observa le prêtre qu'une torche éclairait de pleine face. Le petit homme souriait. Impossible de définir son expression, dans la lumière trouble, sur sa face grisâtre toute mangée de boucles rousses. Quant à Ar'xl, il ressemblait tellement à son compatriote l'Ardent T'nek qu'on ne pouvait pas ne pas songer à une complicité entre eux, même s'ils paraissaient s'opposer violemment. Il éclata de rire et demanda au prêtre :

— Vous avez déjà vu un Boara, mon père ?

— Jamais, répondit le prêtre. Comme vous tous, j'ai entendu le juge parler dans ma tête, en descendant la tour. Mais Thorbar m'a promis

que je verrai les Boaras au jugement dernier !

— Ah ! Thorbar vous parle ?

— Bien sûr, mon fils.

— Et si les Boaras étaient des imposteurs ?

Un grand silence se fit. « Mais il est devenu fou ! » pensa Serge. Ar'xl prenait des risques terribles. Sans doute n'avait-il pas trouvé d'autre moyen de réveiller les serfs et de les inciter à la révolte. Les Patients devenaient de plus en plus dociles et amorphes. D'un autre côté, les Ardents gagnaient du terrain. Les Mordants se sentaient obligés de porter un grand coup à leurs adversaires.

Serge décida d'aider Ar'xl en attirant l'attention sur lui-même et en prenant une part du blâme qui allait fatalement retomber sur l'humanoïde. Il n'hésita qu'une seconde. Une idée folle lui avait traversé l'esprit. Il l'exprima à haute voix dans le silence qui se prolongeait. Au péril de sa vie.

— Mon père, je me fous des Boaras. Mais je veux rencontrer le Cardinal Prince élu !

Le silence devint d'un coup plus oppressant. Les serfs retenaient leur souffle. Serge eut l'impression que la fumée s'épaississait brusquement : les porteurs de torches avaient baissé les bras sans s'en rendre compte. Une grimace tordait le visage du prêtre. « Une grimace de peur, se dit Serge. J'ai touché un endroit qui fait mal ! » Mais la peur était contagieuse et commençait à l'envahir.

Le prêtre, enfin, se tourna vers lui et parla d'une voix pâteuse :

— Pourquoi veux-tu voir le Cardinal Prince, mon fils ?

— Mon nom ressemble au sien. Je m'appelle Goer et je suis de la Terre.

— Goer de la Terre, répéta le prêtre sur un ton pensif. Et tu crois que ça suffit pour avoir une audience ?

— Je vous demande de transmettre ma demande.

— Oublie ça.

— Non !

— C'est une folie !

Le prêtre sortit de la cabane, accompagné par les porteurs de torches. Le vent charriait quelques gouttes de pluie. Des nuages violacés couraient dans le ciel sombre, cachant presque complètement les deux petites lunes, Suva et Suvi. Lummo, la grosse lune rouge, était absente. À un kilomètre vers le nord, se dressait la masse cubique du château de Jeberberen, avec ses nombreuses fenêtres illuminées. Des éclairs colorés fusaient d'une ligne de baies, à mi-hauteur de la façade. Un instant, le vent apporta l'écho d'une valse joyeuse. On racontait dans les cabanes que les plus belles fêtes du château s'achevaient par des sacrifices humains.

Serge sentit une mortelle tristesse lui serrer la poitrine et l'étouffer. Si les Boaras étaient des imposteurs et le jugement un moyen inventé par les maîtres de Shiroboam pour se procurer des esclaves, tous les serfs du Nejernoey n'avaient plus qu'à se révolter et marcher à la mort pour échapper au désespoir. Mais Ar'xl ne croyait pas lui-même à son hypothèse.

Et Serge gardait au fond de l'âme cette folle certitude : le jugement dernier existait.

Un ange gardien fit claquer son fouet. Les serfs rentrèrent précipitamment dans la cabane. Marino s'approcha de Serge et lui serra le bras.

— Tu essaies de te suicider ou quoi ?

Il avait parlé en italien. Serge répondit en français.

— Je ne sais pas. Je suis à bout.

— Dix ans, c'est long.

— Je n'attendrai pas dix ans. Ni même un an !

— Alors, je te propose de partir cette nuit. On peut sortir assez facilement de la cabane et du village. Ils ne prennent aucune précaution pour empêcher les évasions. Les syges sont censés monter la garde.

— Partir pour aller où ?

— Dans la forêt.

— Et les syges ?

— Tu en as vu ? Non. Moi non plus. À mon avis, ces bestioles n'existent pas. Pas plus que les Boaras et le jugement dernier. Nous prouverons qu'on peut survivre dans la forêt. Et quand nous aurons vaincu la peur des syges, nous organiserons la révolte des serfs. À Jeberberen et ailleurs. J'ai caché un sac de provisions, un couteau et une hache. Il faut tenter le coup cette nuit !

— Non, répondit Serge. Je ne veux pas partir. Ni cette nuit ni plus tard.

— Tu as peur ?

— Peut-être. Je crois que les syges existent et qu'ils sont aussi dangereux qu'on nous l'a dit. Je crois que tout est vrai... Je ne sais pourquoi, mais je le crois. Et puis je ne veux pas m'éloigner du château à cause de Sophie.

— Nous la ferons évader. Elle nous rejoindra dans la forêt.

— Non. Nous devons d'abord essayer d'en savoir plus sur les syges. Je veux parler au juge auxiliaire. Et au Cardinal Prince, s'il m'accorde une audience !

— Il ne t'accordera rien du tout. Tu es fou !

— Je crois que tout ce qu'on nous a raconté est vrai. Si je ne le

croyais pas, je ne pourrais plus vivre.

— Je vais partir seul.

— Bonne chance !

Serge sentit une paix mystérieuse descendre en lui. La peur s'évanouit. Il était prêt à lutter ; mais la fuite dans la forêt n'était pas un bon moyen. Si Marino échappait aux anges gardiens, il mourrait sous la dent des syges. « Mais qu'importe ! Il arrivera seulement un peu plus tôt que les autres au jugement dernier ! »

L'Italien regagna sa place. « Comment va-t-il faire pour sortir de la cabane verrouillée à l'extérieur ? » Au fond, Serge préférait ne pas le savoir. Il s'attendait à un interrogatoire extrêmement rude pour le lendemain matin. Malgré cela, il s'endormit quelques minutes après s'être couché sur sa paillasse.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, il plut, à la mode du Nejernoey : averses lourdes et brèves, séparées par des coups de vent vifs, charriant de fines gouttelettes glacées. La pluie semblait presque tiède ; mais le vent gelait les mains des serfs sur le manche mouillé de leurs pauvres outils. Les machines à vapeur étaient restées sous les hangars, car le mauvais temps rendait leur fonctionnement difficile.

Serge avait d'abord jugé leur utilité assez faible. Pourtant, leur absence ne tarda pas à se faire sentir, d'autant que les chefs de chantier et les chefs de groupe voulaient nettoyer la même surface qu'un jour ordinaire. L'eau glissait sous les vêtements de cuir et rendait le frottement insupportable. Quelques hommes travaillaient torse nu. La pluie lavait le sang de leurs blessures. Les femmes étaient particulièrement désavantagées. Une jeune serve qui avait dû desserrer son gilet et ôter les manchons qui protégeaient ses poignets et ses avant-bras, leva soudain ses mains ensanglantées, montrant au chef de groupe T'nek ses paumes écorchées et ses coudes tailladés. T'nek fit semblant de ne pas la voir. Les anges gardiens, très diaboliques sous leurs imperméables noirs, veillaient à proximité. Le chef de groupe pouvait demander leur intervention mais jamais l'empêcher.

Un ange s'approcha de la jeune femme, fit claquer son fouet à distance. La serve ne broncha pas. Le fouet s'abattit sur elle. Aussitôt, elle tomba. L'ange la poussa du pied. Elle était sans doute évanouie... Serge qui se trouvait à une cinquantaine de pas, songea un instant à se révolter. L'occasion était bonne. La colère et le désespoir bouillonnaient en lui. Mais il était fatigué, haletant. Une épine noire était tombée dans sa chaussure et lui déchirait la cheville. Il attendait une pause pour l'enlever. Et puis il se sentait seul depuis l'évasion de Marino et Ar'xl.

Les deux Mordants avaient donc réussi à quitter la cabane et le village. Comment ? Nul ne le savait. Où étaient-ils maintenant ? Les chefs n'avaient fait aucune allusion à leur disparition. Mais on pouvait interpréter la férocité particulière des anges gardiens comme la réaction à une évasion réussie.

Serge regrettait un peu de n'avoir pas suivi les deux humanoïdes. Ils avaient pris des risques ; mais lui-même en prenait tout autant à rester, après ce qui s'était passé la veille au soir. Non, il ne pouvait pas

partir, alors que Sophie était au château et espérait le rejoindre d'une façon ou d'une autre. Se révolter maintenant eût été fou. Il ne pouvait rien pour la jeune serve que les anges gardiens allaient probablement tuer. Elle paierait pour Marino et Ar'xl. Il ne pouvait rien pour aucun de ses compagnons. Tous avaient choisi le jugement. Du moins, il le pensait. La plupart d'entre eux avaient choisi d'expier sur Shiraboam pour arriver en bonne posture au jugement dernier. Quelques-uns étaient de purs aventuriers... Mais Sophie ? Pourquoi Sophie était-elle à Jeberberen ?

Il s'assit prudemment entre les souches aiguës des buissons, au milieu des esquilles et chicots divers. Puis il se déchaussa. C'était un moyen d'attirer sur lui la colère des anges et peut-être de procurer un répit à la jeune femme blessée. Mais ce fut le chef de groupe T'nek qui s'approcha de lui.

— Dure journée, hein ?

Occupé à enlever le morceau de buisson planté dans sa cheville, Serge ne répondit pas. Par réflexe, il attendit le coup de fouet ou le coup de pied qui allait suivre la question. Mais sans s'interrompre.

— Tu peux faire une pause, dit le chef. Je voudrais te parler quand tu auras fini ton petit travail.

Serge se rechaussa, sans se presser, puis se releva.

— Je vous écoute, maître serf.

T'nek fit la grimace. Il n'aimait guère ce titre qui lui rappelait inopportunément sa double condition.

— Tu sais que Marino et Ar'xl ont filé ?

— Filé ? Filé comment ? Je croyais qu'on les avait envoyés ailleurs ? Ils sont partis chez les syges ?

— Il paraît qu'Ar'xl s'est fait prendre et qu'il a été tué. Ton ami Marino ne croyait pas aux syges. Il a dû gagner la forêt. Il est foutu, de toute façon. Bon débarras !

— Je crois que les syges existent, dit Serge. Mais je n'en ai pas spécialement peur. Est-ce que vous en avez vu un, vous, maître serf ?

T'nek ne répondit pas à la question. Il préféra en poser une autre.

— J'ai entendu dire que tu avais une très bonne vue de nuit. Tu ne les as pas vus sortir de la cabane ?

— Je dormais.

Le chef du groupe insista :

— C'est vrai que tu as des yeux de syge ?

— Sûrement pas !

— On le dit.

— J'ai une bonne vue. C'est tout.

— Tu n'as pas pensé à t'en servir ?

— Me servir de quoi ?

— De tes yeux de syge, imbécile ! Le Seigneur Ugi recrute des volontaires pour son expédition dans les Mille Collines. Il pourrait avoir besoin de guetteurs ayant une très bonne vue de nuit.

Serge sursauta. Il avait déjà pensé à cette solution. Pour quitter les Cinq-Cabanes-du-Loup-gris, c'était probablement un meilleur moyen que la fuite pure et simple. Il avait quand même renoncé pour deux raisons. Il ne voulait pas s'éloigner de Jeberberen sans avoir revu Sophie et compris pourquoi elle était là. Et puis le Seigneur général Ugi avait une réputation de cruauté assez effroyable. Les anges gardiens tremblaient en prononçant son nom.

— Ma vue n'est pas si bonne, après tout. Elle a beaucoup baissé à cause de la fatigue...

— Très bien, conclut T'nek. Tu y penseras et si tu te décides, tu demanderas à me parler. La pause est terminée. Au travail !

Serge reprit son croissant. Entre-temps, l'averse avait lavé le manche des traces de sang. Que signifiait cette bienveillance du chef de groupe ? T'nek s'exprimait maintenant avec beaucoup d'assurance. Comme un affranchi... Il allait sûrement devenir ange gardien ou chef de chantier ou n'importe quoi de ce genre. Il serait un homme libre. Offrir un volontaire au Seigneur Ugi lui vaudrait sans doute une promotion ou un avantage important. C'était plus difficile que de fouetter à mort une serve sans défense.

La journée fut extrêmement pénible. Les averses se succédaient emportées par le vent du nord, ramenées moins d'une demi-heure plus tard par un vent contraire. À chaque instant, le manche du croissant échappait à ses doigts gourds. Et dire qu'on était en été ! En fin de journée, il tua un assez gros animal du genre blaireau. Il le remit à T'Issi, la femme qui s'occupait de la banque de nourriture.

— Tu ne consommes même pas tes points, dit-elle avec envie. Tu en as plus que n'importe qui dans le groupe. Ça risque d'être mal vu.

— Tu as raison, dit Serge. Tu vas distribuer tous mes points. Une part à T'nek parce qu'il m'a donné une excellente idée. Le reste, tu le donneras à ceux qui en ont besoin !

T'Issi éclata de rire.

— Tu crois au jugement dernier, toi !

— Je me contenterai du jugement décennal, si j'y arrive.

Le soir, deux anges gardiens casqués se présentèrent à la porte de la troisième-cabane-des-hommes. L'un avait le type parfait des anges : le teint pâle, les cheveux blonds et les yeux bleus. L'autre était un humanoïde ikarien, comme T'nek, Ar'xl et T'Issi. Il s'efforçait de ressembler à son compagnon, sans savoir qu'il était beaucoup plus

beau et plus effrayant.

Le premier fit claquer son fouet. Le second appela :

— Goer de la Terre est ici ?

Serge s'avança.

— Je m'appelle Goer et je suis de la Terre.

— C'est toi qui as demandé à voir le Grand Meneor ?

— Oui.

— Il s'appelle presque comme toi, le prince des syges, tu as remarqué ? Il s'appelle Gor et il est de la Terre. Enfin, à ce qu'on dit.

— La Terre ! fit l'ange ikarien. Qu'est-ce que c'est la Terre ?

— On s'en fout de la Terre, ajouta l'autre. Prends ton sac, Goer, et suis-nous. Le Cardinal Prince élu t'accorde une audience exceptionnelle. Vite !

Serge comprit alors que les anges gardiens se moquaient de lui. Ils n'allaient pas le conduire auprès du Grand Meneor, mais en prison ou dans quelque salle de tortures. Il aurait pu s'y attendre. Il ressentit pourtant un choc très fort. Et, conséquence ou non, du choc, une idée traversa son esprit. Gor... Si le Prince élu Jawal Gor *était en réalité Joël Goer* ! Si Joël avait été transporté sur la Planète du Jugement quelques dizaines d'années plus tôt, grâce à un artifice temporel sûrement au pouvoir des Boaras ? S'il était devenu cet homme puissant et bon qui régnait sur le Nejernoey ? S'il était devenu le Grand Meneor à la fois par la volonté des Boaras et par son propre mérite ?

Totalement immergé dans ses réflexions, Serge suivit les deux anges gardiens en silence. Écrasé et ébloui... « Bon Dieu ! Si j'y avais pensé plus tôt, peut-être... » Et puis le doute. « Ce n'est pas possible. C'est un rêve fou... » Et l'interrogation : « Joël, Joël ! Où es-tu ? Qu'ont-ils fait de toi ? »

« Où es-tu, dans l'espace ou le temps ? »

Les chiens hursters, rassemblés près du château, se mirent à hurler. À la lueur des trois lunes, qui formaient dans le ciel un magnifique triangle de lumière, Serge admira l'énorme cube de bois de six étages, aux fenêtres innombrables, presque toutes éclairées. Devant les plus larges, on devinait un balcon en corbeille... Un carré de bâtiments plats entourait la maison du Seigneur, la transformant en forteresse. Au sol, les hursters montaient la garde. En l'air veillaient les géants-ducs, ennemis mortels des hipars et des syges. En l'air ou plutôt sur les toits, le clair de lune révélait leur alignement hiératique au sommet du château.

Jeberberen était une clairière plus vaste que les autres, au milieu de la forêt sans fin du Nejernoey. Le château et les villages s'éparpillaient au centre d'un espace nu d'une centaine d'hectares. Ainsi, l'arbre le plus proche se trouvait à environ un kilomètre. Après, il y avait une

zone d'étangs et de prairies à peu près cinquante fois plus étendue, où se dressaient de loin en loin – et jamais à moins de cent mètres l'un de l'autre – de magnifiques hêtres solitaires. C'était là le domaine proprement dit, avec ses terres de culture, d'élevage ou de pêche. Mais les deux ou trois mille personnes qui habitaient Jeberberen vivaient essentiellement des produits animaux et végétaux de la forêt. La forêt qui appartenait encore plus aux syges qu'aux humains... et tout était agencé pour défendre les villages et surtout le château contre leurs incursions.

Et pourtant, Serge n'en avait jamais vu aucun. Tous les serfs à qui il avait pu parler étaient dans son cas.

Il suivit docilement les anges gardiens qui se dirigeaient vers le carré fortifié où grondaient les hursters. Il pensa qu'il allait mourir et il leva la tête pour voir le ciel une dernière fois avant le jugement dernier. Sauf dans le triangle des lunes, il était sombre et d'aspect métallique. Tout le paysage avait l'air taillé dans une sorte d'acier luisant, presque noir. Chaque élément aurait pu se trouver sur la Terre, quelque part dans l'hémisphère nord. L'ensemble était étranger, lointain, inhumain, terrifiant. « Terrifiant ? pensa Serge, le cœur serré. Ou est-ce la mort qui me terrifie ? La mort et le jugement ? »

« Tu auras très mal un instant, puis tu t'endormiras... Ils n'ont aucune raison de te torturer. Ils vont seulement te tuer. Tu t'endormiras et tu te réveilleras une seconde après. Une seconde qui aura duré mille ans ou cent mille, ou plus. Est-ce que cette aventure te vaudra quelque avantage pour le jugement dernier ? » Car cela seul comptait, du moins dans l'hypothèse où les porteurs d'âme avaient dit toute la vérité... Il y songea froidement, en trébuchant dans un souterrain humide, entre les deux anges gardiens qui éclairaient le passage avec leurs lampes frontales.

Il ne se sentait pas beaucoup plus avancé qu'à son départ de la Terre. Le jugement dans la tour ne lui avait rien apporté, sinon l'attente exacerbée du prochain ou du dernier.

Et il avait besoin de croire que tout était vrai pour ne pas devenir fou de désespoir. Il souhaita brusquement être torturé pour ne pas arriver les mains vides devant le grand juge. Il essaya de se représenter ce moment fabuleux, face à un envoyé de Dieu, un Boara, par exemple. Il renonça aussitôt. Tout à fait impossible. Mais l'idée se fixa dans son esprit. Ne pas arriver les mains vides – c'est-à-dire apporter une offrande de douleur et de peur, à défaut d'une œuvre positive ou de n'importe quelle autre justification... N'était-ce pas absurde ?

Les anges-gardiens le poussèrent sur le seuil d'une tanière obscure. Il entendit un bruit de voix au-dessous. La lueur des lampes frontales révéla un escalier irrégulier. Des morceaux de rondins étayaient les

marches taillées dans la glaise. Une odeur de pourriture et de tinette montait du cachot. Serge pensa : « Alors, ils ne vont pas me tuer tout de suite ? » Comme il hésitait à descendre, l'ange ikarien lui tira un coup de kong dans la nuque, presque à bout portant. Serge tomba aussitôt sans avoir entendu la détonation. Inconscient, il roula au bas de l'escalier. Les prisonniers qui se trouvaient déjà dans le cachot accueillirent en silence le corps inanimé. Au bout d'un moment, une voix remarqua avec le plus grand calme :

— Un coup de kong derrière la nuque : il aura de la chance s'il se réveille !

Après s'être penché sur le nouveau venu, un autre prisonnier affirma que Serge vivait toujours.

— Pas pour longtemps, conclut un troisième. Comme nous tous. On nous tuera après le passage du juge itinérant !

Une vague clarté tombait d'une lucarne au plafond du cachot. Sans être tout à fait réveillé, Serge s'amusait à exercer sa vision nocturne. Il repéra les limites de la tanière et l'aspect général des huit personnages qui l'occupaient. Neuf avec lui-même... Tous vêtus de hardes, le visage mangé par une barbe sale, les mains, les bras, les jambes couverts de plaies purulentes et de croûtes. Il remarqua un homme corpulent et probablement de grande taille qui paraissait plus âgé que les autres avec son collier de poils gris, sa tête osseuse, ses membres décharnés. Serge n'avait pas encore vu de vieillards sur Shiraboam.

« Celui-là a l'air du Juif errant ! » pensa-t-il. Mais il n'était toujours pas complètement réveillé. Quelque chose le retenait au bord de l'inconscience. Il s'aperçut que c'était un fort mal de tête consécutif au choc que... Il se souvint. « Avec quoi le cher ange m'a-t-il assommé ? » Le simple fait d'être encore vivant le rendait optimiste et bienveillant. « Tu tenais donc tant à la vie, Serge Goer ? Ou était-ce la peur du jugement dernier ? »

Il essaya de se détendre pour atténuer la douleur qui lui cognait le crâne et les tempes. Soudain, son ouïe se reconnecta et il entendit une voix débiter des mots incompréhensibles. Une seconde plus tard, les mots prirent un sens, les phrases en nejerien devinrent à peu près claires. Le Juif errant parlait à ses compagnons.

— J'en sais long, frères ! Les maîtres des domaines, les vorsers, les gardiens et tous les autres m'auraient tué depuis longtemps s'ils n'avaient pas besoin de moi !

— Besoin de toi ! jeta une voix aigre. Tu nous fais rire !

— Besoin de moi, oui ! Ils veulent savoir ce que j'ai à leur apprendre. Ils me donnent à manger et à boire pour ça. Même de l'argent !

— Oui, mais tu es là.

— Oh ! ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour. Ils m'enferment de temps en temps parce qu'ils croient que je ne veux pas tout leur dire... Et ils ont peut-être raison. Eux non plus, frères, ne savent rien ou presque rien. Ils voudraient que je leur dise si les Boaras existent, s'il y a un jugement dernier, où se trouve Shiraboam et quel est le sens de la vie.

— Toi, tu sais tout ça, naturellement !

— Je sais beaucoup de choses, frères. Mais ils veulent que je raconte encore et encore, que j'explique et que je prouve. Il le leur faut toujours plus de détails. Alors, je me fâche et je m'en vais. Ils me jettent en prison et un peu plus tard, ils viennent me chercher. Je vais sortir d'ici avant longtemps, frères. Je souhaite que beaucoup d'entre nous sortent aussi. J'essaierai d'intervenir en votre faveur...

— Je suis sûr que ça va marcher ! ricana quelqu'un.

Serge nota que plusieurs de ses compagnons de geôle étaient mutilés. Il y avait des manchots, des borgnes et des unijambistes. Le petit homme presque nu qui venait de parler n'avait plus que quatre ou cinq doigts à ses deux mains. La vermine les dévorait. L'odeur corporelle des prisonniers était presque aussi épouvantable que celle émanant du trou où s'accumulaient les excréments, au fond du cachot, sous la lucarne.

Le vieux sage – à moins que ce ne fût un vieux fou... – s'étira et fit craquer ses jointures ; puis il soupira d'aise, comme s'il trouvait sa position extrêmement confortable.

— Il y a aussi le don de prophétie que j'ai qui leur fait peur, dit-il avec gravité.

Des exclamations de doute et des rires de mépris fusèrent dans le cachot.

— Tu l'as déjà dit !

— Alors, prophétise, mon vieux !

— On t'écoute !

Le vieux se tut un moment, paraissant réfléchir.

— La seule chose importante que je pourrais vous dire vous condamnerait à mort.

— Comment ça ?

— Quelques-uns d'entre vous seront peut-être tués de toute façon, mais sûrement pas tous. Vous avez des chances de vous en tirer, à condition que vous n'en sachiez pas trop. Si je parle... personne n'en réchappera.

— Pas même toi ?

— Moi peut-être. Dieu seul sait.

Il y eut un long silence. Serge manifesta enfin sa présence. Il demanda à boire. Quelqu'un le félicita d'être vivant. Un autre expliqua que le kong était une arme prévue pour assommer et non pour tuer. Un troisième lui proposa de le guider jusqu'au baquet où il pourrait boire. Il ne put se mettre debout. Plusieurs mains secourables l'aidèrent à ramper jusqu'au baquet. Il aspira quelques gorgées dans un fond d'eau sale qui avait un goût d'urine. Il lutta contre la nausée.

Il revint à sa place, d'instinct, et somnola un moment. Une sensation d'étouffement le tira de sa torpeur. Il ne supporterait pas de croupir des heures ou des jours dans cette fosse puante et suintante. Il se mit à haleter puis se maîtrisa. Les autres étaient là, certains depuis très longtemps peut-être. Ils ne paraissaient guère incommodés. « Tu dois tenir... » Un prisonnier demanda brusquement :

— C'est vrai que tu t'appelles Goer de la Terre ?

Serge était crispé et replié sur lui-même au point de ne percevoir la question qu'avec une ou deux secondes de retard. Le temps de reprendre son souffle pour répondre et *quelqu'un l'avait fait à sa place.*

— On me donne ce nom quelquefois, dit le Juif errant. Par dérision ou avec admiration. Goer de la Terre est un personnage de légende sur Shiraboam – et sur d'autres mondes aussi, je dois dire – et tous ceux qui ont un nom un peu voisin souhaitent passer pour ses descendants. C'est peut-être le cas de notre cher et noble Prince élu Jawal Gor... Quant à moi, je m'appelle simplement Rolguer – David Rolguer. Je suis peut-être un descendant de Goer de la Terre, après tout, ce qui expliquerait bien des choses, mais je suis né en Amérique à l'époque de l'indépendance et je ne sais rien de Goer.

— Toi qui sais tout !

— Je ne sais pas tout. Je crois au salut par la connaissance et quand j'en saurai un peu plus que maintenant, je partirai d'ici et je rentrerai chez moi. *Ils ne peuvent pas : comprendre ça !*

— Moi non plus, je ne comprends pas, dit Serge, intervenant soudain. Mais peu importe. Je voudrais entendre ta prophétie, David Rolguer.

— Mets-toi à ma place. Si j'exprime cette prophétie, tous ceux qui sont ici le paieront de leur vie. Je suis obligé de me taire.

— Je suis prêt à prendre ce risque.

— Si je pouvais prophétiser pour toi seul, je n'hésiterais pas. Mais tu vois bien que c'est impossible.

— Tu te fous de nous, vieux ! lança quelqu'un.

Le Juif errant s'indigna et s'enferma dans un silence dédaigneux. Les prisonniers reçurent la visite des gardiens, accompagnant une jeune femme qui portait un seau de soupe épaisse, à l'odeur forte. Une serve, évidemment. Les hommes la regardèrent avec une intensité extrême

tout le temps qu'elle resta dans le cachot. Ou bien cette impression provenait-elle du fait qu'ils étaient éblouis par l'éclat des lampes ? Tous sauf lui, Serge ? La femme ne se pressait pas. Elle examinait les prisonniers sans en avoir l'air. Peut-être était-elle un agent des Mordants qui cherchait à se renseigner sur l'identité de ces hommes. Elle s'en alla enfin. Les anges gardiens qui avaient passé leur temps à se boucher le nez sur le seuil du cachot refermèrent la porte en hâte. Serge écouta les pas décroître dans l'escalier. Ils se trouvaient sans doute dans les sous-sols du château. Il regretta de n'avoir pas fait plus attention pendant que les anges l'amenaient. Et puis quelle importance ?

Les prisonniers mangèrent. David Rolguer semblait exercer sur le groupe une certaine autorité.

— Pour commencer, chacun a droit à deux lampées. Puis encore deux lampées à chaque tour. Je mangerai quand tous les autres auront eu dix lampées. Chacun dit son prénom en se mettant à genoux devant le baquet.

Le repas prit plus d'une heure. Serge eut finalement droit à une douzaine de lampées. Il en vomit bientôt la moitié.

Un nommé Huss l'appela un moment plus tard.

— Serge, c'est bien toi, le nouveau ?

— C'est moi.

— Alors, c'est toi qui as demandé à entendre la prophétie de David, hein ? Je suis prêt aussi à prendre le risque. Ils me tueront de toute façon, alors un peu plus tôt, un peu plus tard... Il y a longtemps que j'ai perdu *patience* et j'ai hâte d'arriver au jugement dernier !

Ce discours parut décider deux autres prisonniers. Cela faisait quatre sur neuf : pas la majorité, encore moins l'unanimité. Huss prit les autres à partie. Serge cherchait désespérément un argument. Il lui semblait tout à coup très important d'entendre cette prophétie.

— Écoutez tous, dit-il. Si la prophétie est convaincante, si elle se révèle exacte, nous serons sûrs que notre ami David en sait aussi long qu'il le prétend. Nous serons sûrs qu'il voit réellement l'avenir. Nous pourrions avoir pleine confiance en lui. Alors, nous lui demanderons ce qu'il faut faire pour sortir d'ici. Et il nous le dira !

Le vieux grogna : « Sortir d'ici, sortir d'ici... hum, hum ! » Un prisonnier qui n'avait pas encore prononcé un mot se dressa péniblement et dit d'une voix éraillée :

— Et si c'était une provocation ? Je n'aurai jamais confiance dans ce type ! Une prophétie ? Ha, ha ! Et il faudra attendre combien de temps pour qu'elle se réalise... ou qu'elle ne se réalise pas ?

David Rolguer laissa éclater sa colère et se mit à crier :

— Vous allez savoir ! Tant pis pour vous ! Tant pis pour vous ! Je

vais parler. Et rendez-vous au jugement dernier... Taisez-vous tous ! David le Prophète va dire l'avenir qui est sombre. Vous attendez un juge auxiliaire itinérant qui doit passer à Jeberberen pour s'entretenir avec les serfs ? Oui. Et vous pensez : « Tant que le juge n'est pas venu, ils n'oseront pas nous tuer ! » Quelle innocence, mes amis. Or, je vais vous dire : nous ne verrons pas ce juge, du moins vivant. *Ils vont le tuer !* Monser Rik der Malahosen, vorser de Jeberberen, va faire tuer le juge à son arrivée au domaine. Sa favorite, Naessa, lui a demandé la tête du juge comme preuve d'amour. Et un peu plus que la tête... L'envoyé des Boaras sera torturé et mutilé avant d'être tué ! Monser Malahosen a accepté. Son grand rival, le Seigneur général Ugi, vorser de Niemenkarsen, s'est révolté contre la loi du Prince élu en levant sa propre armée de justice. Lui a décidé de se révolter contre la loi des Boaras en assassinant leur représentant.

« Mais il ignore deux choses. Deux choses au moins... Car il n'a pas voulu m'écouter. Tant pis pour lui ! Tant pis pour lui ! Naessa est sûrement une tentatrice. On n'en aura jamais la preuve, mais c'est évident. Une tentatrice envoyée par les Boaras ou le Prince élu, Dieu sait... Et il croit qu'un juge auxiliaire itinérant est un personnage important et prestigieux. Il croit en l'assassinant accomplir un grand exploit. Mais le petit juge n'est qu'un oboari comme les autres. Il exerce une fonction très ingrate en attendant son jugement décennal. Tant pis pour lui ! Tant pis pour lui ! Il ira directement au jugement dernier.

« Et une autre chose que Monser Malahosen ignore parce qu'il n'a pas voulu m'écouter, c'est ce qui va se passer après la mort du juge. Tant pis pour lui ! »

David Rolguer se tut, à bout de souffle. Les prisonniers méditèrent la prophétie en silence. Serge était enclin à croire le vieil homme. Peut-être était-il lui aussi un envoyé secret des Boaras. Ou peut-être était-il fou... Serge décida de s'en tenir à la ligne de conduite qu'il avait choisie dès son arrivée sur la Planète du Jugement : faire comme si tout était vrai. C'était un pari, rien de plus, rien de moins. Une nouvelle fois, il décida de parier sur le vieil homme à tête de Juif errant.

— Je te crois, David, dit-il gravement. Je ne sais pas qui tu es en réalité, mais je te crois. Dis-nous maintenant quel avantage nous pouvons tirer de cette situation ?... Il n'est pas possible que nous ne puissions pas en tirer quelque chose !

— Laisse-moi méditer, frère. Je crois au salut par la connaissance. On peut toujours se servir de ce qu'on sait, du moins si Dieu le veut.

Plus Juif errant que jamais, le vieux sage – ou le vieux fou – prit son front dans ses mains et médita longtemps. Serge en profita pour se rendre au trou-tinette. Les autres prisonniers restaient amorphes, sauf

Huss qui s'était retiré dans son coin et affectait aussi une pose méditative. Une heure au moins passa. David Rolguer n'avait pas changé de posture. Un homme atteint de choléra ou de dysenterie se mit à gémir. Une puanteur affreuse montait de sa place.

Serge prit une décision. Avec ou sans l'aide du prophète, il lui fallait s'échapper le plus vite possible de cette basse-fosse. Même en prenant de nouveaux risques. Il pensa attaquer les anges gardiens pour se faire tuer... Non, c'était trop stupide. Et il ne voulait pas parier sur le jugement dernier.

Un autre repas fut apporté par une femme moins avenante et moins curieuse que la précédente. Deux anges l'accompagnaient, et l'un des deux était aussi une femme. Une petite blonde au regard bleu, perçant, aryenne type. Elle n'avait pas de lampe frontale mais tenait une torche électrique à la main. Elle promena le faisceau sur les corps vautrés dans la boue du cachot. Elle descendit même la dernière marche pour mieux voir. Elle braquait son gros pistolet à boule d'un poignet ferme.

Serge eut envie de bondir pour l'attaquer. Lui arracher le kong, l'assommer avec, tirer sur le deuxième ange gardien... Ses chances étaient minces dans le meilleur des cas. De toute façon, l'ankylose rendait le projet futile. L'ange femelle recula soudain comme si elle avait senti la menace. Serge vit que David l'observait fixement à la lueur des lampes... Les hommes mangèrent comme d'habitude : à genoux devant le baquet, chacun son tour, deux lampées et au suivant.

Quand ce fut fini, le vieux l'appela.

— Serge-le-nouveau ?

— Ouais, David ?

— Tu es un Goer, hein ?

— Comment le sais-tu ?

— J'en ai vu, des Goer, sur ce monde et sur d'autres. Dix-sept fois, je suis allé au jugement décennal : c'est une carrière. Je connais les Goer... de la Terre ou d'ailleurs. Ils ont tous un air de famille. Curieux, non ?

— Je ne comprends pas, dit Serge.

Le vieux était peut-être un provocateur. Ou un envoyé des Boaras. Ou un télépathe ou n'importe quoi. Mais, comme il disait, *il en savait long*.

— Il y a peut-être un moyen de s'en sortir. Aide-moi, Goer. Je vois que tu as une idée, mais ce n'est pas clair.

— Une idée ? fit Serge. Peut-être. J'hésitais à tenter le coup, mais je crois que maintenant, je n'ai plus rien à perdre. Je pensais m'engager dans les troupes que le Seigneur Ugi est en train de lever. J'ai une bonne vision nocturne et un maître serf m'a dit qu'ils avaient besoin

de guetteurs... Mais avant de m'engager, il me faut sortir de ce trou !

David Rolguer se replongea dans sa méditation. Au bout d'un moment, Serge s'adressa à l'ensemble de ses compagnons :

— Nous pourrions tous demander à nous engager dans l'expédition contre les syges, camarades ? Qu'est-ce que nous avons à perdre ? Même si nous devons crever sous la dent de ces sales bêtes... ça ne sera pas pire que d'attendre la mort ici. Non ?

Un cri lui répondit. Un des prisonniers les plus éloignés de lui se plaignit d'avoir été mordu par un rat. Il y eut une discussion entre les Ikariens à propos des rats de Shiraboam, qui ne ressemblaient pas à ceux d'Ikar. Commencée en nejerien, la conversation se poursuivit dans une langue à la fois sifflante et douce que Serge avait déjà entendue aux Cinq-Cabanes-du-Loup-gris, mais qu'il ne comprenait évidemment pas.

De réponse point.

— Ton idée est bonne, dit enfin David. Elle mérite cependant une légère modification... Euh, vois-tu, je prophétise que Monser Malahosen de Jeberberen va lever aussi une troupe pour aller combattre les syges dans la forêt des Mille Collines. C'est dans *cette armée-là* que nous devons demander à nous engager. Pour le moment, ajouta-t-il un peu plus bas. Voici ce que nous allons faire. Plusieurs d'entre nous vont appeler les anges gardiens en tapant contre la porte. Quand ils se montreront, toi, Goer, par exemple, tu crieras : « David a prophétisé que Monser Malahosen de Jeberberen allait lancer une expédition contre les syges. Nous voulons nous engager ! » Et tu pourras ajouter : « J'ai des yeux de hibou : je ferai un bon guetteur... »

— Hum, fit Serge, c'est un long discours à débiter en quelques secondes.

L'expérience lui donna raison. L'ange de service referma la porte du cachot avant qu'il n'eût prononcé les trois quarts de la tirade. L'opération fut reprise au repas suivant. Huss prit le relais de Serge et d'autres prisonniers mêlèrent leurs voix approbatrices à la leur, tandis que David marmonnait sa prophétie en sourdine. Les anges gardiens ne parurent prêter aucune attention à la supplique. Après leur départ, le vieux remarqua :

— Pas d'inquiétude, frères. Soyez sûrs que le rapport sera fait à qui de droit !

Mais la prophétie de David suffirait-elle à convaincre Monser Malahosen de recruter à son tour des volontaires ? Ou bien était-ce une façon détournée d'alerter le Seigneur Ugi, qui devait bien avoir quelques espions à Jeberberen ? Peut-être David jouait-il sur les deux tableaux ?

CHAPITRE IX

Serge comptait les repas depuis son arrivée au cachot. « Huit », murmura-t-il pendant que la serve vêtue d'une longue robe sombre entraînait, portant le seau de soupe à la main. Ce n'était jamais la même... La femme lui tournait le dos et il ne pouvait distinguer son visage ; mais il n'avait aucune raison de penser que la règle ne fût pas respectée. Il se leva. Sa tête frôlait le plafond de la geôle. Il déclama le refrain habituel : « David a prophétisé que Monser Malahosen de Jeberberen allait lancer une expédition contre les syges. Nous voulons nous engager... »

— Tais-toi, serf ! cria l'ange le plus proche.

Serge ne croyait plus à l'efficacité de cette litanie. Il ajouta par acquit de conscience : « J'ai des yeux de hibou et je ferais un bon guetteur... » À ce moment, la femme se retourna vers lui. Elle portait un foulard sombre noué autour de la tête, mais la lampe frontale de l'ange gardien l'éclairait presque en face. Elle se mit à cligner des yeux. Elle semblait scruter les prisonniers avec une curiosité intense ; mais elle ne les voyait pas vraiment, car la lumière l'éblouissait et les corps étendus à ses pieds restaient dans la pénombre.

Puis elle regarda Serge. Lui était debout dans le halo de la lampe et elle pouvait sans doute le voir. Et le reconnaître.

Il essaya de lui sourire. Peut-être était-ce imprudent. Il avait envie de crier le nom qui tournait follement dans sa tête : « Sophie ! Sophie ! Sophie ! » Elle était venue jusqu'à lui. Elle l'avait rejoint à Jeberberen et jusqu'au fond du cachot où il pourrissait. Il pensa qu'il était sauvé. Sophie allait le sauver. Elle allait lui donner la force de se sauver lui-même, cette force qui lui manquait encore.

L'ange gardien cracha un ordre. Sophie revint à la porte, son seau vide à la main. La porte se referma. Serge resta figé, le regard cloué sur un fantôme. « Tu la connais donc ! » fit une voix dans sa tête. Il acquiesça. David Rolguer était bien télépathe comme il l'avait pressenti. Ce qui, après tout, ne l'empêchait pas d'être aussi un voyant de l'avenir.

Les prisonniers n'avaient aucun moyen de mesurer le temps qui passait. Mais ils s'aperçurent bientôt que le repas suivant était en retard. Tous guettaient le bruit des pas dans le souterrain puis dans l'escalier. À plusieurs reprises, ils crurent entendre des chocs lointains,

des grondements, des coups de feu. Peut-être était-ce pure imagination. Mais aucun visiteur n'approcha. L'eau commença à manquer.

Serge sombra dans une vague torpeur. L'atmosphère, était de plus en plus empuantie et étouffante.

— Je prophétise que des événements graves se passent à la surface, fit David Rolguer.

Plus tard, il ajouta, très bas :

— Et nous ne sommes pas étrangers à leur déclenchement !

— Le Seigneur Ugi ? demanda Serge à mi-voix.

Le vieux hocha la tête et se gratta la barbe.

— Tu as compris, Goer ? Je crois que j'ai réussi. Les anges ont fait leur rapport. Le Seigneur Ugi a appris que Monser Malahosen allait rivaliser avec lui en créant aussi son armée. L'assassinat du juge itinérant était un excellent prétexte pour intervenir. Ugi a trouvé ainsi l'occasion de jouer au petit justicier tout en se débarrassant d'un rival potentiel... Tu comprends pourquoi les maîtres des domaines du Nejernoey ne se sont pas risqués à désigner un des leurs pour le poste de Grand Meneor ? Et pourquoi le Cardinal Prince élu, Maître de justice du continent nord de Shiraboam, doit être un saint ? Oui, il faut un saint pour dominer les bêtes féroces que sont les vorsers, les seigneurs des domaines.

« Je pense que Jawal Gor est réellement un saint. Il est exempt de jugement décennal par privilège héréditaire. Il n'a pas d'autre recours que la sainteté, n'est-ce pas ?

« Et ce nom, Goer, ce nom qui ressemble au tien. À peine déformé par le temps... C'est un Goer de la Terre ! Il s'en doute, mais il n'a jamais pu le prouver... Non, il n'a même pas essayé. Il... »

— Et moi, demanda Serge, est-ce que je suis un Goer ?

David s'enferma une fois de plus dans sa méditation.

Longtemps après, il chuchota :

— Goer, approche-toi et raconte-moi ton histoire.

Longtemps encore et David éleva un peu la voix pour prophétiser :

— Je vois que nous en sortirons tous vivants, frères. Soyez patients !

— Dieu que j'ai soif ! dit Serge en achevant son récit.

Longtemps, longtemps... Un bruit de bottes dans l'escalier et la porte du cachot s'ouvrit violemment.

— Debout, là-dedans !

La plupart des prisonniers, paralysés par l'ankylose, eurent du mal à se mettre à genoux. Il y en eut un qui ne bougea pas, inconscient ou

mort à sa place, et un autre qui put seulement se traîner sur le sol en geignant.

Personne ne pouvait croire à la délivrance. Quelques-uns des prisonniers s'attendaient à recevoir une rafale d'arme automatique ou une décharge de gaz corrosif, ou n'importe quoi qui les enverrait tout de suite au jugement dernier. Un claquement de fouet, plutôt débonnaire, au-dessus de leur tête les réveilla soudain et ils se ruèrent vers la porte.

En s'extrayant du cachot, Serge remarqua que les anges de service avaient repeint en vert leurs casques gris et qu'ils portaient tous une tenue camouflée sur laquelle les couleurs de la forêt se mélangeaient en longues traînées sales. Il comprit alors que ces hommes n'étaient pas les anges gardiens de Monser Malahosen mais les soldats du Seigneur Ugi. Ainsi, le vieux prophète avait vu juste... Il se retourna, cherchant des yeux David Rolguer, qui avançait soutenu par deux soldats respectueux. Le Juif errant sourit dans sa barbe. Son regard étincela. Un instant, une lumière mystérieuse éclaira son visage. Serge pensa : « Tout est vrai ! »

Il ne regrettait pas d'être venu sur la Planète du Jugement. Pour la première fois depuis son arrivée au Nejernoey, l'espoir brûla dans son cœur, allumant une flamme ténue mais chaude que le vent de la peur ne souffla pas aussitôt.

L'invasion de Jeberberen avait fait des centaines de morts. Beaucoup de corps gisaient sans sépulture aux abords de la forêt. Avec les plus valides de ses compagnons, Serge fut requis dans une équipe de fossoyeurs. David avait été conduit par les soldats en direction du château. Les pensionnaires du cachot souterrain reçurent deux seaux de la soupe habituelle et chacun une gourde d'eau de source : la meilleure que Serge ait bue de sa vie. Puis ceux qui tenaient encore debout prirent des pelles et des pioches et s'élancèrent sur les pas d'un chef de groupe ikarien nommé Aj'lss – un sifflement de serpent en colère. Rien n'était changé.

Mais tout était changé dans l'esprit et le cœur de Serge Goer, qui avait retrouvé la foi en sa destinée.

Au retour de la corvée, une sorte de sous-officier l'appela pour le conduire auprès d'un certain lieutenant K'Til'no. Ils arrivèrent à un village de chalets, au pied des fortifications qui entouraient le château. Le sous-officier fit remarquer à son compagnon que les combats avaient été rudes dans le secteur. Un chalet à demi calciné fumait encore et de larges tâches brunes maculaient les pavés de bois du sentier.

Le lieutenant accueillit Serge devant une chope de bière. Il renifla de dégoût et commanda au sous-officier d'emmener le prisonnier se laver et se changer. L'entrevue fut ainsi retardée d'une heure. K'Til'no avait remplacé la bière par un goûter composé d'une galette de blé noir et du thé vert. Une jeune femme se tenait derrière lui avec un bol et un torchon. Une serve, naturellement. Il crut reconnaître Sophie et resta une seconde, pétrifié devant le lieutenant qui le regardait. Mais ce n'était qu'une illusion et elle se dissipa aussitôt.

K'Til'no bourra sa pipe et demanda d'une voix neutre :

— Pourquoi veux-tu t'engager dans l'expédition contre les syges ?

— Parce que j'ai une bonne vue nocturne et que je pourrais devenir guetteur.

— Non. Je veux dire : dans quel but ?

— Pour être affranchi, répondit Serge.

— Même si ton engagement est accepté, tu ne seras pas affranchi comme ça. Du moins pas tout de suite. Il te faudra prouver tes capacités. Et aussi ta loyauté, soit dit en passant.

— Je m'en doute.

— Et si tu es affranchi, tu devras renouveler ton engagement dans l'armée du Seigneur Ugi. Tu deviendras un soldat professionnel, jusqu'à ton jugement décennal... Tu viens d'arriver, je crois ?

— Oui.

— Alors, tu t'engages donc pour dix ans.

— Oui.

— Tu t'appelles Goer ?

— Oui.

— Ça devrait intéresser le colonel Mev'dank. Peut-être même le Seigneur Ugi. Mais je ne suis pas sûr que ce soit un avantage.

— Je peux changer de nom.

— Tu es nouveau, hein. On ne change pas de nom sur la Planète du Jugement, camarade. À cause du laissez-passer et pour d'autres raisons. Tu t'appelleras Goer jusqu'au jugement dernier, mon vieux. Et c'est un nom plutôt lourd à porter.

— Je commence à m'en apercevoir.

— Je t'accepte pour un stage. Tu vas partir à notre camp principal, dans la forêt. Au pays des syges... Si tu réussis, tu seras engagé. Si tu échoues, tu retourneras au défrichage.

CHAPITRE X

Serge retrouva son ancien chef de groupe, T'nek, que les événements avaient ramené dans le rang et qui ne cessait de répéter : « Hein, Goer, c'était une bonne idée. Une bonne idée de s'engager dans l'expédition contre les syges ! » Et aussi un de ses compagnons de cachot qui se nommait Will et qui avait une main coupée. Malgré cette mutilation, Will était très gai et sifflait parfois des airs de la Terre.

Ils étaient une centaine qui marchaient entre les hauts sapins noirs, conduits par un officier à cheval et encadrés par une demi-douzaine de soldats armés de mousquetons. Vêtus de haillons propres et chaussés de mocassins en bon état, ils suivaient sans rechigner la cadence imposée par le cavalier. Ils étaient aussi mieux nourris qu'autrefois. Malgré la sinistre réputation du Seigneur Ugi, ils avaient vu en changeant de maître leur situation s'améliorer de façon inespérée. Ils allaient peut-être appartenir à la nouvelle armée de justice, formée par le Seigneur. Tout le monde pensait que l'expédition contre les syges était un simple prétexte pour se poser en rival du Prince élu.

— Attention ! dit Will à ses deux compagnons. Il faudra quand même se battre contre les syges. Le Seigneur Ugi a besoin d'une victoire sur ces sales bêtes pour renforcer son prestige et, de toute façon, il est obligé de donner le change.

— Donner le change à qui ? demanda T'nek.

— Aux autorités, aux Boaras, à Dieu sait qui. Au Prince élu même, avant d'être assez puissant pour l'affronter. Mais il n'a aucune chance. Il va d'abord se faire tanner par les syges. Et le Grand Meneor n'aura aucune peine à écrabouiller ce qui restera de l'armée Ugi ! Mais je m'en fous. Mon laissez-passer sera bientôt prêt.

Il montra sa main gauche, ouverte.

— Je pourrais même demander à partir tout de suite, mais je ne suis pas pressé. Je vous quitterai avant la fin de l'entraînement, en vous souhaitant bonne chance.

Le laissez-passer commençait à s'imprimer dans la paume de Will. On pouvait lire, en caractères nejeriens :

LAISS PAS

WILLI SHOP

En rout pour le tribun
de Mo Be enst lak

— C'est le tribunal de Mors-Bemerkenstaglak, expliqua Will. Le même que pour mon premier jugement décennal. Eh oui, j'avais eu un bon jugement. Et j'avais reçu un billet de chemin de fer et de bateau pour Kamn'ix, en Atreham. J'étais un homme libre et un pécule important m'attendait. Mais j'aimais une fille que j'avais laissée à Huparlac. Je voulais l'emmener avec moi en Atreham. Je suis revenu et je me suis fait piquer. Dix ans de servage de plus ! Au début, j'ai cru devenir fou. Mais je ne regrette rien. J'ai beaucoup appris. Notamment, le langage des syges – enfin un tout petit peu – et c'est pour ça que je suis ici aujourd'hui.

« Il y a deux mois environ, j'ai commencé à voir les premières marques du passeport dans ma main droite. Quelques autres serfs étaient dans le même cas. Nous nous sommes groupés. Pour certains, c'était la première fois. L'impatience les rendait fous. Nous nous sommes mis à fronder. Nous avons refusé de travailler. Les anges gardiens m'ont accusé d'être le meneur. Ils m'ont coupé la main droite et ils m'ont jeté en prison. C'est là qu'on s'est rencontrés, conclut-il pour Serge. Le passeport a mis deux mois pour se réimprimer sur ma main gauche ! »

La colonne des volontaires s'enfonça dans une vallée où la forêt, constituée à quatre-vingt-dix pour cent de résineux, était épaisse et sombre. Le sentier devint étroit. Les hommes durent marcher en file indienne. Gêné par les branches, l'officier à cheval qui conduisait la troupe ralentit l'allure. Les hommes purent souffler un peu. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de jeter des regards inquiets dans l'ombre profonde du sous-bois. La peur des syges hantait tous les esprits.

À un moment, Will éclata de rire.

— Nous n'arriverons pas au pays des syges avant une journée de marche, dit-il. Et encore... La forêt des Mille collines n'est que l'avant-poste de la grande forêt des syges qui s'étend sur deux mille kilomètres de long et mille kilomètres de large. Autant dire que le Seigneur Ugi n'est pas au bout de ses peines ! Avec un peu d'attention et d'habitude, les humains peuvent sentir la présence des syges... mais moins bien qu'ils sentent la nôtre. Ces sales vampires sont terriblement télépathes !

— Et tu sais communiquer avec eux ? demanda Serge.

— Attention ! dit Will. Ce ne sont que des bêtes. J'ai jamais prétendu le contraire, hein ! Télépathie n'est peut-être pas le mot juste. Ce sont des bêtes : ils ne pensent pas... Mais ils sont sensibles aux ultra-sons. Ils en émettent et ils en reçoivent. J'avais fabriqué un sifflet à ultra-sons que les anges gardiens m'ont volé quand ils m'ont mis en prison. J'ai promis au lieutenant K'Til'no de lui en faire un autre. Il est possible de fabriquer aussi des flûtes qui permettent de communiquer sommairement avec les syges... Mais ça sert à quoi ? Ça

sert à quoi, je vous le demande, de communiquer avec des bêtes ?

Serge sourit. Will insistait trop sur l'animalité des syges. Il payait son tribut à la doctrine officielle. Au fond de lui, y croyait-il vraiment ?

— Et les hipars ?

— Oh ! les hipars...

L'homme à la main coupée baissa instinctivement la voix.

— Y en a plus ! Presque plus, enfin... depuis des siècles. On n'en parle pas. Tu peux parler des syges tant que tu veux... À condition de pas aller raconter que c'est des gens ! C'est pas des gens ! C'est pas des gens !

— Et les hipars, c'étaient des gens ?

— À non ! sûrement pas ! Les hipars, c'étaient des chauves-souris géantes, rien de plus. Et tu n'as pas intérêt à en parler.

Il baissa de nouveau la voix.

— Un tabou, voilà ce que c'est. On s'en fout, mais il faut respecter.

— Je vois, dit Serge. Will, ça fait vingt ans que tu es sur Shiraboam ? Tu es déjà passé au jugement décennal. Tu as déjà vu beaucoup de choses. Moins que David Rolguer, mais pas mal quand même. Tu as dû réfléchir sacrément aussi, pendant tout ce temps...

— Ouais, Goer ?

— Est-ce que tu en sais un peu plus sur les Boaras ?

— Les Boaras...

Will baissa la tête et pressa le pas, comme s'il voulait échapper à la question. Pourtant, une ride profonde creusait son front au-dessus de ses sourcils froncés. Il leva brusquement son poignet sectionné.

— Ma main ! Si j'ai un jugement, ils m'en grefferont une autre ou ils me la feront repousser. Ils en sont capables... Ils peuvent faire repousser un membre.

— Qui ?

— Qui ? Les médecins de Bemerkenstaglak ? Peut-être, mais grâce à la science des Boaras. Est-ce qu'ils ont toute la science des Boaras ? Je ne crois pas. Même en Atreham, même dans les pays les plus évolués. Ils en ont quelques bribes, comme ça. Parce que la science des Boaras, c'est quelque chose d'absolument fabuleux. Pour ce qu'on en sait... Mais les Boaras, on les voit jamais. Il paraît qu'on les entend quelquefois dans sa tête, comme au premier jugement. En tout cas, ils ne m'ont pas parlé à moi. Et jamais personne n'a pu me dire à quoi ils ressemblaient. David Rolguer prétend quelquefois qu'ils n'existent plus... Qu'ils ont existé dans le passé mais qu'ils ont disparu, comme les dinosaures de la Terre. Mais le vieux David raconte n'importe quoi et le contraire, suivant son humeur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les

porteurs d'âme, comme on les appelle, sont des idiots.

— C'est quand même bizarre, dit Serge. Vous ne trouvez pas ?

— Moi, je ne me mêle pas de ces histoires, grommela T'nek. Je veux être affranchi et avoir une bonne vie sur ce monde. C'est tout. Je n'ai pas envie d'être trop malin. Pour moi, les Boaras sont les juges et les maîtres. Les porteurs d'âme sont leurs valets ou leurs esclaves ou leurs robots : ça ne me regarde pas.

Serge éclata de rire.

— Moi, j'aimerais bien être un peu plus malin. Il me semble que si je pouvais comprendre pourquoi ces Boaras, suprêmement évolués et maîtres d'une science prodigieuse... ont choisi d'avoir des serviteurs idiots, eh bien je comprendrais beaucoup de choses. Je comprendrais peut-être qui sont *réellement* les porteurs d'âme et ce que veulent *réellement* les Boaras.

Will, qui marchait devant Serge, ne répondit pas. T'nek, qui marchait derrière, sortit du rang pour arranger son mocassin et se laissa distancer. La conversation l'effrayait.

Serge pensa avec une pointe de tristesse qu'il était en train de se montrer infidèle à la méthode qui l'avait tant aidé, qui l'avait peut-être empêché de devenir fou de désespoir ou d'horreur : *croire que tout était vrai*... Oui, cette attitude l'avait sauvé. Elle lui avait permis de franchir une étape extrêmement difficile de sa destinée. Mais elle était trop facile, trop simpliste. Elle méritait d'être dépassée.

Elle devait à tout prix l'être.

En marchant dans la forêt obscure, il sentit une certitude bien plus excitante le pénétrer corps et âme. *Rien n'était complètement faux, mais tout avait un autre sens.*

Il y eut un jour entier de marche. Puis un autre. Le camp était encore plus loin. La colonne des volontaires passait la nuit dans les clairières. Serge prit tout de suite ses fonctions de guetteur. Le sous-lieutenant Yao Sen, qui commandait le groupe, le soumit à plusieurs épreuves d'observation nocturne et se déclara étonné. Serge pourtant n'avait pas l'impression d'être un phénomène. Il en parla à Will qui se mit à rire.

— Tu auras bientôt des émules. C'est une excellente chose pour la lutte contre les syges.

— Je ne comprends pas.

— Les humains du Nejernoey n'osent pas voir la nuit. Si tu as une bonne vision nocturne, tout le monde dit que tu as des yeux de syge. Qui aime s'entendre comparer à une sale bête ? Tu es même suspect d'être un peu vampire. Les vampires font peur à tous les humains sur tous les mondes, et ici encore plus qu'ailleurs. Il faut du courage pour

prendre le risque de leur ressembler !

Serge observa ses compagnons de route. Beaucoup avaient l'air complètement aveugles dès la tombée de la nuit. On eût dit que le clair de lune n'existait pas pour eux. Seuls ou presque les nouveaux venus échappaient à cette névrose... Mais peut-être un long séjour sur Shiraboam avait-il réellement un effet néfaste sur l'acuité visuelle des humains ? Serge finit par admettre qu'il s'agissait d'une combinaison des deux phénomènes. La névrose devait entraîner à la longue une dégénérescence physiologique de la vue.

Les officiers et les sous-officiers possédaient de puissantes lampes électriques. Les piles, minuscules, portaient une seule mention : Atreham. Atreham, *l'autre* continent, le pays de la technologie, de la vie facile, où les serfs du Nejernoey rêvaient de partir après leur jugement décennal... Les volontaires avaient des torches que Serge prit d'abord pour de simples branches de résineux. C'étaient aussi des produits d'une technique étrangère. Les humains de Shiraboam utilisaient avec plus ou moins de bonheur quelques bribes de la fabuleuse science des Boaras. « Les Boaras, dit Will, n'ont pas besoin de lampes ni de torches. Ils claquent des doigts et la lumière jaillit. En admettant qu'ils aient des doigts... Et ils n'ont même pas besoin de lumière. Ils voient la réalité avec les yeux de l'esprit. Mais pour nous, les lampes, les torches, c'est merveilleux. Il en faudrait dix fois plus. Nous chasserons les syges avec la lumière. Et aussi peut-être avec les sons ou les ultrasons... »

Will rêvait en marchant. La proximité du jugement décennal faisait de lui un personnage important. À coup sûr, il allait jouer un rôle dans l'avenir de la planète.

Et puis les grenades éclairantes. Will en parlait avec respect : il en avait jeté sur les syges, autrefois. Elles étaient à peine plus grosses que les fruits du *hêtrenoir* ou les poires rouges qu'on trouvait dans les sous-bois clairs. Mais elles étaient très lourdes et contenaient une quantité incroyable d'énergie. On les jetait sur les syges, pour les aveugler, soit lorsqu'on était attaqué par ces sales bêtes, soit quand on voulait donner l'assaut à un nid ou une caverne de vampires. Leur explosion produisait pendant une minute entière une lueur extrêmement vive. Les syges s'enfuyaient affolés, ou se terraient les mains sur les yeux – et se faisaient massacrer.

À l'étape, Will montra à Serge le volontaire qui portait les grenades dans une caisse en liège. C'était une lourde charge. Le lendemain, Serge s'offrit pour prendre la place. À l'étape suivante, il était mort de fatigue. Il s'effondra à côté de la caisse et put examiner les grenades. Il ne trouva même pas la mention *Atreham*. Pas le moindre signe indiquant la provenance de ces mystérieuses petites bombes. Le système de déclenchement était simple et classique : une goupille très

bien adaptée aux doigts humains. Était-ce un produit – ou plutôt un sous-produit – de la technologie boara ?

Serge avait une idée. Il voulait faire ses preuves comme porteur, en attendant de devenir guetteur. Il espérait se procurer ainsi un équipement personnel : une lampe, un couteau, une arme, des provisions... tout ce qu'il pourrait voler. Il était presque certain qu'il en aurait besoin un jour. Pour s'enfuir ou pour n'importe quel autre projet.

Mais en cinq jours de route à travers la forêt, de plus en plus épaisse et sombre, il n'eut droit qu'à la caisse de grenades. Les sous-officiers se moquaient ouvertement de lui. Il compta les grenades. Trente-huit. Personne ne semblait se soucier de leur nombre. Il n'y avait pas d'alvéoles dans la caisse. Le cinquième soir, avant de remettre son chargement au sous-officier qui en avait la responsabilité, il mit dans sa poche un petit fruit d'acier lisse et froid. Le sous-officier distribua des grenades à ses collègues et à la demi-douzaine de soldats qui encadraient la colonne de volontaires. Il le faisait à chaque étape. Il ne s'aperçut de rien.

Il n'y eut pas d'incursion de syges cette nuit-là, pas plus que les précédentes. Personne n'eut l'occasion de lancer une grenade éclairante. Au matin, Serge retrouva dans sa poche celle qu'il avait sortie de la caisse la veille. La colonne devait atteindre le camp d'entraînement le jour même. Il eut envie de remettre la grenade à sa place. À quoi bon la garder maintenant ? Et au camp, on risquait de faire l'inventaire des armes... Il réfléchit longuement et décida de tenter sa chance. Il la garda.

CHAPITRE XI

La colonne de volontaires rejoignit son camp provisoire le deuxième jour du premier demi-été. Serge était épuisé par cette marche avec un lourd chargement. Au début de l'entraînement, les sous-officiers gardèrent l'habitude de lui faire porter la caisse de grenades éclairantes. C'était maintenant une petite caisse qui pesait une dizaine de kilos : trois fois moins que la grosse.

Serge n'avait guère l'occasion d'utiliser ses dons de guetteur. Il participa à la prise d'une caverne. Les syges se divisaient en trois espèces : « syges-des-cavernes », « syges-des-nids » et « syges-des-arbres ». Les syges-des-nids étaient les plus vulnérables ; mais les syges-des-cavernes étaient naturellement les plus faciles à repérer. Et si leur grotte-habitation se révélait accessible, ils avaient peu de chance d'échapper aux commandos humains qui les traquaient.

Un vampire blessé fut capturé et brûlé vif dès le retour au camp. C'était une femelle, probablement jeune et sans doute assez belle. Serge n'oublierait pas de sitôt ses sifflements de terreur et de douleur.

Il serrait avec désespoir la grenade éclairante au fond de sa poche. Il se sentait honteux, révolté, impuissant. Il se sentait en jugement au nom de la race humaine. Un jour, il déserterait.

Un violent orage noya les tentes et faillit emporter les huttes provisoires construites par les volontaires. C'était en fin de jour, peut-être une heure avant le crépuscule. Le soleil s'éteignit d'un seul coup, puis les éclairs blanchirent l'espace d'un frisson électrique. La pluie, mêlée d'une forte grêle bleuâtre, s'abattit avec une violence contenue. Le vent soufflait par rafales modulées. L'eau ruisselait comme un flot de sang sur la terre rouge de la clairière. Tenues par des mains affolées, quelques lumières dansaient au hasard.

Les éclairs protégeaient les humains contre une attaque des syges. De même que l'eau... Le Seigneur Ugi avait établi son quartier général sur une île du lac de Yant, à l'abri des incursions ennemies. Aucune des trois espèces ne supportait de se mouiller les pieds. Du moins on le racontait... L'orage s'éloigna et la pluie cessa. L'obscurité était complète et le camp n'existait plus. Serge avait perdu son sac, qui contenait ses seuls biens à l'exception de ses vêtements trempés et de la grenade dans sa poche. En errant à sa recherche, il heurta le sous-officier At'lss qui se moqua de lui.

— Qu'est-ce que tu as fait de tes yeux de syge, guetteur ? Tu n'as

plus besoin de guetter. Les syges ne viendront pas tant que la terre est humide.

Cette affirmation trop péremptoire sonna dans l'esprit de Serge comme une menace. Dieu sait pourquoi. Une prémonition ou... Il avait parfois l'impression qu'un sixième sens, pareil à celui que Sophie avait possédé sur la Terre, s'éveillait dans sa tête et dans son corps. Il fut soudain tout à fait sûr que le sergent At'lls se trompait. Il se mit à guetter et, aussitôt, il sentit une présence étrangère, âpre, brûlante, voluptueuse et... fuligineuse ? Une odeur de fumée... Non, c'était une *idée* de fumée.

Il avait reconnu le signe mental des syges, mais il l'ignorait encore. Il découvrirait plus tard l'explication – ou une explication – de ce surprenant phénomène.

Il prit conscience du danger avant de l'identifier de façon claire. Il se mit à marcher lentement, doucement, à la périphérie du campement, ou de ce qui en restait. Il pensait à Sophie et aux syges. À Sophie plus qu'aux syges...

Aux syges et à Sophie.

« Sophie, aide-moi ! D'une manière ou d'une autre, je sortirai d'ici. Je te rejoindrai. Nous quitterons le Nejeruoey. Nous irons en Merehaw ou en Atreham. Nous... » Le sentiment du danger se renforçait. Il se mit à guetter avec une crispation d'anxiété qui entraînait une mauvaise accommodation. Il essaya de se détendre. Et...

IL LES VIT.

Impossible de deviner s'ils venaient d'un nid, d'une caverne ou des arbres de la forêt proche. Ceux des nids passaient pour les plus intelligents. Mais ceux des arbres étaient naturellement les plus agiles. Il y avait comme un voile de fumée autour d'eux. Ils se tenaient aplatis à une centaine de mètres, dissimulés par des touffes d'herbes ou de buissons et des débris divers charriés par la tempête. Le sol mouillé ne semblait pas les gêner outre mesure. Et puis il y avait une faible pente qui permettait à l'eau de s'écouler vers les limites du camp.

Les syges étaient trop loin pour que Serge pût les distinguer avec précision dans l'obscurité. Il les devinait groupés deux par deux, par couples peut-être. « Les voilà, se dit-il, les sales bêtes, les vampires, les singes du diable... » Ils n'avaient rien de commun avec les singes de la Terre, malgré la parenté des mots. Mais ces mots ne signifiaient rien car elle n'existait qu'en français. *Apes ? Monkeys ?* Non plus... C'étaient des bipèdes et non des quadrumanes, minces, flexibles, et leur corps ne portait pas un seul poil. Serge les avait vus de près dans la caverne. Il n'avait pas osé cependant toucher les cadavres chauds. Leur peau était gris foncé, noire ou brune, avec l'aspect d'un cuir très fin, soyeux, plus lisse que la peau humaine. Ils étaient humanoïdes.

Sans nul doute.

Il aurait aimé les rencontrer autrement qu'en ennemis, communiquer avec eux, éveiller peut-être leur amitié. Seulement les syges étaient des tueurs sans pitié. Serge le savait et pourtant il avait failli l'oublier. Au risque de sa vie... Il donna l'alerte presque trop tard. Les assaillants étaient plus proches qu'il ne l'avait cru : soixante ou soixante-dix mètres. Il ne leur fallut pas beaucoup plus de trois secondes pour parcourir cette distance, après avoir bondi sur un signal mental que Serge perçut vaguement.

Quatre secondes environ, et les javelines filaient, lancées avec une sûreté fantastique, se planter dans la poitrine ou le cou des hommes. Serge n'avait jamais entendu parler des javelines. Cela ne cadrerait pas avec l'image des « sales bêtes » qu'on souhaitait inculquer aux nouveaux venus. De toute façon, les syges des cavernes n'en avaient pas.

Il ne pensa pas à la grenade éclairante dans sa poche. Il ne pensa qu'à sauver sa vie. Il plongea dans les débris d'une hutte. Emportés par leur élan fou, plusieurs syges volèrent littéralement au-dessus de lui. Oui, ils volaient. Ils avaient des embryons d'ailes membraneuses. Peut-être avaient-ils vraiment évolué à partir d'une espèce de chiroptères.

Il vit un homme tomber à trois ou quatre pas de lui, déchiré par des griffes plus tranchantes que des rasoirs.

Une forme souple, pareille à un fantôme vêtu de cuir sombre, bondit dans sa direction et le manqua. Par quel miracle ? Non, ce n'était pas un miracle. Une lueur éblouissante balayait le camp, puis se figeait sans rien perdre de son éclat. Serge ferma les yeux. Une grenade éclairante ! À ce moment-là, il se souvint de celle qui était dans sa poche... Trop tard. Mais la lumière l'avait sauvé.

Des coups de feu éclatèrent. L'armée Ugi utilisait des mousquetons et des carabines style XIX^e siècle qui contrastaient avec le matériel sophistiqué, originaire d'Atreham : kongs, lampes, grenades... Pourtant, les syges éblouis furent pendant quelques instants vulnérables au tir de ces pétoires. Les silhouettes noires filaient en désordre dans l'insupportable clarté. Et, à leur tour, s'abattaient, fusillées.

Une autre grenade s'alluma pour prévenir un retour bien improbable des attaquants dispersés. Une troisième prit le relais.

Puis on fit les comptes. Sur un officier, quatre sous-officiers et quarante-trois hommes, soldats et volontaires, la section avait perdu dix-sept morts. Onze blessés graves gisaient dans la boue. Le combat avait duré à peu près deux secondes. Les syges avaient perdu neuf des leurs, plus quatre blessés qui furent achevés immédiatement. Si Serge

n'avait pas donné l'alerte, la petite troupe aurait-elle été anéantie sans coup férir ? Oui, c'était une affaire d'instant. Mais s'il avait moins tardé, s'il avait lancé sa propre grenade, il aurait sans doute sauvé une vingtaine de ses compagnons et quelques syges, ces derniers renonçant à leur attaque avant de l'avoir lancée. Il manquait d'expérience. Tout était allé si vite... De plus, ses chefs ignoraient qu'il possédait cette grenade.

Après l'appel des survivants, le lieutenant instructeur Tajita, un Japonais calme et grave, invoqua Thorbar et ses propres ancêtres puis demanda qui avait donné le signal, juste à temps. Serge se présenta.

— Ah ! Goer. Un nom qu'on n'oublie pas. Bon guetteur, bon guetteur ! Je n'en attendais pas moins de toi. Ceux qui sont encore ici, en plus ou moins bon état, te doivent la vie. Très bien, tu es engagé comme guetteur dans l'armée de notre Seigneur Ugi !

— Est-ce que je suis affranchi ? demanda Serge.

Le lieutenant éclata de rire.

— Tu es nouveau, n'est-ce pas ? Eh bien te voilà engagé pour neuf ou dix ans. Jusqu'à ton jugement décennal, bien sûr. Tu es maintenant un libre soldat du Seigneur Ugi.

— Aucune différence, mon vieux ! lui dit Will à son retour au camp principal. Je suis désolé pour toi. La vie des soldats est aussi dure et plus dangereuse que celle des serfs. Tu n'as d'autre liberté que celle d'obéir. Je connais ça : j'ai déserté une fois pendant ma première décennie.

Il baissa la voix.

— Et une autre pendant la dernière ! Ça n'a plus d'importance maintenant que j'ai mon laissez-passer au creux de la main... Enfin, ajouta-t-il avec un soupir apitoyé, si tu te montres assez *ardent*, tu auras peut-être droit à une femme. Il y en a une qui t'attend au quartier général du lac de Yant !

— Une femme ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Je le tiens du sergent Pavlovtsev. Il te donnera tous les détails si tu veux. Pas pour rien, sans doute. Tout se paie, ici.

— Avec quoi veux-tu que je le paie ?

— Tu as des bras, des mains ? Je suppose que deux ou trois heures de corvée feront l'affaire. C'est comme ça que les sous-officiers se font payer.

Serge accepta le marché. Un marché qui n'existait d'ailleurs que dans l'esprit de Will. Pavlovtsev était un bon géant moustachu qui aurait bien échangé ses informations contre un peu d'alcool, mais

accepta tout de suite de les donner pour rien. Il s'intéressait aux Goer de la Terre.

— C'est vraiment ton nom ?

— Vraiment.

— Et comment expliques-tu ça ?

— Je ne l'explique pas. C'est mon nom, voilà tout.

— Hum. Tu es peut-être un descendant de Goer de la Terre. Je veux dire de Jôl Goer, le Fondateur.

— Le Fondateur ? Je ne sais pas. Je ne crois pas que ce soit possible, car je viens directement de la Terre.

— Ah bon, fit le sergent d'un air déçu.

— Et cette femme qui vous a parlé de moi au camp du lac de Yant ?

— C'est une prostituée du bordel des officiers.

— Ah, une prostituée ?

— Elle était servante aux cuisines de Jeberberen. Après la prise du château de Monser Malahosen, elle s'est engagée dans l'armée de notre Seigneur Ugi.

— Comme prostituée ?

— Qu'est-ce qu'une jeune femme pourrait faire d'autre dans l'armée de notre noble Seigneur ?

— Comment me connaît-elle ?

— Alors ça, je n'en sais rien. Mais j'aurai peut-être l'occasion d'aller le lui demander. J'irai lui porter de tes nouvelles et je pourrai peut-être coucher avec elle, en récompense, bien que je ne sois pas officier. Elle est jolie et elle porte un bien beau nom de la Terre.

— Quel nom ?

— Laisse-moi me souvenir... Ah, Sophia !

Serge demanda une audience au lieutenant instructeur Tajita, qui accepta de le recevoir.

— Une minute, montre en main, guetteur. Je n'ai pas de temps à perdre !

Sur Shiraboam, la minute valait une centaine de secondes terrestres. C'était suffisant pour exposer une requête aussi simple.

— Mon lieutenant, je voudrais être affecté au camp du lac de Yant.

— Ah oui, une femme, dit l'officier.

Serge fit une grimace mais s'abstint de tout commentaire. Tajita insista :

— Je sais que tu as une histoire avec une fille, une prostituée du bordel des officiers.

— Elle était ma compagne sur la Terre. Elle m'a rejoint ici.

— Le bordel des officiers de notre Seigneur Ugi est certes un bon

endroit pour purger sa peine. Je veux bien t'envoyer là-bas, puisque la moitié de ta section te doit la vie.

Serge pensa que l'autre moitié de ses compagnons lui devaient leur mort. Naturellement, il se tut. Tajita sourit.

— Mais cette fille appartient aux officiers. Tu ne pourras pas la toucher. Sauf dérogation... Et seul notre Seigneur Ugi peut accorder ce genre de dérogation.

— Je pourrai peut-être la voir. Même de loin.

— Tu es un guetteur aux yeux de syge et tu t'appelles Goer. Je pense que ta place est près du quartier général. Je te souhaite bonne chance !

Après l'attaque des syges, Serge avait fini par retrouver son sac. Lequel ne contenait qu'un morceau de savon, une brosse, un couteau en bois, un quart de fer-blanc, un morceau de ficelle qui pouvait servir comme lacet de rechange... Il avait aussi récupéré une lampe électrique, un couteau en acier, un petit objet prismatique de nature inconnue qui portait la mention « Merehaw ». Merehaw était le troisième continent de Shiraboam. Moins connu qu'Atreham des gens du Nejernoey, il passait pour très évolué socialement mais peu orienté sur la technologie.

L'objet en question semblait pourtant le produit d'une civilisation technologique de haut niveau. Peut-être n'était-ce qu'une imitation...

Serge répartit ses trouvailles entre ses poches et son sac. Il se doutait que leur possession lui vaudrait à coup sûr d'être puni avec la plus extrême sévérité s'il se faisait prendre. Mais les volontaires de l'armée Ugi étaient si misérables, si sales, si pauvrement équipés que les sous-officiers évitaient toute inspection. Quant aux officiers, ils se tenaient à bonne distance, par crainte de la crasse et de la vermine.

Il décida de courir le risque.

Will fit ses adieux à tous ses amis, après avoir remis au lieutenant Tajita le sifflet à ultrasons qu'il avait fabriqué et dont il n'avait pas eu l'occasion de se servir. Il parcourut le camp en levant la main gauche, paume ouverte, pour montrer à tout le monde le passeport qui faisait de lui un homme libre.

LAISSEZ PASSER
WILLIAM BISHOP
En route pour le Tribunal
de Mors-Bemerkenstaglak

Bemerkenstaglak ? N'était-ce pas le nom de la ville que Joël avait imaginée sur la Terre quand il avait huit ou dix ans ? Impossible. Et pourtant... Le Fondateur – le véritable Goer de la Terre – ne portait-il

pas le prénom de *Jôl*, d'après le sergent Pavlovtsev ? Le Fondateur n'avait-il pas *fondé*, entre autres choses, la ville mystérieuse de son enfance ? Serge sentit un vertige fou l'emporter.

Il avait déjà pensé à l'hypothèse du décalage temporel. Mais comment admettre que Joël avait été transféré sur la Planète du Jugement plusieurs siècles avant lui-même ?

Peut-être les réponses à ses questions se trouvaient-elles quelque part à Bemerkenstaglak ? Alors, il lui faudrait attendre dix ans pour les connaître !

Trois jours plus tard, il embarqua sur un camion à vapeur avec une douzaine d'autres volontaires affectés au camp du lac de Yant et autant de soldats éprouvés. Une bâche déchirée recouvrait tant bien que mal la plate-forme, protégeant assez peu les hommes de la pluie qui tombait dru. Serge était très mal placé, sous une gouttière du plafond et en face d'une déchirure latérale du côté du vent. Après une demi-heure de route sur une piste à peine tracée dans la forêt, il se mit à frissonner et à claquer des dents. Giflé par les rafales, trempé jusqu'aux os, il se demanda s'il allait tenir longtemps à ce régime. Pourquoi en douter ? D'une façon ou d'une autre, les Boaras ou leurs représentants sur ce monde l'avaient doté d'une santé de fer et d'une résistance à la fatigue et aux intempéries qui l'émerveillait encore.

Il attendit, stoïque comme ses compagnons. Il ne regrettait quand même pas les buissons noirs ni le cachot de Jeberberen. Il essaya de réfléchir.

Que voulaient donc les Boaras ? Pourquoi les porteurs d'âme étaient-ils stupides ? L'obsession du jugement cachait-elle autre chose ? Une fabuleuse manipulation dont le but et la nature se situaient au-delà de toute compréhension humaine ?

Réponse à Bemerkenstaglak ?

CHAPITRE XII

Le camion à vapeur cahotait au milieu d'une colonne d'environ douze véhicules semblables et, si possible, encore plus vétustes. Après une longue demi-journée, la colonne atteignit une piste plus importante, que de nombreux serfs étaient occupés à élargir sous la surveillance des anges gardiens armés de fouets et de kongs. Le Seigneur Ugi avait vraiment entrepris la conquête de la forêt des Mille Collines.

Cette forêt devenait de plus en plus haute, majestueuse et sombre. Les hêtrenoirs cédaient la place à des sortes de séquoias qui s'élevaient en moyenne à cent cinquante ou deux cents mètres. On voyait aussi une nouvelle espèce de chênes, gigantesques, avec des ramures denses et de minuscules feuilles gris taupe, et aussi sombres que les résineux. On les désignait sous le nom de chênes-de-fer ou chênes-à-syges. Leurs branches massives et très ramifiées se dressaient à quatre-vingts ou cent mètres au-dessus des troncs trapus, gros comme des tours : plus de trente mètres de diamètre à la base. Les grosses branches mesuraient dix ou quinze mètres de diamètre. Elles étendaient par-dessus la piste leurs torsades musculeuses, à écorce métallique, puis se divisaient en une multitude de serpents noirâtres qui allaient se perdre dans les hauteurs obscures.

— Un seul de ces chênes peut abriter une tribu entière de syges-des-arbres ! dit Aaloao, l'Oonanti qui partageait avec Serge un coin de plate-forme transformé en mare.

C'était un magnifique humanoïde à la peau orangée et aux cheveux rouges, traits caractéristiques de sa race. On rencontrait peu d'Oonantis en Nejernoey, où Terriens et Ikariens représentaient la presque totalité du peuplement humain. Serge en avait vu un ou deux à Jeberberen, de loin ; il se souvenait surtout de la belle jeune femme qui avait arraché ses sandales de jugement en arrivant à Huparlac. Elle s'était ensuite déchiré les pieds sur les éclats de bois et les chicots de buissons noirs en entrant dans la forêt. Et après... Il chassa de son esprit l'horrible vision.

Selon ce qu'il avait entendu dire, les Oonantis vivaient en paix sur une planète sous-peuplée : un monde idyllique. Bien peu s'étaient laissés convaincre par les porteurs d'âme de venir sur Shiraboam pour y être jugés et y subir leur peine. L'ennui – fléau de cette race trop heureuse – avait cependant poussé quelques insatisfaits à tenter

l'aventure. Et Aaloao était de ceux-là... En attendant son premier jugement décennal, il servait dans l'armée du Seigneur Ugi. Il prétendait être spécialisé dans la lutte contre les syges-des-arbres. Il vouait une haine particulière à cette espèce : les plus cruels et les plus dangereux des syges, d'après lui. Serge avait raconté l'attaque du campement, au cours de laquelle il avait donné l'alarme de justesse.

— Une attaque sur sol mouillé, après une tempête ? s'était exclamé l'Oonanti en grinçant des dents. Il n'y a pas à s'y tromper : c'étaient des syges-des-arbres. Il faut les tuer, tous, tous, tous !

Et maintenant, Terriens et Ikariens écoutaient distraitemment le récit de ses exploits, en levant les yeux de temps en temps pour observer la forêt par les trous de la bâche. Comment imaginer qu'un humain, fût-il un Oonanti-de-la-planète-heureuse, pouvait se hisser jusqu'au faîte des immenses chênes-de-fer ? Pourtant Aaloao affirmait s'être battu là-haut, en compagnie des plus agiles de ses frères. En général, ni les Terriens ni les Ikariens n'étaient capables de poursuivre les syges-des-arbres dans leur territoire, situé entre quarante et cent vingt mètres au-dessus du sol. Mais le Seigneur Ugi avait décidé de renforcer les sections destinées à lutter contre les syges-des-arbres. Il disposait seulement de quelques dizaines d'Oonantis, d'où la nécessité de recruter des Terriens et des Ikariens. Lui-même, Aaloao, allait être nommé instructeur. Déjà, il offrait ses services à tous les volontaires qui se sentaient le pied assez sûr et l'âme assez forte pour entrer dans ce corps d'élite.

Nul ne manifesta le moindre enthousiasme.

Serge n'avait aucun ami parmi ses nouveaux compagnons de misère. Marino le Mordant, David le Prophète, Will le manchot avaient croisé brièvement son chemin, son destin. Il ne les reverrait sans doute jamais. Son cœur se serrait à cette pensée... La beauté des Oonantis le fascinait. Un moment, il avait espéré se lier avec Aaloao ; mais celui-ci était bien trop vaniteux et belliqueux. Il renonça à ce projet enfantin.

— Les Mordants et les Ardents sont des idiots, racontait le joli garçon à la peau orangée. Les Mordants ne mordent rien du tout et ce sont eux qui sont mordus. Les Ardents ne sont que des chiens léchants. Tout ce qu'ils peuvent espérer, c'est devenir anges gardiens dans un domaine ou sous-officiers dans les troupes auxiliaires de notre Seigneur Ugi. Le zèle n'est pas grand-chose. Ce qu'il faut, c'est de l'efficacité. J'ai tué ou fait tuer des centaines de syges-des-arbres, auprès desquels les syges-des-nids et les syges-des-cavernes ne sont que d'inoffensives bestioles. Un jour, je serai chef de bataillon des troupes de choc de l'armée active et je dirigerai l'extermination des vampires !

Serge se boucha les oreilles pour ne plus l'entendre.

En plein jour, les rayons du soleil d'été pénétraient à peine sous le couvert ; les véhicules roulaient tous phares allumés. La piste était détrempée, semée de fondrières. Seule compensation : l'eau et le bois pour les chaudières ne manquaient jamais. La plupart des soldats prétendaient que la pluie apportait une protection sûre contre les syges. Mais Aaloao ricanait.

— Pas contre les syges-des-arbres ! De ceux-là, tant qu'il en existera un seul en Nejernoey, il n'y aura aucune protection sûre pour les hommes ! Même le jour... Il faut les tuer jusqu'au dernier. Voilà la seule protection sûre !

Serge commença à trouver cet acharnement suspect. Le personnage lui-même ne semblait pas à sa place. Propagandiste infatigable ou habile chasseur de syges, ou quoi qu'il fût d'autre, il n'était pas à sa place dans ce camion misérable, parmi ces piètres soldats et ces volontaires transis et fourbus. Était-il en réalité un prêtre de Thorbar, un juge itinérant déguisé, un tentateur, un envoyé des Boaras ?

La pluie cessa enfin. La piste s'élargit et devint boueuse. Les arbres semblaient s'écarter à regret pour laisser passer la lumière du jour. De pauvres rayons filtraient entre les nuages, la fumée des incendies et les cimes des séquoias.

— Enfin, ça brûle ! s'écria un soldat. Voilà ce qu'il faut faire, brûler cette satanée forêt, au lieu de courir après les syges en haut des arbres !

— Imbécile ! fit l'Oonanti avec une intonation de mépris farouche. Ces chênes que nous avons laissés derrière nous, est-ce que tu t'es demandé pourquoi on les appelle chênes-de-fer ? Ils couvrent un quart du Nejernoey profond ! Et ceux-là, les séquoias, ne brûlent guère mieux. Notre Seigneur Ugi n'est pas plus bête que toi, camarade. Si on pouvait brûler toute la forêt pour détruire les syges, il l'aurait fait depuis longtemps !

Une douce tiédeur pénétra dans le camion. Les vêtements des hommes se mirent à fumer. Serge somnola un moment. Il rêva qu'il se nommait Serguéi. En s'éveillant, il décida de prendre ce nom à consonance russe. Tant pis pour le passeport !

Plus tard, la colonne s'arrêta et les véhicules se rangèrent en cercle pour passer la nuit au milieu d'une clairière rocheuse. Serge – Serguéi – prit son tour de veille au début de la nuit. Il était plus las que s'il avait marché tout le jour. Il oublia même de guetter. Il imaginait les dents pointues des syges en train de se planter dans son cou. Les vampires suçaient son sang et il n'éprouvait aucune peur ni aucune répugnance. Plutôt une langueur voluptueuse. Il allait mourir et c'était bon... Le lendemain, il s'interrogea. N'avait-il pas eu un contact mental avec des syges qui se tenaient à proximité du camp

mais n'osaient pas l'attaquer ?

Les syges, donc, n'attaquèrent pas. Le tour de veille s'acheva. Comme Serguéi s'enroulait dans sa couverture pour essayer de dormir, l'Oonanti le rejoignit.

— Je voudrais que tu viennes avec moi, Goer.

— Avec toi ? Où veux-tu aller ?

Serguéi avait-l'esprit embrumé par le sommeil. La nausée lui souleva l'estomac. Pourtant, Aaloao était propre et sentait bon, contrairement à la plupart des soldats d'origine terrienne ou ikarienne.

— Écoute-moi, dit-il. Je te demande de t'engager dans les chasseurs de syges-des-arbres. Tu es un bon guetteur. Tu nous rendrais des services. Et tu t'appelles Goer... Goer de la Terre.

— Je n'aime pas ce nom. Je crois que je vais en changer.

— Tu es fou. C'est un beau nom, un grand nom. Goer le Fondateur avait seulement un grave défaut, à cause duquel il a en partie échoué.

— En partie échoué, répéta Serguéi, la bouche pâteuse.

— Il aimait trop les syges. Le Nejernoey est le continent le plus arriéré de Shiraboam aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que Goer de la Terre rêvait d'une alliance avec les syges. Tu m'entends ? Une alliance entre les syges et les humains ! Tu ne trouves pas ça dégoûtant ? Il était fou !

— Fou, Goer de la Terre ?

— Ah oui, c'est dur à accepter. Mais sur ce point-là, Terrien, il l'était. Seuls, de tout temps, nous avons senti la monstruosité des syges. À leur arrivée sur Shiraboam, les premiers Terriens et les premiers Ikariens croyaient pouvoir s'entendre avec ces sales bêtes. Les premiers Oonantis ne sont pas tombés dans ce piège !

Serguéi-Serge, plus qu'à moitié endormi entendait de très loin cette diatribe. Il demanda en se retenant de bâiller :

— Mais en quoi tout ça me concerne-t-il ?

Aaloao reprit sur un ton véhément :

— Aujourd'hui, tout est possible parce qu'un chef oonanti dirige une guerre d'extermination contre les syges.

— Un chef oonanti ?

— Notre Seigneur Aabo Kao Ugi ! Avec lui, nous anéantirons la race des vampires. Comme on l'a fait pour les hipars au temps de Goer !

— Les syges ?

— Oui, imbécile ! Tu dois t'engager tout de suite dans mon commando. Les syges-des-arbres sont les plus difficiles à détruire. Et un Goer de la Terre parmi les troupes de choc de notre Seigneur, ça aura un effet symbolique. De ton côté, tu effaceras les fautes de ton grand ancêtre !

Serguéi-Serge dormait enfin. Dans son sommeil, il comprit qu'il avait commis une erreur : ce n'était pas son prénom mais son nom qui le gênait. Goer était trop lourd à porter. Il choisit un nom de consonance voisine et qui était celui d'un écrivain célèbre sur la Terre : Gorki s'accordait bien avec le prénom slave. Il décida de devenir Serguéi Gorki.

CHAPITRE XIII

À son arrivée au lac de Yant, Serguéi-Serge Gorki – puisque tel était le nom qu'il avait choisi – reçut un fusil et six cartouches. « Cartouches à blanc ! » lui dit un sous-officier en ricanant. On oublia seulement de lui fournir le mode d'emploi de cette arme archaïque et lourde. Il pensa qu'il verrait bien, le moment venu. Une minute plus tard, il apprit qu'il était versé à la sous-section du sergent Vl'xen, du cinquième bataillon de protection des pistes. Il eut la joie mitigée de retrouver là son ancien compagnon de servage, l'Ardent T'nek. Il le prévint de son changement de nom.

— Tu es fou ! s'écria l'Ikarien.

— Oh fou, j'ai déjà entendu ça. Peut-être, mais j'en ai assez de porter le nom d'un héros légendaire, d'un demi-dieu ou je ne sais quoi, je vais présenter une requête à notre Seigneur Ugi pour que mon nouveau nom soit officiellement reconnu.

— Bonne idée, convint T'nek. Tu oublies seulement qu'on doit garder le nom sous lequel on a été inscrit par les porteurs d'âme et sous lequel on a été jugé en arrivant.

— Il faut garder son nom à cause du passeport. Je sais. Je verrai dans dix ans !

Pour le sergent Vl'xen, qui s'en moquait, il fut tout de suite Serguéi-Serge. Au dernier moment, il avait renoncé à Gorki par humilité. Vl'xen inspecta les vêtements des recrues mais il ne leur fit pas vider leurs poches. Il leur demanda de montrer leur sac, mais il ne regarda pas à l'intérieur. Serguéi-Serge eut à peine le temps d'avoir froid dans le dos. Il était sauvé pour cette fois. Il gardait sa grenade éclairante, sa lampe, son couteau d'acier et le mystérieux objet prismatique. Il avait peut-être droit à quelques possessions, maintenant qu'il était devenu un brave soldat de l'armée de notre Seigneur ?

Moins d'une heure après l'intégration des nouveaux, la sous-section Vl'xen partit à l'exercice dans la nature. Serguéi-Serge put se faire une idée du paysage grandiose qui entourait le camp. Le lac était immense (trente kilomètres de long, dit quelqu'un). L'armée Ugi bivouaquait ou manœuvrait sur la rive nord, face à laquelle s'étendait un plateau rocheux, presque totalement dénudé, et sur la rive ouest, où se creusait une vallée verdoyante, traversée par un petit fleuve qui se jetait dans le lac. Au sud, on voyait une chaîne de montagnes, très abrupte, dont les premières pentes étaient couvertes par la dense

fourrure des chênes-de-fer, tandis que les neiges éternelles et les glaciers couronnaient les sommets les plus élevés.

— Qu'est-ce que ça ressemble à mon pays ! s'écria, stupéfait, un volontaire ikarien.

Serguéi-Serge hocha la tête. Le Nejernoey évoquait pour lui certaines régions de la Terre, qu'il n'avait jamais vues, sinon sur divers écrans et dans les magazines en couleur. L'Himalaya, l'Afrique centrale, l'extrême nord de l'Amérique... Une idée lui traversa l'esprit : les Boaras n'avaient-ils pas créé ce monde pour les Terriens et les Ikariens ? Alors, les natifs de la paisible Oonantia n'y trouvaient guère leur compte... ce qui expliquait peut-être leur rancœur et leur bellicisme exacerbé.

L'île d'Olmahaa où le Seigneur Ugi avait installé son quartier général, se trouvait à quatre ou cinq kilomètres du plateau et à deux kilomètres seulement de la rive montagneuse. Mais ces deux kilomètres d'eau profonde assuraient au commandant en chef et à son état-major une protection qu'Aaloao lui-même eût jugé sûre. Sur le plateau, il n'existait aucun couvert, à part quelques maigres bosquets pareils à des touffes de poils sur une face glabre. Les syges ne s'y seraient pas risqués et l'armée pouvait manœuvrer en toute tranquillité. La forêt de séquoias et de chênes-de-fer commençait à quinze ou vingt kilomètres de là, au nord-ouest.

La sous-section VI'xen, ayant gagné un terrain sablonneux proche du lac, se mit à l'exercice bravement : parcours avec fosses et obstacles, barbelés de buissons noirs séchés et durcis... Puis les hommes durent jouer aux couleuvres parmi les cailloux tranchants et les plantes épineuses. Ils étaient épuisés quand on en vint au maniement d'armes. Serguéi-Serge apprit tout de même à se servir de son fusil de guet. Bien entendu, il ne devrait tirer que pour donner l'alarme, lorsqu'il aurait aperçu les syges.

Durant la pause, survint un officier accompagné de deux soldats respectueux. C'était un Oonanti d'un rang élevé, capitaine ou commandant : son grade était quasi peint sur son visage orangé aux traits métalliques. Il avait l'air de chercher quelqu'un ou quelque chose. Il interpella VI'xen qui se précipita à sa rencontre. Sur un ordre sec, glapi par un autre sergent, la section prit mollement la posture qui tenait lieu de garde-à-vous chez les volontaires de l'armée Ugi. L'officier Oonanti s'approcha en faisant claquer ses bottes.

— Un d'entre vous s'appelle-t-il Goer... Goer le Terrien ?

Serguéi-Serge ne bougea pas et s'efforça de rester impassible. Les sous-officiers et les hommes étaient aussi ébahis les uns que les autres. « Goer... Goer le Terrien ? » Soudain, T'nek désigna Serguéi-Serge.

— C'est lui, mais il a changé de nom !

— Quoi ? fit l'Oonanti.

Il se campa en face du Terrien dans une attitude menaçante et outrée.

— Tu as changé de nom pour te cacher, hein ? Tu voulais désertre ? Avance !

Serguéi-Serge eut peur. Il était très fatigué et ses nerfs ne lui obéissaient plus tout à fait. De plus, les fanatiques Oonantis lui semblaient extrêmement dangereux. Il rusa :

— Je ne voulais pas porter le nom d'un ami des syges !

Il regretta immédiatement cette lâcheté. Il jura de l'effacer le plus tôt possible, d'une façon ou d'une autre. L'Oonanti le fixait d'un œil inquisiteur. Son visage orange clair avait pris une teinte brique, assez hideuse.

— Très bien, décida-t-il. Je vois que tu as de bonnes dispositions. Tu es affecté au commando Waadi de lutte contre les syges-des-arbres. Suis-nous !

Serguéi-Serge obéit avec répugnance. Rien ne pouvait lui arriver de pire. Les syges-des-arbres ! Son projet de désertion se précisa dans son esprit. Il regarda le lac, la montagne. S'il pouvait rejoindre la rive sud et ses chênes-de-fer, il serait sauvé. Sauvé ? Et à la merci des syges-des-arbres !

Et Sophie... Sophie qui s'était engagée comme fille à soldats pour le rejoindre au camp du lac de Yant ? Pouvait-il l'abandonner maintenant ?

Il s'attendait à trouver l'Oonanti Aaloao à sa nouvelle section. Non, son mystérieux compagnon de voyage n'était pas là ; mais il lui devait sans nul doute son affectation à un commando arboricole. Une dizaine d'Oonantis inconnus – qui se ressemblaient tous – et à peu près autant de Terriens et d'Ikariens occupaient une petite clairière au milieu d'un bosquet de deux ou trois mille mètres carrés. Les spécialistes de la lutte contre les syges-des-arbres avaient besoin d'un matériel approprié pour s'entraîner. Quelques hêtrenoirs encerclaient un chêne de bonne taille, mais qui avait l'air d'un arbuste en pot, comparé aux chênes-de-fer de la grande forêt.

Serguéi-Serge observa avec inquiétude trois ou quatre hommes qui jouaient aux singes et aux syges sur la plus haute branche, à quinze ou vingt mètres du sol. Il lui faudrait donc monter là-haut ? Un sous-officier oonanti lui apprit qu'il serait exempt d'escalade jusqu'au lendemain. Il fut conduit près d'une cuisine roulante tirée par un cheval qui desservait le quartier. Il lampa un fond de chaudron graisseux en guise de soupe, but une demi-gourde d'une sorte de tisane amère. Cela tout en se demandant s'il allait profiter de la nuit

pour désertier. C'était un risque immense, car il ne connaissait pas encore le camp ni la région du lac. Et comment oublier Sophie qui l'attendait ? Il renonça, la rage au cœur.

Dans la nuit, le rideau de la tente où il dormait avec deux autres Terriens et un Ikarien se souleva pour laisser passer une main qui braquait une lampe électrique. Une voix autoritaire jeta :

— Je cherche Serguéi-Serge Goer de la Terre !

Réveillé en sursaut, Serguéi-Serge ne pensa pas à cacher son identité. Sa situation présente lui semblait si désespérée que tout changement serait bénéfique. Il s'extirpa d'une couverture boueuse et déchirée, rampa à l'extérieur et se trouva devant un officier supérieur, reconnaissable à son uniforme luxueux et chamarré et aux six barrettes d'or qui ornaient son chapeau de feutre sombre.

— Tu es Serguéi-Serge Goer ? J'ai besoin d'un guetteur aux yeux de syge pour une mission dans la forêt. Tout de suite... Prends ton barda et ton fusil. Je t'emmène !

Serguéi-Serge ne se fit pas répéter l'invitation. Il échappait, au moins provisoirement, aux redoutables Oonantis : c'était l'essentiel. Il n'irait pas, dès le lendemain, faire le singe dans les chênes-à-syges. Le temps gagné lui sauverait peut-être la vie. La tête lui tournait de joie.

— Je suis le colonel Mev'dank, fit l'officier. Et voici le lieutenant K'Til'no que tu connais sans doute.

K'Til'no pilotait une rapide voiture électrique. Après avoir longé pendant un quart d'heure la rive nord du lac, le véhicule s'arrêta à l'entrée d'un poste brillamment illuminé. Une demi-douzaine de camions à vapeur étaient sous pression. Une centaine d'hommes se préparaient à grimper sur les plates-formes. Un sous-officier terrien emmena Serguéi-Serge à un baraquement où on lui donna des vêtements propres et des chaussures en bon état. Le lieutenant K'Til'no l'attendait devant la porte.

— On y va.

— Où ?

— Dans la forêt, à cent cinquante milles d'ici. Monte à côté de moi.

— Le colonel ?

— Ne t'inquiète pas pour le colonel. Il nous suit.

Pendant le voyage, le lieutenant exposa à Serguéi-Serge le but de la mission. Les ouvriers qui traçaient la grande piste d'Huparlac à Yant avaient découvert une veine de charbon qui affleurait le sol. Du moins, le colonel, qui était ingénieur sur Ikar, pensait d'après les descriptions qu'il s'agissait d'un filon de houille.

— Il doit décider très vite si le gisement est exploitable et si ça vaut la peine de détourner la piste. Notre Seigneur Ugi ne souhaite pas créer une industrie en Nejernoey. Le colonel Mev'dank pense que c'est

la seule solution pour sortir ce pays du Moyen Âge. Naturellement, notre Seigneur dit que si les Boaras ont voulu que nous vivions au Moyen Âge pour nous éprouver et nous punir, c'est bien ainsi et il n'y a pas à en sortir. Quoi qu'il en soit, le colonel se méfie des manigances des Oonantis.

Serguéi-Serge se méfiait aussi, pour sa part, des hommes à la peau orangée et aux cheveux rouges. Leur haine mortelle pour les syges cachait peut-être un dessein qui n'avait rien à voir avec les intérêts de la race humaine tout entière. Une race à laquelle, bien sûr, ils appartenaient... « Mais, se dit-il, ce n'est pas une référence ! »

Alors, il avait décidé de surveiller avec une grande vigilance l'éclaireur Buauu, le seul Oonanti de la mission Mev'dank. Et d'ailleurs, K'Til'no n'avait-il pas laissé échapper ses confidences dans un but précis ?

Et maintenant, Serguéi rampait dans la cendre chaude, sur le flanc du tertre rocheux où la colonne s'était installée pour la nuit. Pourquoi le colonel avait-il choisi de s'arrêter là, alors que le chantier de destination n'était plus guère qu'à trois ou quatre heures de route, selon les éclaireurs ? À un certain moment, la piste s'enfonçait au milieu des chênes-de-fer pendant plusieurs kilomètres ; elle était alors entièrement couverte par les hautes branches. Les phares des véhicules auraient-ils suffi à dissuader les vampires d'attaquer les hommes en se laissant tomber du ciel ? Non, sans doute. Il y avait aussi des projecteurs mobiles, mais en trop petit nombre. Buauu affirmait que ni les phares, ni les projecteurs, ni même les grenades éclairantes n'effraieraient assez les syges-des-arbres pour les empêcher d'attaquer dans une position aussi favorable. L'éblouissement ? Une fois sur les camions les syges pouvaient se battre les yeux fermés pendant plusieurs minutes, puisqu'ils n'utilisaient que leurs dents et leurs griffes. Les véhicules auraient dû être munis de piques et de barbelés, mais on avait négligé cette précaution dans la hâte du départ...

D'après K'Til'no, le colonel avait hésité ; puis il avait aperçu depuis sa voiture un tertre broussailleux qui se dressait au centre d'une zone dégagée, à quelques centaines de mètres de la piste. L'endroit lui avait paru propice à un cantonnement, à condition de faire brûler buissons, arbustes et hautes herbes.

Serguéi-Serge ne devait prendre son tour de veille qu'à mi-cours de la nuit. Il s'était étendu pour dormir. Impossible de trouver le sommeil. Il regardait le ciel. Les nuages violacés cachaient entièrement les lunes. Le site du camp avait paru à tous plutôt bien choisi et sûr à la lumière du jour. Dans l'obscurité, il révélait ses inconvénients. Les nombreux rochers de toute taille qui entouraient le sommet du tertre formaient un indescriptible chaos dans lequel il était

très difficile de se déplacer avec des jambes d'homme. En cas d'attaque, les syges, capables de voler et de bondir grâce à leurs embryons d'ailes, seraient sûrement très avantageux.

Plus bas, de nombreux petits foyers rougeoyaient encore ici et là, ce qui à la longue troublait la vision des sentinelles et des guetteurs. Enfin, une lourde odeur de fumée flottait dans l'atmosphère humide... Serguéi-Serge se demanda s'il saurait distinguer *l'idée de fumée* qu'il avait déjà remarquée en présence des syges d'une odeur *physique* de fumée comme celle qu'il respirait à plein nez en ce moment. Il aurait aimé en parler à l'autre guetteur, un Ikarien borgne dont l'œil unique avait une acuité extraordinaire et qui était bien plus expérimenté que lui-même. Ou bien au lieutenant K'Til'no... Ou encore avec l'éclaireur Oonanti, censé connaître mieux que personne les syges-des-arbres. Mais il craignait aussi d'avoir l'air trop malin.

Finalement, l'anxiété le poussa à tenter une reconnaissance jusqu'en bas du tertre en attendant son tour de veille. L'Ikarien borgne se tenait tout en haut de la petite colline, semblable à une dent, une prémolaire à moitié rongée par une carie. Tantôt debout, tantôt assis sur un rocher, il scrutait la nuit avec un vain acharnement. En bas, une dizaine de sentinelles s'éparpillaient autour des camions, sur un cercle d'environ sept ou huit cents mètres. Suivant la technique oonantie, on étalait les cantonnements sur la plus grande surface : ainsi, il aurait fallu des milliers et des milliers de syges pour anéantir d'un seul coup les cent cinquante hommes de la colonne Mev'dank, répartis sur quatre ou cinq hectares. En théorie... Mais le risque d'infiltration subsistait. Et les vampires étaient prodigieusement silencieux.

Serguéi-Serge repéra deux sentinelles qui trébuchaient bruyamment dans les pierres en s'avançant l'une vers l'autre. Les deux hommes balançaient leurs lampes à grands gestes. Le fracas de leurs bottes et le bruit des cailloux qui roulaient sur leurs pieds étaient suffisants pour couvrir la marche furtive d'une armée de syges. Avec la fumée qui montait encore du sol, il était vain de tenter une écoute mentale.

Il aurait fallu doubler le nombre des sentinelles ou le tripler, et les laisser immobiles... Non, les sentinelles n'étaient pas des guetteurs. Ce qu'il aurait fallu, c'était dix guetteurs et des projecteurs tournants. Les batteries n'auraient pas tenu ? On pouvait laisser bouillir quelques chaudières. Mais le colonel Mev'dank avait-il une réelle expérience de l'action en territoire ennemi ?

Parler aux officiers ? Non. Personne n'accepterait d'écouter un engagé de fraîche date, ex-serf d'un vor conquis et nouveau venu sur Shiraboam.

Serguéi-Serge songea qu'il risquait de déclencher une fausse alerte en se promenant dans le camp sans lumière. Cela n'arrangerait pas sa situation. Il aurait dû être au sommet du tertre, à sa place de guetteur,

et se tenir prêt à prendre son tour de veille. D'ailleurs, le colonel devait être aussi là-haut... « Je vais remonter », se dit-il. Presque aussitôt, un léger bruit provenant de l'intérieur du camp lui fit tourner la tête et froncer les sourcils dans un effort d'accommodation intense. Aucune lumière. Un officier ou un sous-officier en patrouille aurait eu une lampe à la main. Mais il pouvait s'agir d'un homme de troupe occupé à satisfaire un besoin pressant.

Serguéi-Serge s'appuya contre un camion pour se dissimuler. Geste inutile : l'ombre était partout égale, sauf peut-être pour les syges. Mais il crut apercevoir à une trentaine de mètres une silhouette courbée qui venait de dépasser la ligne des véhicules et s'approchait de celle des sentinelles.

Les deux sentinelles les plus proches s'éloignaient maintenant l'une de l'autre, après avoir, en se rejoignant, échangé une tape sur l'épaule et quelques mots à voix basse. Les hommes crevaient de peur et faisaient exprès de taper sur les cailloux pour faire savoir qu'ils étaient toujours là. Serguéi se mit à réorganiser dans sa tête la sécurité du camp. Décidément, la méthode oonantie ne lui plaisait guère. Mais à quoi bon rêver ?

Et qui était l'autre, celui qui s'éloignait dans l'obscurité, en silence ?

Serguéi-Serge crut apercevoir une chevelure rouge. « L'Oonanti ? Qu'est-ce qu'il fait donc ? Il essaie de quitter le camp... comme les rats quittent un navire sur le point de couler ? » Une chevelure rouge ? Il n'y avait pas assez de clarté pour qu'on pût distinguer une couleur, fût-elle aussi flamboyante que celle d'une crinière oonantie...

Il attendit, adossé au camion, retenant son souffle. Quelque chose allait se passer. Il le sentait. Il s'aperçut qu'il n'avait plus envie de jouer à se donner un autre nom. Serguéi lui plaisait beaucoup ; il le reprendrait peut-être un jour. Mais il était Serge Goer de la Terre. Il ne devait pas avoir honte de celui qu'on appelait le Fondateur. Son ancêtre... ou peut-être son fils. Le grand Jôl Goer, ami des syges. Mais les Oonantis – pour une raison inconnue – trahissaient probablement l'humanité. Et peut-être étaient-ils à l'origine de cette guerre sans fin, de cette guerre à mort, que se livraient les syges et les hommes.

L'inquiétant maraudeur avait disparu. Serge fut d'abord tenté de se lancer à sa recherche, de le poursuivre dans le camp ou hors du camp. Trop difficile et trop risqué... Et puis comment imaginer que l'Oonanti allait s'enfuir en pays syge ?

Beaucoup plus tard, un bruit monta au loin, un halètement de sirène étouffée. Ou bien un hennissement de cheval ? « Tu as rêvé. Un cavalier solitaire en plein territoire des syges-des-arbres ? Non, c'est incroyable. À moins qu'ils aient une sorte de pacte... »

Il entreprit de remonter le tertre, le plus silencieusement possible. À

mi-chemin, il rencontra un gros rocher luisant et se hissa dessus pour profiter d'une lueur blanchâtre qui filtrait entre les nuages. Avec ses yeux de syge, il put observer le chaos obscur et sinistre qui l'entourait. Un paysage d'enfer. Quelques arbres isolés que les flammes avaient seulement léchés au passage s'élevaient à quinze ou vingt mètres au-dessus de la steppe calcinée. Au ras du sol, de loin en loin, des brandons soufflés par le vent se rallumaient les uns après les autres, pour s'éteindre aussitôt. À un kilomètre de là, de tous les côtés, la froide clarté des lunes se posait sur la crête moutonnante de la forêt.

Le cœur serré, Serge se demanda si la colonne Mev'dank n'avait pas été attirée tout entière dans un piège dont personne ne sortirait vivant.

« Supposons qu'ils soient déjà en train de s'infiltrer dans le camp. D'ici à quelques minutes, il y en aura partout. Jusque sous la tente du colonel ! »

Les sentinelles continuaient leur va-et-vient inutile. Elles tomberaient sans avoir vu venir la mort. Serge calcula : « Dix mille syges pour nous anéantir en moins de cinq secondes ? Non. Un bon millier suffirait ! »

Il sauta du rocher et redescendit vers les camions en reniflant la fumée. Il s'arrêta et se boucha le nez dans l'espoir de séparer *l'odeur et l'idée*. Tentative peu concluante.

Il avait l'impression que les syges étaient là. Mais s'il donnait l'alerte sans raison, il perdrait tout son crédit de guetteur et serait sévèrement puni. Tendue, haletant, désespéré, il s'appuyait au capot d'un véhicule, le regard tourné vers le ciel, cherchant il ne savait quoi. Il jouait sa chance et sa vie. Et peut-être beaucoup plus.

Il décida de sortir du camp. Il avançait dans un état hypnotique. Il parcourut une vingtaine de mètres sans faire rouler un seul caillou. Il veillait à tromper la vigilance des sentinelles. Il avait presque oublié les syges. Il marchait comme un fantôme. Il ne se rendit pas compte tout de suite qu'il avait franchi la ligne des sentinelles : la preuve était faite – une deuxième fois – que la défense du camp ne valait rien. Les syges allaient s'infiltrer sans peine. Quand ils seraient assez nombreux à l'intérieur, ils attaqueraient sur un signal télépathique. Et ceux qui se trouveraient encore à l'extérieur bondiraient en même temps. Lorsque les premières grenades éclairantes s'allumeraient, il serait trop tard : les humains submergés périraient en quelques secondes sous des milliers de griffes acérées.

« Pourquoi es-tu si sûr qu'ils vont attaquer ? » La réponse vint aussitôt : *il les voyait*. Il les voyait devant lui, accroupis dans l'obscurité, entre le tertre et la forêt. Des centaines et des centaines. Et de l'autre côté du camp, tout autour du tertre... des milliers ! « Non,

impossible. Ils sont trop loin, au moins quatre ou cinq fois plus loin qu'à ma première alerte. »

Il ferma les yeux et continua de les voir dans sa tête. Pure imagination ? Ils bougeaient. Certains avançaient déjà vers le camp. Ils rampaient avec une souplesse de serpents, plus vite même que les serpents. Une évidence frappa Serge : *l'idée de fumée* était un camouflage télépathique. Un camouflage sans effet sur lui...

Il se jeta à plat ventre. Il se brûla les doigts à un morceau de charbon pas tout à fait éteint. À quelques centimètres de son visage, une touffe d'herbe sèche, à demi consumée, brasilla sous son souffle. Il serra les dents, se força à l'immobilité. Dans combien de temps les premiers assaillants seraient-ils sur lui ? Dix ou quinze secondes ? Mais peut-être le manqueraient-ils ? Cette avant-garde comptait seulement quelques dizaines d'individus qui tentaient de pénétrer dans le camp. Et les autres ? Vingt ou trente secondes plus tard ?

Qu'attendait donc l'Ikarien borgne, là-haut sur son piton ? Il ne voyait donc rien ? Serge étreignit sa grenade au fond de sa poche. Pourvu qu'elle explose... Il compta une seconde, deux, trois. Ne pas donner l'alerte trop tôt. Les syges auraient le temps de fuir avant d'être repérés par les sentinelles... et tout le monde croirait que Serge était devenu fou ou qu'il avait trahi. Pas trop tard non plus. À un moment, chaque centième de seconde coûterait la vie d'un homme.

Il entendit soudain un glissement très proche. Son cœur battit follement. Couché le nez dans la cendre, il ne voyait plus rien. Il se souleva sur un coude, puis dégoupilla la grenade et la lança en arrière, par-dessus son épaule.

Il s'aplatit de nouveau et fit le mort. Il avait fermé les yeux d'instinct. La lueur de l'explosion fulgura sous ses paupières baissées. Puis une volée de coups de feu éclata aussitôt. Les sentinelles étaient des soldats expérimentés qui réagissaient très vite. Bien plus vite qu'il ne l'avait espéré... D'autres lueurs violentes s'allumaient autour du camp. Une fusillade nourrie poursuivait les syges en fuite.

Serge se redressa légèrement. Une vive douleur lui déchira le dos. Il lui sembla qu'on lui brûlait les côtes avec un fer rouge, qu'on lui perçait la colonne vertébrale avec une pointe émoussée.

Un éclair jaillit dans son cerveau. Puis l'ombre retomba, effroyablement noire. Il crut mourir. Il crut qu'il était mort, changé, emporté, ressuscité. Il devina que l'esprit du syge qui l'avait attaqué en s'enfuyant s'était mêlé au sien pendant une brève seconde. Puis il s'évanouit.

CHAPITRE XIV

— Serguéi, le Seigneur Ugi va te recevoir dans une heure ! cria Sophia en entrant dans la chambre.

La jeune femme avait quitté le bordel des officiers pour devenir l'infirmière particulière du guetteur héroïque qui avait sauvé ses cent cinquante compagnons d'une mort certaine et qui, de surcroît, se nommait Goer de la Terre. Serguéi Goer... Lui doutait des bonnes intentions du Seigneur à son égard. Aabo Kao Ugi était un Oonanti à la peau orange et aux cheveux rouges : Serguéi avait la certitude que les Oonantis avaient fait de lui un héros pour cacher leurs fautes. Il le savait... Lorsqu'il avait repris conscience, dans un camion transformé en ambulance, qui roulait vers le lac de Yant, il avait su presque tout de suite qu'il était englué dans une toile d'araignée d'intrigues et de complots. Des intrigues et des complots qui dépassaient probablement de très haut le petit groupe du Seigneur Ugi et de ses officiers... Comment avait-il senti ou pressenti tout cela ? Le fait est qu'en s'éveillant il savait beaucoup de choses. Et il n'était plus le même. Par exemple, il s'appelait Serguéi et il...

— Je vais t'aider à faire un peu de toilette, dit Sophia en riant. Tu aurais même besoin d'un bon maquillage. Je t'assure que tu as l'air méchant !

— Méchant ?

Serguéi se leva, nu, s'étira, examina les cicatrices de sa poitrine et de son ventre.

— Si tu voyais ton dos ! s'exclama Sophia.

— J'ai dû me retourner au tout dernier moment, avant de perdre connaissance.

— *Il t'a retourné.* Il cherchait à t'arracher les yeux.

— Non !

— Non ? Comment le sais-tu ?

Serguéi baissa la voix.

— Il cherchait à communiquer avec moi !

— Après t'avoir tailladé le dos et les épaules jusqu'aux os ? Et pour communiquer avec toi, il a commencé à t'ouvrir la poitrine ? Quand on l'a abattu, il se préparait à te sortir les intestins, non ?

— Dans mon souvenir, les choses ne se sont pas passées exactement comme ça.

— Je croyais que tu ne te souvenais de rien.

Serguéi promena ses doigts sur son visage, serra son crâne dans ses mains.

— Par moments, il me semble que certains souvenirs me reviennent. Mais je ne suis pas sûr que ce soient vraiment les miens.

Sophia sourit d'un air conciliant, posa la main sur le bras de Serguéi.

— Viens pour ta toilette, mon chéri.

Serguéi se dégagea avec douceur.

— Je tiens debout tout seul. Je peux me laver d'une main, je crois, peut-être même des deux. Sophie, si...

Sophie eut un sourire infiniment tendre pour son compagnon retrouvé. Penser qu'elle l'avait rejoint depuis la Terre et que des siècles avaient passé, au fond de l'espace ! Elle rectifia :

— *Sophia*. Je m'appelle Sophia, maintenant. Ce n'était plus possible de garder mon nom intact. J'avais trop changé.

— Sophia ! dit-il.

Il la regarda fixement. Elle le suivit dans la salle de bains... Une vraie salle de bains, comme il n'en avait pas vu depuis son départ de la Terre. C'était si loin. « Je suis un héros. J'ai droit à un chalet d'officier. D'officier supérieur, même... En attendant qu'on me liquide discrètement, quelque part sur une île ! » Il caressa le rebord de la baignoire, fit couler de l'eau chaude dans le lavabo. Le sanitaire était en bois poli, brun foncé, avec une tuyauterie où s'ajustaient des sortes de bambous souples et des éléments en plastique marqués « Atreham ».

Serguéi éclata de rire.

— Autant en profiter, hein ? On verra après !

Sophia sourit, posa l'index sur une cicatrice qui traversait sa poitrine en diagonale. Il lui prit vivement le poignet.

— Tes cheveux ont repoussé, dit-il.

— Oui... une deuxième fois. On m'avait tondue quand je suis arrivée à Jeberberen.

— C'est vrai que tu as changé. Moi aussi...

Il observa la jeune femme avec une attention angoissée. Jeune, elle l'était bien plus qu'à leur première rencontre, sur la Terre, des siècles plus tôt. Dix ans de moins, peut-être. Elle avait aussi maigri, d'une drôle de façon. Sa peau se tendait sur les os de son visage, qui ne s'était pas creusé mais allongé, du moins en apparence. Ses yeux paraissaient un peu plus bridés, ses pommettes plus hautes, son nez plus busqué et sa bouche plus charnue. Son regard s'était assombri, éloigné et durci. Elle avait pris un air un peu inhumain. « Ou bien, se

dit-il, c'est moi qui la vois autrement, parce que je suis devenu autre. »

Et il n'éprouvait pas à la retrouver l'émotion qu'il avait imaginée ou espérée en rêvant à leur rencontre. Trop de choses étaient arrivées entre-temps, et surtout ce dernier événement, qui avait failli lui coûter la vie. Il en portait les marques sur son corps et dans sa tête.

Ils avaient changé tous les deux. Le contraire eût été étonnant, après ce qu'ils avaient vécu et subi. Leurs rapports seraient différents. De même, les sentiments qu'ils avaient – qu'ils auraient – l'un pour l'autre. Il leur faudrait réapprendre à se connaître. Ce serait long... et peut-être impossible.

Sophia se retourna, tira le verrou de la salle de bains. Puis elle commença à déboutonner son corsage. Elle portait une longue robe rouge, faite d'un tissu assez pareil au velours côtelé, quadrillé par de fines lanières de cuir. C'était un vêtement élégant et luxueux, dont Serguéi n'avait encore jamais vu l'équivalent en Nejernoey.

Après, elle se mit à soulever sa jupe, lentement, comme pour laisser à Serguéi tout le temps de découvrir ses jambes nues, très brunes, musclées et striées par les cicatrices des coups de fouet.

— J'ai des cicatrices sur tout le corps, dit-elle. Même sur le ventre et la poitrine. J'ai été fouettée au moins cinquante fois. Pour rien, pour le plaisir... leur plaisir à eux, bien sûr ! Et regarde comme je suis bronzée. Je n'ai pourtant pas eu l'occasion de prendre un seul bain de soleil !

— Et en Nejernoey, les femmes sont toujours couvertes de la tête aux pieds. Mais c'est un phénomène que nous subissons tous, plus ou moins.

— Et tu peux l'expliquer ?

Serguéi hésita.

— Je vois une hypothèse, dit-il enfin. Toutes les races de la Terre sont représentées sur Shiraboam. Et il y a aussi les deux ou trois races d'Ikar. Sans parler des Oonantis... Je crois que nous tendons tous à nous ressembler, comme si les Boaras voulaient parvenir à unifier la race humaine.

— Mais les anges-gardiens qui ont conservé ce type aryen très pur ? Et les Oonantis, comme le Seigneur Ugi lui-même ?

— Ils sont très peu nombreux.

— Pas ici. Tu verras dans l'île d'Olmahaa : on ne voit guère que des peaux orangées ou blanches. Du moins, parmi les hommes. Par contre, les putains brunes sont très appréciées.

— Je ne sais pas, avoua Serguéi. Tu connais bien l'île ?

— Mais c'est là que je vivais quand tu es arrivé. On m'a envoyée ici pour m'occuper de toi, après ta blessure.

— Tu connais le Seigneur Ugi ?

— Oui.

— Tu... tu le connais très bien ?

— Oui.

Elle fit passer sa robe par-dessus sa tête, commença à ôter ses sous-vêtements : une longue écharpe de soie qui s'enroulait autour de son buste, de son ventre, de ses cuisses, puis une culotte et un bandeau de poitrine en cuir fin, un peu comme une peau de chamois... Avec la pointe du pied, Serguéi tâta la fourrure étalée sur le plancher de la salle de bains. Elle était épaisse et douce. Un peu courte, sans doute, mais elle ferait une couche acceptable.

Nue, Sophia s'approcha de Serguéi, hésita une seconde comme si elle craignait de raviver ses blessures et de rouvrir ses plaies, physiques et morales, ou bien comme si elle le trouvait aussi changé et inquiétant. Puis elle noua les bras autour de son cou et se serra contre lui. Il lui rendit son étreinte avec une seconde de retard, mais avec une vigueur qui laissait bien augurer de sa guérison. Elle haussa la bouche vers l'oreille de son compagnon et dit en chuchotant :

— Nous resterons ici, parce qu'on ne peut pas nous voir. Ni nous entendre, à condition que nous parlions doucement. *Ils* doivent croire que tu es encore mal en point. Si on nous observe, je suis censée t'aider à ta toilette, comme les autres jours.

— Qui *ils* ? Les Oonantis ?

— Les Oonantis ou leurs agents. Les espions du Seigneur Ugi. Pour répondre à ta question, je connais assez le Seigneur pour savoir qu'il veut ta peau !

Sophia et Serguéi suivirent docilement l'officier oonanti en uniforme vert chêne-de-fer qui devait les conduire auprès du chef de l'armée. Ils avaient décidé de gagner du temps. L'évasion semblait impossible tant que Serguéi n'était pas complètement guéri. Il feignait encore de marcher avec difficulté, de souffrir d'un vertige permanent qui l'obligeait à s'accrocher pour avancer aux bras des deux anges-gardiens qui l'encadraient. Sophia avait demandé que l'entrevue soit remise au lendemain. Le Seigneur Ugi avait maintenu son exigence : il voulait voir Goer de la Terre immédiatement.

Ce qui ne présageait rien de bon... Mais Serguéi avait formé en regardant le lac par la fenêtre du chalet, un plan d'évasion audacieux, depuis l'île même, dans le cas où il y serait assigné à résidence, hypothèse probable. Une fuite en direction de la rive montagneuse était sûrement exclue dans l'esprit des agents de sécurité et anges-gardiens qui truffaient sans nul doute l'île de l'état-major. Les deux kilomètres d'eau tranquille franchis d'une façon ou d'une autre, commençait le royaume des syges : syges-des-arbres, syges-des-nids et

syges-des-cavernes, les trois espèces de vampires étaient, d'après ce que l'on racontait, également représentées sur ces pentes abruptes, dans cette forêt touffue. Le Seigneur Ugi lançait parfois des missions de reconnaissance sur le lac, jusqu'au rivage des syges, mais les embarcations n'accostaient pas, même le jour. Et Serguéi songeait naturellement à s'enfuir en pleine nuit vers le territoire ennemi. À condition de trouver un bateau et de pouvoir quitter Olmahaa, il avait la quasi-certitude de n'être pas poursuivi. Et il refusait de penser à ce qui arriverait lorsqu'il serait là-bas et à la merci des vampires tueurs.

Il avait pris sa décision : il tenterait sa chance – cette chance-là. Mais Sophia ? Il ne pouvait pas lui faire partager ce risque mortel. Alors, il devrait l'abandonner une nouvelle fois. Il devrait fuir sans elle, à son insu même. La perdre peut-être pour toujours.

Il se laissa porter plus qu'à moitié à l'arrière du canot électrique où le pilote et un ange-gardien supplémentaire attendaient l'air impatient et morose. Il s'assit sur un banc, près de Sophia qui lui prit la main. Instinctivement, il serra la paume offerte. La jeune femme gémit doucement et il sentit un liquide chaud couler sous ses doigts. Il faillit dire : « Pardon, je t'ai fait mal. » Il se retint de justesse. Ni l'officier oonanti, ni les anges-gardiens n'avaient besoin de savoir que les ongles de leur prisonnier héroïque étaient devenus tranchants comme des lames. Sophia avait voulu les tailler ; il avait retiré ses mains devant les ciseaux d'un geste brusque, un réflexe de protection.

À ce moment, il n'avait pas encore pensé que ses ongles pourraient devenir des armes redoutables, s'il les gardait. Comme les griffes des syges... Il avait des griffes depuis qu'un syge qui essayait de le tuer était *mort dans sa tête*. Sa vision nocturne avait-elle augmenté ? Il l'aurait juré. Il s'était réveillé dans la nuit. Il avait cru que le jour se levait. Une lueur terne, légèrement bleutée, emplissait la pièce, montant vers le plafond comme une brume. Mais les volets étaient clos de façon hermétique. Pendant plusieurs minutes, il avait pu observer tous les objets qui se trouvaient dans sa chambre. Puis des larmes brûlantes avaient coulé de ses yeux. La vision s'était brouillée, la clarté dissipée.

Il serrait maintenant au fond de sa poche le prisme cristallin qu'il avait découvert dans le camp d'entraînement après l'orage et la première attaque des syges. Il l'avait identifié : c'était un détecteur de métaux. La proximité du moteur de la chaloupe suffisait à le réchauffer. Serguéi avait récupéré son sac à l'hôpital du camp de Yant. Mais les deux choses auxquelles il tenait le plus, la lampe électrique et le couteau en acier, avaient disparu. Maintenant, il gardait le détecteur avec lui, comme un jouet. Il se demandait si cet instrument avait une réelle valeur et si l'occasion lui serait donnée de s'en servir. Peut-être pourrait-il prospecter la forêt des syges, quand il aurait fui.

Le détecteur devint brûlant. Il le manipula d'une certaine façon, apprise par hasard. Le cristal refroidit presque aussitôt.

Sophia montra du doigt l'île d'Olmahaa, une masse verte, touffue, avec une plage de sable jaune à gauche et des rochers bruns à droite. La chaloupe se dirigeait du côté des rochers à une vitesse d'environ dix milles. La jeune femme s'adressa à l'officier oonanti :

— Lieutenant Suhii, avez-vous entendu dire qu'il existe un sanctuaire de l'ancienne race du Nejernoey sur Olmahaa ?

Le lieutenant secoua la tête.

— C'est un mythe absurde. L'ancienne race du Nejernoey n'était qu'une tribu de sauvages qui servaient de bétail aux syges. Ils étaient bien incapables de construire un sanctuaire, ni quoi que ce soit d'autre. D'ailleurs, il n'y a aucune trace de bâtiments anciens.

Sophia insista :

— Sous la maison des filles, on voit des fondations, des caves, des souterrains et je ne sais quoi. Ça ne date pas d'hier.

— C'est vrai, nous ne sommes pas les premiers à installer une base sur Olmahaa. Le Grand Meneo Lars Terviggen était arrivé jusqu'ici, il y a deux ou trois siècles. Mais ses successeurs ne pensent plus qu'à baiser leurs favorites et à prier Thorbar pour les syges ! La maison des filles d'Olmahaa est probablement bâtie sur les vestiges d'une ancienne forteresse. Voilà tout... Mais je reconnais volontiers qu'elle est notre sanctuaire !

Un vent froid soufflait sur le lac, ridant l'eau bleu-noir, sur laquelle dansaient les ternes reflets du soleil. Difficile d'imaginer que d'ici à quelques jours éclaterait la terrible canicule du second été, annoncée avec emphase par les anciens. Le canot pointait sa figure de proue aux cheveux rouges vers une baie entourée d'arbres qui semblaient porter d'énormes fleurs blanches.

— Qu'est-ce que c'est que ces arbres ? demanda Serguéi.

— Des aulnes à syges-des-nids, répondit le lieutenant Suhii. Je pense qu'on ne devrait pas garder ces saletés sur l'île. Vous devinez que les syges utilisent le duvet de ces chatons pour tapisser leurs tanières puantes. Il y en a beaucoup au pied de la montagne, de l'autre côté du lac : les aulnes forment le sous-bois des petits chênes-de-fer qui poussent ici. À mon avis, on pourrait facilement les brûler.

« C'est donc les syges-des-nids que je rencontrerai en débarquant là-bas ! » pensa Serguéi. Une image de volupté l'envahit presque brutalement. Il se vit au fond d'un nid tiède, à demi enfoui sous le duvet très doux, un syge aux dents longues penché sur son cou. Il sentait couler son sang et un bien-être supérieur se répandait dans son corps. Il était à la fois homme et syge, il découvrait un plaisir

inhumain.

CHAPITRE XV

Un comité d'accueil composé pour moitié d'anges gardiens roses et blonds et pour moitié d'Oonantis orangé rouge se présenta sur la plage des aulnes-à-syges dès que le canot eut accosté. Une douzaine d'hommes, fusil à l'épaule, kong à la ceinture, en tenue léopard, ours gris et cerf royal. L'endroit n'avait rien d'un port, même camouflé. Serguéi eut l'impression d'entrer dans le palais du Seigneur Ugi par une porte dérobée. « Mauvais signe », pensa-t-il. De toute façon, il n'attendait rien de bon de ce voyage ni de l'entrevue qui allait suivre – si on ne le liquidait pas en route.

Il remarqua deux soldats embusqués dans les rochers, derrière une mitrailleuse qui rappelait les modèles allemands de la Deuxième Guerre mondiale. Une association d'idées lui chavira le cœur : et la Troisième ? En quel état se trouvait maintenant la Terre lointaine ?

C'était la première mitrailleuse qu'il voyait sur Shiraboam et cela aussi lui fit un choc. Les deux Oonantis surveillaient le lac et la rive nord, celle du camp. Le Seigneur Ugi craignait-il ses officiers ikariens et terriens tout autant que de ses ennemis syges ?

Sophia, Serguéi et le lieutenant Suhii montèrent dans une voiturette électrique haute sur pattes, qui ressemblait à un insecte aquatique. Les hommes d'escorte s'installèrent trois par trois sur de grosses motochenilles. Propulsion électrique aussi ? En tout cas, il existait sur Shiraboam une technologie capable de produire des accumulateurs bien plus efficaces que ceux de la Terre. « Ceux de la Terre à la fin du xx^e siècle ! rectifia-t-il. Dieu sait où ils en sont maintenant ? À l'antigravité ou au chariot à bœufs ? »

La piste montait en zigzag entre les aulnes-à-syges. Au moment où les véhicules atteignaient le plateau qui occupait la partie nord-est de l'île, le soleil sortit de derrière les nuages, révélant un panorama de vallons échancrés vers le lac, parsemés de bosquets, de chalets de bois, de huttes en bois ou en pierre. Ohnahaa était plus grande que Serguéi l'avait supposé. Corollaire : son évasion serait plus difficile. On verrait le moment venu... Il avait ses yeux et ses griffes !

Les soldats du Seigneur circulaient en tous sens, à pied, ou sur divers véhicules. Un cavalier solitaire salua au passage le lieutenant Suhii. Encore un Oonanti. L'île n'était pas seulement le quartier général du Seigneur Ugi : c'était une base oonantie. Sophia serra le bras de Serguéi. Une troupe de serfs – d'esclaves – travaillait à un

terrassément sous la surveillance des anges gardiens blonds, armés de fouets. Serguéi avait une certaine expérience de ce genre de situation, du mauvais côté du fouet. Il rendit à Sophia l'étreinte de sa main. « Après tout, nous sommes ici pour expier... »

Mais expier quoi ?

Le palais du Seigneur se dressait derrière une palissade de deux mètres de haut. C'était un énorme chalet, inachevé, flanqué de bâtiments bas, de huttes et de guérites. Une barrière hérissée de pointes s'ouvrit devant la voiture, tandis que les motochenilles s'arrêtaient à bonne distance. Le lieutenant bondit de son siège, aida Serguéi à descendre.

— Attention, notre Seigneur Ugi nous a vus !

Ses mains tremblaient et lorsqu'il prit le bras de Serguéi pour soutenir celui-ci, il faillit tomber avec lui. Suivi de près par deux gardes du corps terriens, aryens même, le général oonanti s'avancait vers les visiteurs à pas lents, léger et brillant comme un personnage fantastique. Serguéi éprouva une surprise intense. Il avait oublié d'interroger Sophia sur l'homme qu'il allait rencontrer. C'était un très jeune homme. À première vue, on l'eût pris pour un prince enfant, un adolescent efféminé, avec ses cheveux longs, à peine cuivrés, sa frêle stature, son cou mince, ses bras fluets. Mais la dureté métallique de ses traits, la densité de son regard sous ses longs cils roses démentaient aussitôt cette impression.

Il y avait quelque chose de royal dans le port de sa tête et le pli dédaigneux de sa bouche. De royal ou d'inhumain... Sa peau était d'un orange très pâle, ses cheveux bronze foncé, assez loin du rouge éclatant des crinières oonanties qui l'entouraient. Il aurait pu passer pour un Terrien ou plutôt pour une Terrienne. Et fort belle...

Peut-être le Seigneur était-il une Dame ? Peut-être n'était-il pas humain ? Peut-être jouait-il un rôle ? Peut-être était-il un robot, un porteur d'âme ou n'importe quoi de ce genre ?

Peut-être était-il un Boara ?

En tout cas, il exerçait sur ses officiers, ses gardes, ses proches, un ascendant extraordinaire.

— Bienvenue, Goer de la Terre, dit-il d'une voix douce mais nettement masculine. Et toi aussi, Sophia. Et merci à toi, Suhii. Tu peux disposer, lieutenant.

Il s'approcha de Serguéi, relaya l'officier.

— Sophia et moi allons conduire notre invité jusqu'à un siège confortable.

Le groupe franchit un rideau de saules, d'aulnes-à-syges et de bambous et arriva devant une piscine ovale, d'environ cinquante

mètres dans son grand axe, pleine d'une eau bleu pâle, transparente. Deux filles nageaient en se poursuivant et en s'éclaboussant. Dans cette eau si claire, on voyait qu'elles étaient complètement nues. Serguéi ne put retenir une exclamation d'étonnement. En quelques pas, il avait changé d'univers. Il avait quitté le Nejerneoy moyenâgeux pour rejoindre la civilisation technologique, ses fastes et ses jeux. Il ne se sentait pas plus rassuré pour autant. Le mystère qui suintait par tous les pores jaunes du Seigneur lui parut s'épaissir encore.

Puis il oublia les naïades. Son regard vola autour de la piscine, s'arrêtant sur un homme et sur un objet aussi inattendus l'un que l'autre. L'objet était un poste de télévision portatif, tranquillement posé sur le marbre beige, à côté du plongeur. L'homme, étendu sur une sorte de chaise longue, avait une barbe grise sur des joues creuses, des bras et des jambes très maigres, mal accrochés à un corps massif. Il ressemblait au Juif errant et, lorsqu'il tourna la tête vers le Seigneur et ses hôtes, Serguéi vit qu'il ne s'était pas trompé.

David le prophète !

— Nous détruirons les syges, disait calmement Ugi. Nous en avons maintenant les moyens.

Il caressa distraitemment la cuisse de Sophia. La jeune femme, en slip de bain, les seins nus, était assise près de lui dans une attitude languissante. Serguéi avait naturellement gardé son uniforme de toile grise. Il n'était pas censé pouvoir se baigner ni même se déshabiller. Le Seigneur Ugi portait une combinaison argentée, en tissu artificiel, d'aspect métallisé, ornée de dessins multicolores, qui laissait ses bras et ses épaules nus. Il avait passé par-dessus un gilet sans manches, largement ouvert, avec quatre poches où étaient accrochés des armes, des clés et divers objets qui semblaient appartenir à une technologie étrangère, peut-être non humaine.

Était-ce l'aveu d'une connivence avec une race supérieure, qui aurait pu être celle des grands juges, ou une simple mascarade destinée à tromper ses officiers ? Serguéi eut l'intuition qu'il recevrait bientôt une réponse à toutes ses questions. S'il vivait assez longtemps.

— Nous détruirons les syges, par le fer et par le feu, répétait le Seigneur. Je dispose maintenant de nouveaux moyens qui me permettront de défolier leurs chênes-de-fer et de griller le sous-bois. Nous allons commencer prochainement par les pentes de la montagne que vous voyez en face de vous, sur la rive sud du lac. Nous aurons une centaine de ballons, quatre ou cinq hydravions... et plus tard une dizaine. J'attends également des lance-flammes et des automitrailleuses. Il faut en finir avec ces monstres. D'autant qu'il y a un fait nouveau.

« Nous avons la preuve que les syges gardent des esclaves humains pour se nourrir de leur sang. Nous en avons libéré quelques-uns. La plupart étaient devenus des animaux. Ils étaient aussi très affaiblis et inconscients. Mais récemment, un commando de lutte contre les syges-arbres a libéré un ancien serf de Jeberberen, nommé Marino. Ce Marino était un Mordant. Il ne croyait pas à l'existence des syges. Il s'est évadé pour gagner la forêt. Les syges – qui existaient vraiment – l'ont capturé et transformé en outre à sang. Mais il est encore conscient. Il se souvient très bien de son odyssée. Il se souvient de vous, Serguéi Goer. Il était votre compagnon de servage à Cinq-Cabanes-du-Loup-gris, au domaine de Jeberberen. Vous pourrez authentifier son témoignage, ce qui est très important... Voilà une des raisons de votre présence ici. On va amener Marino et vous l'écoutez ! »

« Il ne veut donc pas me tuer tout de suite », pensa Serguéi. L'apparente bienveillance du Seigneur l'inquiétait presque davantage. Et l'opération projetée contre les syges rendait son évasion encore plus incertaine.

Il rencontra l'étrange regard – profond, camouflé, double, électrique... – du chef oonanti. Il le soutint et dit simplement :

— Je me souviens de Marino. Je suis heureux qu'il soit vivant.

— Je suppose que vous n'avez pas oublié non plus David Rolguer le prophète.

— Je l'avais reconnu.

— C'est la deuxième raison de mon invitation. David prétend qu'il va mourir aujourd'hui. Comme il a toujours été bon prophète, cela pourrait bien arriver. Vous ne trouvez pas qu'il a l'air malade ?

David s'était levé et il s'avavançait calmement vers le Seigneur Ugi. Une sorte de toge, rouge et blanche, serrée par une ceinture violette, le drapait non sans élégance des épaules aux genoux, découvrant ses jambes squelettiques, creusées de plaies sanguinolentes. Ses pieds nus saignaient aussi et il laissait derrière lui des traces rougeâtres sur le marbre clair. Il sourit à Serguéi.

— Non, je n'ai pas été torturé. Enfin, depuis longtemps. C'est une forme de maladie, si l'on veut. Mais je ne mourrai pas de ça. Je mourrai de mort violente. Notre cher Seigneur le sait très bien, mais ça n'a aucune importance. Toi, tu vivras et je fais de toi mon légataire universel. À vrai dire, je ne possède rien, mais je tiens à ce symbole.

Le Seigneur esquissa un geste de jeune fauve s'étirant au soleil. Un rictus moqueur pinça ses lèvres ocre, striées de veinules roses.

— Qu'est-ce qui vous prouve que Serguéi Goer vivra, David ?

— C'est une prophétie que je fais, cher Seigneur.

— Très bien. J'ai accédé à ta demande. Ton héritier symbolique est

ici. À toi de tenir tes promesses.

— Je suis prêt à répondre à toutes questions.

— Cela ne suffira pas, David. Ton légataire universel doit entendre ton testament. Et je l'écouterai aussi. Telles sont nos conventions.

Le Seigneur Ugi fit claquer ses longs doigts aux ongles dorés. Deux anges gardiens bondirent à l'appel. D'un signe, il leur commanda de donner un fauteuil gonflé à David et un autre à Serguéi.

— Asseyez-vous tous les deux en face de moi. Je veux voir votre regard.

Il tourna ostensiblement la tête et se remit à caresser les jambes, le ventre et les seins de Sophia. La jeune femme avait fermé les yeux. Le cou tendu en arrière, elle offrait au soleil son visage sans expression. Son souffle s'accéléra légèrement. Impossible de deviner si elle éprouvait du dégoût, du plaisir, de la fierté ou n'importe quoi d'autre. Peut-être cela n'avait-il aucune importance.

Soudain, l'Oonanti leva la main qui palpait Sophia et la pointa tour à tour sur David et sur Serguéi.

— Eh bien ! prophète, dis-moi qui est en réalité celui-ci !

David envoya un sourire d'encouragement à son ancien compagnon de cachot. Mais Serguéi savait que sa vie allait se jouer dans les prochaines minutes. Il se prépara à se changer en syge. En syge-de-jour, une variété hybride qui n'existait pas encore... Non pour tenter de fuir en abandonnant Sophia, mais pour bondir sur le Seigneur Ugi et le tuer avant d'être tué. Ou mieux : le prendre en otage.

Il serra les poings. Le sang coula dans ses paumes. Cela risquait de le dénoncer. Il se mordit la lèvre et il sentit immédiatement le sang au coin de sa bouche. Il pensa : « Je suis perdu ! »

David joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Celui-ci, comme vous dites, cher Seigneur, s'appelle Goer. Serge Goer...

— Serguéi.

— Serguéi si tu veux. C'est un Goer de la Terre. Il y en a beaucoup sur ce monde et ailleurs. Étrange tribu qui a essaimé sur toutes les planètes du totum, par je ne sais quel mystère. J'ai douté longtemps en être un moi-même. Et maintenant... Oui, je réponds à votre question, cher Seigneur. Serguéi Goer est vraiment un Goer. Mais il n'est pas un *descendant* de Jôl Goer, le Fondateur de la civilisation humaine sur Shiraboam. Vous savez, cher Seigneur, combien les Boaras sont friands des manipulations temporelles. Vous en avez là une tout à fait réussie. Serguéi est très probablement le *père* du Fondateur !

« Toi, Joël, pensa Serguéi. Toi, mon fils. Je n'ai jamais douté de ton destin. J'ignore ce que tu as fait exactement, mais c'est magnifique. Et

tu as été l'ami des syges... »

— L'ami des syges ! s'exclama le Seigneur.

— C'est vrai, fit David. L'homme dont vous avez entrepris de détruire l'œuvre.

— Oh ! l'œuvre était déjà malade. Ce que tu appelles la « civilisation humaine » n'existe plus sur Shiraboam. Et la rupture entre les hommes et les syges est consommée depuis longtemps. Bien sûr, grâce au témoignage de Marino, je pourrai convaincre le Cardinal Prince élu que son attentisme, son laxisme ne se justifient plus et qu'il faut agir.

— Voulez-vous une prophétie, cher Seigneur ? En voici une : le Grand Meneor ne se laissera pas convaincre par vos arguments. C'est peut-être un Goer de la Terre, lui aussi. Il vous fera la guerre. Il détruira votre armée.

— Et je mourrai ?

— Peut-être pourrez-vous fuir vers Oonanti ou un autre monde.

— Serguéi Goer, ici présent, serait donc le père du Jôl Goer ? Cela ressemble à une histoire légendaire.

— Nous vivons une histoire légendaire.

— David, dit Serguéi. Tu as dit à la prison que tu étais né sur la Terre, en Amérique, il y a deux siècles environ. Ainsi, tu ne peux pas être un Goer.

— C'est une question ? La réponse vous intéresse, cher Seigneur ? Les choses ne sont pas aussi simples, Serguéi. D'abord, je ne sais pas si je suis né en Amérique, ni sur la Terre. J'avais six ans quand je suis arrivé à Manhattan. Les souvenirs de mon enfance sont extrêmement confus. Je ne sais pas d'où je venais. Mon nom était Roger Guerre. J'étais sans doute Français, à cause de ce nom et de la langue que je parlais un peu. Je connaissais aussi, quelques mots d'anglais. Et je baragouinais une langue que personne n'a jamais pu identifier et qui était peut-être bien le nejerien. Un couple juif âgé m'a adopté. Plus tard, je suis parti en Europe. C'était l'époque napoléonienne. J'ai beaucoup voyagé... Comment je suis arrivé sur Shiraboam ? Comme tout le monde. J'ai rencontré les porteurs d'âme des Boaras qui m'ont dit que des choses effroyables se préparaient sur la Terre. Ils m'ont proposé le pacte du jugement et m'ont transporté Dieu sait comment sur ce monde. Quand j'ai vu les forêts du Nejernoey, il m'a semblé reconnaître le paysage de mon enfance... Pourquoi m'avait-on envoyé sur la Terre dans mon jeune âge ? Pourquoi ces manipulations temporelles ? Comme je vais comparaître bientôt devant le tribunal du jugement dernier, les Boaras m'expliqueront sans doute tout cela.

Le Seigneur Ugi chassa la réflexion d'un geste de la main, appuyé par une moue méprisante.

— Dispense-nous de tes états d'âme, prophète.

David garda un moment le silence. Le Seigneur reprit :

— Tu as juré que tu parlerais en présence de Serguéi Goer. Il est là. Nous t'écoutons tous les deux.

— Peut-être ai-je commis une erreur. Peut-être ai-je trop tardé pour choisir mon héritier spirituel ? J'annonce que Serguéi Goer vivra.

— Tu l'as déjà dit ! coupa le Seigneur sur un ton agacé.

— Je le répète. Si, par extraordinaire, il venait à mourir...

— Tu ne crois même pas à tes prophéties ? Si Serguéi Goer mourait, tu n'aurais plus d'héritier, c'est ça ? Tu me demandes un engagement ? Mais tu n'as aucune confiance en moi ? Alors, à quoi bon ? Tu dois croire à tes prophéties. Tu n'as pas d'autre ressource.

— Je peux encore me taire.

— Mais tu veux parler avant de mourir. Et tu as annoncé ta mort. Pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? Tu es obligé de parler. De plus, tu as une chance, si faible soit-elle, de me convaincre.

— C'est vrai. Si faible soit-elle... Cher Seigneur, tu ignores peut-être que tu t'es mis au service des ennemis de la race humaine. Bien que j'en doute !

Le Seigneur s'esclaffa. Mais il avait blêmi.

— J'ai déjà entendu ce son de cloche. Alors, ton testament spirituel n'est rien d'autre que le *Système Goer* ?

— Qu'est-ce que le système Goer ? demanda Serguéi.

— Un tissu d'imbécillités ! répondit l'Oonanti. Une théorie absurde inventée par Jôl Goer pour justifier l'alliance entre les hommes et les syges. On appelle également « *Système Goer* » une secte vouée à propager les idées de son *fondateur*. Car c'est tout ce qu'il a jamais fondé, votre grand homme : la secte qui porte son nom.

David se souleva dans son fauteuil.

— Tu as voulu que je parle, cher Seigneur. Je vais le faire.

— Tu es donc un agent du *Système Goer* ? Je suis déçu. Je te prenais pour un véritable prophète !

L'Oonanti ricana.

— Qu'espères-tu ? Me convertir ? Non, tu dois avoir un but plus subtil. Alors, je vais t'écouter pour comprendre.

David regarda Serguéi.

— Je regrette, frère. J'aurais dû te dire tout cela à la prison. Mais je ne savais pas encore que j'allais mourir si tôt. J'avais peur que tu me croies fou. Et je pensais qu'il y avait avec nous des espions ennemis... Le résultat, c'est que je suis obligé de te parler aujourd'hui dans les pires conditions. Le Seigneur Ugi est probablement – je n'en suis pas encore tout à fait certain – le pire ennemi de l'humanité unie qu'il y

ait sur ce continent et peut-être sur tout Shiraboam. Dès que tu connaîtras la vérité, ta vie sera en danger. Mais je sais que tu vivras. C'est une prophétie que je fais, car je suis prophète.

— Une prédiction, rectifia le Seigneur.

— Peut-être. Attention, Serguéi. Tu devras être extrêmement vigilant et te tenir prêt à te battre. Comment ? Je te fais confiance et je crois que les Boaras t'aideront, car tu n'es pas ici par hasard. C'est impossible. Même s'ils sont très loin, les Boaras veillent sur nous... Mais ne sous-estime pas notre cher et noble Seigneur Ugi. Il est moins stupide qu'il n'essaie de le paraître en ce moment. Il se demande ce que je sais exactement et il attend que je vide mon sac. Il pense que je te donnerai le maximum d'informations et qu'il pourra mesurer ainsi à quel point les gens du Système Goer sont renseignés.

« Il est persuadé que j'appartiens au Système Goer. Il a peut-être tort... ou peut-être pas. Mais les choses sont moins simples qu'il le pense. Il y a sans doute un groupe d'hommes qu'on appelle Système Goer et qui sont aujourd'hui le fer de lance de l'humanité. Et il y a ceux qui les approuvent et les aident parfois, mais ne partagent pas leurs secrets. Qu'est-ce qui prouve au Seigneur Ugi que je ne suis pas de ceux-là ?

« Je suis un homme seul qui est allé jusqu'au bout, sur la route du jugement. Ce que je vais te dire, j'ai mis près de deux siècles pour le découvrir. Entre-temps, j'avais rencontré les hommes et les femmes du Système Goer. Mais ce ne sont pas eux qui m'ont appris ce que je sais. Voilà la vérité.

« Et je voulais que notre Seigneur Ugi sache qui tu es pour qu'il n'ait pas un jour la tentation de te maltraiter... »

— Je ne crois pas une seule de ces bonnes paroles, dit l'Oonanti à Serguéi. Je ne pense pas que tu sois le père de Jôl Goer, ni même son arrière-petit-fils. Cette argumentation est destinée à me convaincre que tu es intouchable. J'ai voulu vous confronter pour vous démasquer. J'ai sans doute réussi. Je pense que vous êtes tous les deux des agents du Système Goer. Et si David tient tant à te protéger, c'est que tu es quelqu'un d'important !

— Seigneur, dit Serguéi, croyez-vous que j'aurais gardé le nom de Goer, dans ce cas ?

— Le nom de Goer jouit encore d'un grand prestige parmi mes imbéciles de soldats terriens et ikariens. Tu participes peut-être à une tentative de déstabilisation de mon armée. Mais peu importe.

— Discussion oiseuse, fit David. Écoute-moi, Serguéi, et ne t'occupe pas de ce qu'il dit. L'hypothèse de Goer, il a fallu des siècles à Jôl Goer pour la concevoir et l'étayer. Elle s'est largement confirmée après lui et maintenant, ce n'est plus une hypothèse : c'est une certitude. Elle

seule explique pourquoi des millions d'humains de toutes les races ont été transportés sur Shiraboam. Elle seule explique le jugement. Elle seule explique ce que veulent les Boaras... et pourquoi les porteurs d'âme sont idiots !

Il reprit son souffle et ajouta, plus bas :

— Elle seule explique pourquoi les Oonantis tentent de détruire les syges !

Le Seigneur Ugi eut un geste menaçant.

— Tais-toi, imbécile ! cria-t-il. Laisse-moi réfléchir.

Deux anges gardiens s'approchèrent d'un bond et encadrèrent le fauteuil de David. Le prophète voulut continuer. Deux mains se posèrent sur ses épaules, les pouces s'appuyant sur son cou. Il émit un bref gargouillis et se tut.

— Je t'ai assez entendu pour savoir que tu es un agent du Système Goer, prophète ! Pour Serguéï, j'hésite encore. Je suis perplexe. Peut-être est-il vraiment ce qu'il dit : un héroïque guetteur de mon armée, un sincère ennemi des syges... J'étudierai son cas plus tard. Je vais donc lui donner sa chance en le dispensant d'entendre tes révélations. S'il est loyal, mieux vaut ne pas l'intoxiquer avec le Système Goer. Ce ne sont que des contes à dormir debout, mais certains qui les ont crus en sont devenus fous. Quant à toi, David Rolguer, je veux bien admettre que tu es un vrai prophète. Je vais même t'aider à le prouver. Tu as annoncé ta mort pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? Il serait dommage que tu te sois trompé !

Le Seigneur Ugi eut un geste extraordinairement vif. Un geste de syge, pensa Serguéï qui se sentait lui-même à demi syge. Il se tenait prêt à bondir. Il aurait peut-être pu tuer le chef oonanti avant que celui-ci n'abatte David. Mais les anges gardiens et les soldats aux cheveux rouges veillaient en grand nombre autour de la piscine et dans le bosquet voisin. Vingt, trente ou plus... David n'aurait pas plus de cinq secondes de sursis. « Et je me ferais aussitôt massacrer avec Sophia... » Le vieux prophète avait joué et perdu. Il le savait d'avance. Malheureusement, il n'avait pas eu le temps de parler.

Serguéï décida de sauver sa propre vie. C'est ce que David avait voulu. Sa dernière prophétie devait signifier : « N'essaie pas de me sauver. Il faut que tu vives... » Alors, il serra les dents. Tous ses muscles se contractèrent avec une violence douloureuse. Il ne bougea pas.

Le lance-rayon du Seigneur Ugi n'émit aucune radiation visible. C'était un tube de la grosseur d'un crayon. Il n'y eut aucun bruit sauf celui que fit le corps de David en roulant au sol.

— Mon Dieu ! dit Sophia. Il est mort !

CHAPITRE XVI

Serguéi eut vite fait le tour du chalet : deux pièces minuscules et sommairement meublées. Plus un coin toilette non encore aménagé... Un demi-chalet, en fait. Un officier oonanti occupait sans doute l'autre moitié. Des grappes d'ampoules électriques jetaient sur les boiseries et les tapis de fourrure une lumière crue, intense, qui faisait paraître plus épaisse l'obscurité extérieure. Nuit sans lune... Le cœur de Serguéi se mit à battre plus fort. « Une nuit pour les syges ! » Voilà qui doublait ou triplait ses chances d'évasion.

Emmener Sophia dans la montagne aux chênes-de-fer ? Il n'était pas sûr d'avoir un autre choix.

— C'est correct, dit gravement la jeune femme.

Serguéi éclata de rire. Elle reprit avec une moue d'appréciation :

— Les meubles sont un peu rustiques. Mais il y a un réfrigérateur, tu as vu ?

— J'ai vu. L'état-major ne se refuse rien !

Elle rit à son tour.

— Une chaumière pour deux cœurs en instance de jugement.

— Petite île tout confort... Pour le jugement, nous avons le temps : dix ans.

— Nous sommes vivants. C'est presque un miracle, non ?

— Nous n'avons qu'un sursis.

— Je n'ai pas très bien compris pourquoi David s'est fait tuer.

Ils s'étendirent sur le plus large des deux lits qui occupaient les coins de la chambre et se serrèrent l'un contre l'autre.

— Je crois que David appartenait vraiment à ce que le Seigneur a appelé le Système Goer, dit Serguéi. Je crois qu'il accomplissait une mission.

— Ça n'explique pas tout.

— Il était vieux, blessé, malade, usé. Il voulait en finir pour aller au jugement dernier. Il a voulu mourir devant nous d'une façon spectaculaire et exemplaire, pour nous convaincre de rejoindre son camp.

— Quel camp ?

— C'est à voir. Il espérait peut-être que le Seigneur Ugi le laisserait parler un peu plus longtemps. Et puis il est télépathe. En mourant, il a essayé de communiquer avec moi. Il m'a transmis un message... ou

quelque chose qui voulait être un message. Tout était mêlé, ou du moins c'est arrivé dans ma tête complètement mêlé : le Système Goer et une information qui... Je ne sais pas. Je réussirai peut-être à la retrouver. On dirait qu'elle est tombée tout au fond de ma mémoire. Elle est maintenant comme un souvenir très ancien et très vague. Mais je sais qu'elle concerne un moyen de...

Serguéi baissa la voix. Sophia attira son visage contre sa joue.

— Parle-moi à l'oreille.

— Tu crois qu'ils nous écoutent ?

— C'est possible. Ils ont toutes sortes de dispositifs électroniques. Ça doit être du matériel d'origine non humaine.

— Dans ce cas, il vaut mieux se taire.

— Ou parler d'autre chose.

— En nejerien, en anglais, en français ?

— S'ils nous écoutent, mieux vaut parler nejerien pour ne pas trop susciter leur méfiance. Je suppose que tu as des questions à me poser ?

— Mille... Enfin une ! Je me souviens de tes derniers mots, sur la Terre, dans ta maison : « Je ne pars pas. Je ne peux pas quitter la Terre. Adieu ! » Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Tu as disparu. Les deux porteurs d'âme, Yanka et Omahi, étaient toujours là, ricanant bêtement. Ils avaient l'air tout à fait idiots !

— Pourquoi les porteurs d'âme sont-ils idiots ? demanda Serguéi comme s'il se posait la question à lui-même une fois de plus, sans espoir de réponse.

Mais il avait maintenant un espoir de réponse au cœur et dans la tête. Sophia continua :

— Ils étaient insupportablement idiots. Alors, je me suis sentie très seule. Je n'ai pas pensé que je ne pourrais pas vivre sans toi. Je croyais bien que je pourrais vivre sans toi. J'avais choisi la Terre... Non, j'ai pensé que tu allais connaître des aventures fantastiques, merveilleuses, terribles. Et moi, si je survivais à la guerre atomique, ce serait dans des conditions misérables, et je m'ennuierais à mourir. J'ai compris qu'à chaque minute de mon existence, je me demanderais où tu étais et ce que tu faisais... Ces réflexions n'ont pas dû me prendre plus de cinq secondes. Les deux idiots étaient encore là, comme s'ils attendaient que je change d'avis. Je leur ai fait plaisir. J'ai dit : « Oui, ça va. J'ai changé d'avis. Emmenez-moi aussi sur la planète du jugement ! »

« Je me suis endormie. Je me suis réveillée presque aussitôt – du moins c'est ce qu'il m'a semblé – sur la plate-forme d'arrivée. Là, j'ai attendu longtemps, car je ne me décidais pas à me lancer sur une passerelle. Enfin, je suis allée à la tour du jugement. Un juge – bienveillant – m'a dit que j'étais un spécimen d'humanité tout à fait

médiocre, mais qu'il m'aimait bien quand même. « Vos histoires sexuelles ne m'intéressent pas... » Il m'a proposé ce qu'il appelait une solution douce. Je lui ai répondu que la meilleure solution pour moi, c'était de te rejoindre. Il s'est renseigné et il m'a répondu que tu n'étais pas encore passé en jugement. Je devais donc attendre. J'ai dormi encore dans une chambre minuscule au-dessous de la tour.

« La voix du juge m'a réveillée. Il était très triste, ce bon juge. Il s'était mis en rapport avec le tien qui t'avait trouvé corrompu, égoïste et pervers comme d'ailleurs la plupart des humains. L'ennui c'est qu'il avait choisi une solution très dure pour toi. Tu étais déjà en route pour le Nejerneoy avec un convoi d'esclaves... Je me suis fâchée. J'ai crié si fort que j'ai cru l'avoir chassé. Je l'ai traité d'imposteur, de négrier, de nazi, de faux dieu... Et il m'écoutait. Il m'a répondu que je pouvais te rejoindre si je le souhaitais. Mais alors, je devrais renoncer à la *solution douce*. Il faudrait que je sois esclave aussi. Et pour longtemps... Peut-être jusqu'à mon jugement décennal, à moins que je me débrouille pour être affranchie avant. Ou que mon maître me torture à mort pour s'amuser !

« Tu sais le reste, à quelques détails près... dont tu me feras grâce ! »

Tout en écoutant sa compagne, Serguéi essayait de mettre de l'ordre dans le magma d'idées et d'informations que David Rolguer lui avait transmis avant de mourir. Une certitude surnageait : David, vrai prophète ou habile charlatan, était bien un agent du Système Goer. Et il avait recruté Serguéi pour prendre sa suite... D'autre part, les porteurs d'âme étaient vraiment idiots. Les Boaras avaient voulu qu'ils soient ainsi *pour qu'ils ne puissent capter l'héritage*.

Quel héritage ? Celui des Boaras, bien sûr ! Car cette prodigieuse affaire, qui mettait en jeu l'avenir de l'humanité et de bien d'autres races, était une histoire d'héritage.

— Je te fais grâce des détails, dit Serguéi. Mais j'ai une autre question à te poser. Est-ce que tu as toujours ce don de prémonition ou de précognition que tu attribuais, au moins en partie je crois, à ta maison ?

— Je ne sais pas si je l'avais en moi ou si la maison me l'a légué. Il est toujours là. Il m'a sauvé la vie au moins une fois depuis que je suis sur Shiraboam. Il m'a aidée trois ou quatre fois. Et d'ailleurs, si j'ai pu te rejoindre ici, c'est grâce à lui. Et maintenant...

— Et maintenant ?

Sophia gémit et porta la main à sa cuisse, sous sa jupe que Serguéi avait relevée. Leurs doigts se rencontrèrent.

— Oh ! pardon. Tu saignes..., fit-il.

— Pourquoi tes ongles sont-ils devenus coupants comme du verre ?

— Tais-toi ! dit-il.

Puis en français, très bas, il expliqua :

— Je suis en train de changer. Je commence à prendre certains caractères des syges.

— Oh ! fit-elle.

— Un syge est mort dans ma tête.

Une transformation profonde était en cours dans son système nerveux, son sang, son cerveau, ses muscles. Il sentit le cou soyeux et tendre de Sophia sous ses lèvres. Un désir fou monta en lui, mais il réussit à le dominer. Il caressa doucement l'épaule, la hanche et le ventre de la jeune femme, avec la paume de sa main, en évitant de l'effleurer avec ses ongles. Mais il la sentit frémir. La peau de ses bras et de ses cuisses se hérissait. Elle avait peur de lui. « Normal, pensa-t-il. Mais elle s'habituera. Et moi aussi... J'apprendrai à rentrer mes griffes quand il faut ! »

— Maintenant..., dit Sophia en répondant avec un certain retard à la question de Serguéi ; maintenant, j'ai peur. Je sens que nous sommes menacés. Maintenant, tout de suite.

— Menacés par les...

Il forma sur ses lèvres le mot « Oonantis », mais ne le prononça pas tout à fait. Sophia hocha la tête : elle avait deviné.

— Si j'ai bien interprété le message de David, il y a un enjeu énorme. Et des êtres, des humains et des non-humains, qui se livrent dans l'ombre une guerre terrifiante. Alors, oui, nous sommes menacés. Il faut fuir.

— Mais nous ne pouvons pas... Tu n'es pas guéri !

— Je ne sais pas, dit-il. Je me sens bien. Mon corps a acquis de nouvelles aptitudes. De toute façon, je n'ai pas le choix.

— Où aller ? demanda Sophia doucement.

— Si j'avais été seul, j'aurais quitté l'île. J'aurais taché de gagner la montagne des syges...

— Tu serais parti chez les syges ?

— Oui.

— Tu... Oh ! Serguéi, je crois que je connais un endroit où nous pourrions nous cacher, ici, dans Pîle, en attendant.

Serguéi se décida sans perdre un instant.

— Oui, nous y allons.

Il sauta du lit et aida Sophia à se lever. La jeune femme mit de l'ordre dans ses vêtements. Puis elle regarda Serguéi en se forçant à sourire. Il vit que ses mains tremblaient. Il voulut les prendre dans les siennes. Ses ongles brillèrent dans la lumière. Instinctivement, il les cacha derrière son dos. Il chercha son sac. Il ne l'avait plus. Impossible

de se souvenir s'il l'avait laissé de l'autre côté du lac, oublié dans le bateau ou ailleurs. Oh, ça n'avait aucune importance. Ah, le détecteur de métal était toujours au fond de sa poche. Il eut envie de le jeter. Mais il y tenait. Il le garda.

D'un grognement, il donna le signal du départ. Puis il se retourna et prit le bras de Sophia.

— La nuit est très sombre. C'est une chance pour nous. Tu vas me suivre.

— Mais tu ne connais pas l'île. Tu ne sais pas où il faut aller !

— C'est vrai, admit-il.

— Je vais me repérer aux lumières.

Soudain, la jeune femme poussa un léger cri de frayeur. Elle mit aussitôt la main devant sa bouche et recula vers l'intérieur du chalet. Elle ferma les yeux et respira avec effort.

— Sophia ! Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai peur ! souffla-t-elle. Je sens qu'ils sont là. Ils viennent nous chercher pour nous interroger... peut-être pour nous tuer. Oh ! Serguéi, nous sommes perdus !

— Non, dit-il. Attends là. Ou plutôt rentre. Je vais voir.

— Non, ne sors pas.

— Il le faut. Sais-tu combien ils sont ?

— Je ne sais pas. Plusieurs. Pas beaucoup...

— Attends-moi ici calmement, dit-il sur un ton si ferme que la jeune femme obéit sans plus discuter.

Elle s'adossa au mur puis recula encore et se laissa tomber sur le lit défait.

Serguéi sortit et se glissa dans la nuit avec une vivacité dont il se serait cru incapable. Mais il n'était plus lui-même et il le savait. Il vit les trois hommes qui arrivaient dans une voiture électrique silencieuse. La voiture s'arrêta en bout de piste, à cinquante mètres du chalet. Les hommes descendirent. Trois... trois seulement. En voyant la voiture, il avait eu peur de se trouver en face de quatre hommes armés. Contre trois, il avait sa chance, à condition d'oublier tout ce qui restait d'humain dans sa tête, dans son cœur et dans son corps.

Il eut le temps de se cacher derrière l'une des nombreuses touffes d'arbustes qui parsemaient le terrain sur lequel était construite cette cité de chalets. C'était un mélange de troènes, de viornes, de noirpruns et d'essences propres à ce monde et à ce pays. Alors, en silence, il enleva les vêtements qui le gênaient. Il garda seulement le court caleçon de peau que portaient les sous-officiers de l'armée Ugi. Il ôta aussi ses chaussures. Il était à peine conscient de ses gestes. Mais il eut l'impression que la plante de ses pieds durcissait pour s'adapter au terrain caillouteux, hérissé de chardons.

Il vit les trois hommes se diriger vers le chalet. Deux d'entre eux avaient une lampe. Ils s'en servirent brièvement. Il y eut deux éclairs pâles et, de nouveau, l'obscurité très dense. Les visiteurs avaient bien l'intention de surprendre ceux qu'ils cherchaient. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin pour se concerter. À voix basse... Serguéi se prépara à bondir derrière eux, mais la situation ne lui semblait pas encore tout à fait satisfaisante.

Il n'entendait pas les paroles chuchotées par les trois hommes. Tout à coup, il perçut leurs émissions mentales. Encore un don hérité du syge *mort dans sa tête* ? Il l'accepta de tout cœur. En tant qu'humain, il ne se serait pas risqué à affronter trois tueurs bien entraînés : un sous-officier oonanti et deux anges gardiens. Il lui fallait devenir un tueur plus redoutable que les trois réunis, c'est-à-dire un chasseur syge aux réflexes accélérés et aux griffes tranchantes.

Quelque chose se déclencha en lui, à un niveau très profond. Les larmes vinrent brusquement à ses yeux, puis coulèrent sur ses joues. Un frisson brûlant courut le long de ses nerfs. Il pensa : « C'est fait ! » Il éprouva dans tout le corps une forte sensation de chaleur. La sueur mouillait maintenant ses bras et ses épaules. Il se sentit prêt à l'attaque.

Il écouta ses adversaires. Pour une raison inconnue, la tactique qu'ils avaient choisie d'abord ne semblait plus convenir. Ils pouvaient apercevoir Sophia seule dans le chalet, par la grande fenêtre vitrée de la chambre. Ils se demandaient où était passé Serguéi.

« Il faut que je les sépare », se dit-il. D'instinct, il envoya une impulsion mentale qui fut accueillie docilement par le sergent oonanti. « Fais le tour du chalet (...) » Serguéi ne perçut pas le nom de l'homme, qui obéit aussitôt. Le cœur de Serguéi battit plus fort. C'était un cœur sauvage, cruel et pur, moins qu'à demi humain.

L'Oonanti et le deuxième ange gardien reculèrent à l'abri d'une touffe voisine, où brillaient les fruits rouges d'une sorte de cormier aux oiseaux. La petite lune se montra au-dessus de la montagne des syges. Serguéi fit la grimace. Il avait l'impression d'y voir comme en plein jour ; mais ce n'était peut-être pas le cas des hommes ordinaires. Il courut sur la pointe des pieds, très vite. À partir de cet instant, sa vision nocturne et sa vitesse faisaient de lui un fauve en action. Il parcourut une soixantaine de mètres ainsi, dans le plus grand silence, pour prendre à revers ses ennemis, toujours inconscients de la menace.

Au moment où il arrivait derrière le bouquet d'arbustes, à moins de cinq mètres du sergent oonanti, il écrasa une branche sèche. Le sous-officier crut que l'ange gardien expédié en reconnaissance était de retour. Il l'appela : « C'est toi, Morgan ? Nous sommes ici ! » Il avait peur. Le nom de Goer... Goer de la Terre menait dans sa tête une ronde lancinante. Serguéi émit un signal apaisant et se jeta en avant,

guidé par une force étrangère, irrésistible et terrifiante.

Les deux hommes ne devaient pas avoir le temps de saisir leurs armes. Pas le temps de crier. Il réfréna son désir d'attaquer par-devant pour leur arracher les yeux. Il lui fallait attaquer au moins le premier par-derrière. Il fit un bond énorme et retomba sur les épaules du sergent oonanti. Il lui rompit la nuque des deux mains jointes. Il n'avait jamais appris les gestes qui tuent. Il les trouvait dans une mémoire atavique greffée sur la sienne.

Le sergent était mort avant de toucher le sol. L'ange gardien se retourna. Serguéi prit appui sur la terre d'un seul pied avant de bondir une deuxième fois, les mains tendues, les ongles pointés. Égorgé, l'homme lâcha un son rauque, étouffé, avant de mourir. Ce n'était ni un appel, ni un cri d'alarme. Juste un bruit qui se perdit dans la nuit. Mais il s'en était fallu d'une demi-seconde que l'alerte ne soit donnée.

Serguéi regarda ses mains poissées de sang. Il faillit se lécher les doigts. Un sourire lui vint, un sourire humain. Il n'était pas un syge. Il n'aimait pas le sang. Pas encore... Il dépouilla les cadavres d'un kong et d'un couteau. Ces armes lui plaisaient. Les autres lui paraissaient trop encombrantes et il ne savait pas s'en servir. Il avança à la rencontre du second ange gardien dont il avait senti mentalement l'approche. Il prit le couteau par la pointe et le balança légèrement au bout de son bras droit. Mais il aurait pu tout aussi bien le lancer de la main gauche. Le dernier ennemi apparut dans le clair de lune. Serguéi le laissa entrer dans une zone d'ombre et reprit sa progression silencieuse. À cinq mètres environ, il s'arrêta et lança le couteau.

Il plongea aussitôt pour accompagner l'homme dans sa chute et l'acheva à coup de griffes. La pensée du jugement lui vint. Il se releva en posant ses mains ensanglantées sur ses yeux.

CHAPITRE XVII

— Thorbar, tu as du sang partout ! s'écria Sophia.

— Thorbar ? fit-il. Ah oui, Thorbar... Fais une prière pendant que je me lave ! Est-ce qu'il y a de l'eau ici ?

— Ce robinet, là... Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Nos visiteurs ont eu un accident. Tais-toi : je te raconterai plus tard. Nous fuyons.

Il avait pris le temps de se rhabiller mais non de se chausser. Il avait aussi récupéré la lampe du dernier ange gardien. Il la tendit à Sophia.

— Ne t'en sers qu'en cas de nécessité absolue.

Il regarda la pendule suspendue en face de la porte d'entrée, et fit une conversion en temps terrestre. Il avait mis environ six minutes pour aller à la rencontre des visiteurs et se débarrasser d'eux. Un syge-des-arbres aurait opéré en moins d'une minute. Il sourit... Il ne serait jamais un syge-des-arbres. Tout au plus un syge-des-nids.

Le sergent oonanti était mort depuis deux minutes et demie, trois minutes. L'alerte pouvait être donnée d'un moment à l'autre. Sophia le regarda se laver les mains, une lueur d'épouvante dans les yeux. Elle se maîtrisa très vite et sortit la première. Il la rejoignit et la retint par le bras.

— Indique-moi la direction.

— Là ! fit-elle. Il y a un halo orangé. La couleur des Oonantis ! C'était à peu près celle de la petite lune, orangée aussi. Serguéi prit la main de sa compagne et entraîna celle-ci vers la plus proche ligne d'arbres, des aulnes à duvet. L'obscurité n'était plus assez forte pour assurer leur sécurité en terrain découvert. Ils se tapirent un moment sous les feuillages bas.

— Où m'emmènes-tu ? demanda Serguéi.

— À la maison des filles.

— Mais à cette heure-ci, ça doit être bourré d'officiers !

— Nous ne nous montrerons pas. Il y a une porte derrière le bâtiment principal. Elle est cachée par l'annexe, avec les cuisines et les entrepôts, et par une haie de lauriers odorants. On peut entrer directement dans une sorte de magasin et de là passer dans les souterrains. Il y a tout un réseau de caves et de tunnels. La maison a dû être construite sur les fondations d'un ancien château. C'est peut-être un vestige de la forteresse du Grand Meneor Lars Terviggen. Il

faudra s'enfoncer le plus loin possible. Nous devrions pouvoir rester là un certain temps... quelques heures ou quelques jours. J'irai voler des provisions et de l'eau à la cuisine !

« Oh ! j'ai faim... »

— J'ai soif, dit Serguéi. Mais les chiens nous trouveront.

— Pas sûr. Je n'en ai jamais vu beaucoup dans l'île.

— Il y en a au camp, des hursters.

— Alors, tu ne veux plus me suivre ?

— Oh si ! Dans le message de David Rolguer, il était question d'un refuge souterrain, sur Olmahaa... Olmahaa vient peut-être d'*Omaha*. Les *points Omaha* étaient les bases des porteurs d'âme, ou quelque chose de ce genre... tu viens ?

Ils s'élancèrent à découvert. Serguéi guidait Sophia entre les pierres, les chardons et les buissons qui couvraient le sol rocailleux et inégal. Ils se reposèrent un instant sous un autre bouquet d'aulnes et ils reprirent leur course zigzaguant. Ils apercevaient maintenant à travers les arbres une grappe de lumières multicolores, aguicheuses.

— C'est là ! dit Sophia.

Sa voix tremblait légèrement. Il la força à se jeter au sol, brusquement. Une patrouille... La jeune femme se piqua le visage à une tige de chardon, se blessa un genou sur un caillou tranchant. Une épine de buisson noir s'enfonça dans sa paume. Elle serra les dents pour ne pas crier. La patrouille passa à une vingtaine de mètres : quatre hommes et un chien. Serguéi détourna l'attention des hommes sur les lumières féeriques de la maison de plaisir. Au chien, à tout hasard, il envoya un message mental de paix et de sommeil.

Il attendit une minute puis étreignit le bras de Sophia. Elle obéit au signal... Il leur fallut ainsi une vingtaine de minutes pour atteindre la maison des filles. La sirène retentit au moment où ils se glissaient derrière une haie couverte de petits fruits noirâtres, à dix pas de la porte dérobée que Sophia connaissait.

— C'est pour nous ?

— J'en ai peur.

Sophia donna un coup de lampe pour s'orienter. Elle cueillit une poignée de fruits sur la haie et les mit dans sa bouche. Il l'imita après une seconde d'hésitation. Les nerfs tendus, ils écoutèrent les sirènes d'alerte qui se répondaient dans toute l'île.

— Il faut gagner le souterrain, dit-elle. Vite !

La porte était fermée au verrou et ils essayèrent en vain de l'ouvrir. Ils entrèrent par une fenêtre et sautèrent dans une réserve encombrée de tonneaux, de caisses et de paquets suspendus au plafond bas. Ils respirèrent une odeur de vin aigre et de poisson fumé. De là, ils passèrent sans peine dans un couloir faiblement éclairé. Une femme

surgit en face d'eux et poussa un cri de surprise. Elle lâcha un des paniers de bouteilles qu'elle portait au bras. Serguéi le rattrapa avant qu'il ne touche terre.

— Sophia ! fit la servante en portant sa main libre à sa poitrine. Tu m'as fait peur ! Tu as entendu les sirènes ? Qu'est-ce...

— Sass'ni, tu ne m'as pas vue. Ni lui – Sophia montra Serguéi – ni personne.

— Oui, oui ! souffla la jeune ikarienne. Je n'ai vu personne.

Serguéi lui rendit son panier en cachant ses ongles et se laissa entraîner par Sophia vers les souterrains.

— Ils sont là ! souffla Sophia.

Serguéi s'adossa à un mur de pierre. Sensation réconfortante : c'était le premier mur de pierre qu'il rencontrait en Nejernoey. Il fit face à l'entrée de la cave. Les anges-gardiens et leurs chiens approchaient. Il écouta. On n'entendait aucun aboiement. Les bêtes dressées par les Oonantis – loups à longue fourrure – chassaient en silence.

— Tu es sûre qu'ils sont derrière nous ?

— Je sais qu'ils vont nous rejoindre, dit Sophia d'une voix étouffée. Bientôt !

Serguéi lui demanda d'éclairer devant elle. L'obscurité était si dense que ses yeux de syge ne recueillaient pas un seul photon. La lampe de Sophia confirma l'impression qu'ils avaient acquise en tâtonnant. Ils étaient dans une cave et non dans un couloir. Aucune issue. Il fallait revenir en arrière. Sophia avoua qu'elle avait peur.

— Ils sont encore loin, dit Serguéi.

— Non !

Comme ils refluaient dans le tunnel qui les avait amenés, une lueur sautilla contre la paroi à une trentaine de mètres en arrière. Les chasseurs étaient là. Serguéi crut entendre gronder un chien-loup. Il s'élança dans un autre couloir, au plafond bas et au sol défoncé, tirant Sophia qui avait éteint sa lampe et le suivait sans chercher à voir autour d'elle.

— Comment ont-ils pu nous retrouver si vite ?

— Les chiens ! Baisse-toi... Allume ta lampe une seconde.

La salle dans laquelle ils avaient pénétré s'effondrait de tous côtés. Le plafond à la voûte lézardée rejoignait le sol boueux au milieu d'une petite mare luisante. Mais à gauche, un trou dans le mur éboulé révélait une amorce de passage.

— Allons par là, décida Serguéi.

Il porta la main à sa cuisse où il ressentait une légère brûlure. Le détecteur... Il ne comprit pas tout de suite. Un trou d'environ un

mètre de diamètre coupait le passage. La lampe, vite... De l'eau coulait au-dessous. Il se pencha, en serrant le détecteur dans sa main droite. Bon Dieu ! Cette chaleur intense signalait la proximité d'une grande masse de métal.

— Les chiens ! cria Sophia.

— Saute là-dedans... Je t'aide !

La jeune femme tomba avec un bruit d'éclaboussement. Elle cria que tout allait bien : à peine cinquante centimètres d'eau et un sol ferme au-dessous. Serguéi se retourna. Un chien-loup lui sauta à la gorge, le manqua à cause de l'obscurité et repartit aussitôt à l'attaque. Serguéi l'évita une deuxième fois et lança en avant ses mains griffues. Une seconde plus tard, le hurster n'avait plus d'yeux et son sang s'écoulait en gargouillant. Une balle ricocha contre le mur. Un coup de kong précipita Serguéi à terre. À moitié assommé, il rampa jusqu'au trou et rejoignit Sophia.

— Par là ! cria-t-elle.

Il se releva en pataugeant. Il s'aperçut qu'il avait perdu son détecteur au cours de sa chute. Mais il n'en avait pas besoin pour deviner qu'il se trouvait dans un couloir de métal. Devant lui, les pas de Sophia, sortie du ruisseau, rendaient un son caractéristique. Il cogna du poing contre la paroi la plus proche : métal aussi. Un cercle de lumière vola à sa poursuite. Les chasseurs avaient trouvé l'orifice du plafond. Combien de temps hésiteraient-ils avant de sauter ?

Il rattrapa Sophia qui se tenait immobile dans une sorte de contrejour bleuté. Une plaque phosphorescente barrait le couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Serguéi s'approcha.

— Je ne crois pas que ce soit un obstacle solide.

Il se rappelait maintenant les messages de David. Un sanctuaire du Système Goer avait été créé à l'emplacement d'un point omaha, abandonné par les porteurs d'âme. Quelque part au centre de l'île... Il frappa la surface lumineuse avec la pointe de son couteau. Il ne rencontra aucune résistance. Il avança d'un pas. Sa main traversa un rideau électrique. Il ressentit un léger picotement et une impression de froid au bout des doigts.

Un plouf sonore, suivi d'un autre et d'un autre encore, annoncèrent l'arrivée des chasseurs dans le couloir, trente ou quarante mètres en arrière. Il se décida.

— Viens, dit-il. Qu'est-ce qu'on risque ? Le jugement dernier ?

Sophia et Serguéi franchirent ensemble l'entrée du sanctuaire. Ils firent « Oh ! » ensemble, tombèrent et perdirent conscience en même temps.

— Réveille-toi, Serguéi – puisque tel est maintenant ton nom. Tu me l’as appris. Tu m’entends ? Je suis Joël Goer, ton fils. Ou je l’ai été. Je suis mort accidentellement il y a quatre siècles de ce monde, après en avoir vécu sept. Sept siècles bien remplis... Je suis arrivé sur la Planète du Jugement il y a un peu plus de mille cent années. J’étais un enfant, tu le sais, et je ne devais pas être jugé. Les porteurs d’âme appellent « uboans » les humains de cette catégorie, qui ont un rôle à jouer dans le grand projet des Boaras.

« Tu te réveilles aussi, Sophia ? Bonjour. C’est une grande joie pour moi de t’accueillir ici, à Bemerkenstaglak, même si je suis mort depuis longtemps. Oui, deux précisions importantes : vous n’êtes plus au sanctuaire d’Omaha-Olmahaa, mais à Mors-Bemerkenstaglak, principale base du Système Goer en Nejernoey. Comme tu l’avais deviné, Serguéi, c’est moi qui ai fondé cette ville, en même temps que le Système Goer, et moi qui l’ai nommée. Deuxième point : la voix qui vous parle et dit « je » en ce moment est naturellement celle d’un ordinateur boara qui contient ma mémoire ou ce qu’il en reste. Ce n’est pas tout à fait moi et c’est un peu plus que moi... »

Serguéi se rendit compte qu’il était étendu sur une banquette souple, dont la surface épousait exactement la forme de son corps nu. Au-dessus de lui, des formes vagues, aux couleurs pâles se mouvaient sur le plafond qui était peut-être un écran.

À côté, dans la même position sur une banquette semblable, Sophia respirait doucement, clignait les yeux et promenait une main inquiète sur sa poitrine et son cou. Ses cheveux, plus sombres qu’ils ne l’avaient jamais été, tombaient jusqu’au sol et se mêlaient à la fourrure noire du tapis.

Elle tourna la tête, vit Serguéi. Ils se sourirent.

La voix proche et mystérieuse *qui disait* je continua :

— Serguéi, je sais que tu as suivi les porteurs d’âme sur Shiraboam dans l’espoir de me rejoindre et de me revoir. Merci... Nous nous sommes retrouvés et la voix que tu entends est vraiment la mienne. Si vous le désirez l’un ou l’autre, ou bien tous les deux, l’ordinateur boara vous donnera cent ou mille images de moi. Mais peut-être préférerez-vous garder le souvenir d’un enfant de douze ans que vous avez vu pour la dernière fois sur la Terre il y a quelques mois ou plus de mille ans.

« Il m’a fallu un demi-millénaire pour découvrir la vérité sur le projet des Boaras. C’est la première épreuve que chaque race en compétition doit remporter. Certaines ne trouveront jamais et s’en moquent, pour leur bonheur peut-être. Quelques compagnons de la première heure et moi-même avons décidé – après des dizaines d’années de doute et de déchirement – de revendiquer l’héritage au

nom des humains de la Terre, d'Ikar et d'ailleurs. Nous n'en sommes pas plus indignes que d'autres. Et les autres... Certains veulent posséder pour eux seuls la science et la puissance des Boaras. Ils sont prêts à s'en emparer par n'importe quels moyens, en profitant de l'imbécillité des porteurs d'âme, incapables d'assumer leurs rôles d'arbitres. C'est aussi le cas de quelques humains, en particulier des Oonantis.

« Nous avons choisi de respecter la règle du jeu, même si elle n'est pas toujours claire, les porteurs d'âme, qui sont des demi-robots, ayant peut-être oublié ou mal compris les instructions de leurs maîtres. Mais comme tu le sais, Serguéi, les porteurs d'âme devaient être inintelligents pour échapper à la tentation de capter l'héritage à leur profit.

« Nous ignorons presque tout des Boaras. Il s'agit d'une race très ancienne, probablement non humaine, qui a régné pendant des millions d'années. Un jour – un millénaire plutôt – ils ont décidé de quitter ce plan de réalité et de léguer leur prodigieuse science à une ou plusieurs races – humaines et non humaines – qu'ils *jugeraient* dignes de leur succéder. La succession est ouverte depuis plus de mille ans. Elle a malheureusement dégénéré en guerre de succession, par la faute des porteurs d'âme, par effet pervers ou par la volonté secrète des Boaras.

« L'épreuve durera sans doute encore longtemps : des siècles ou des millénaires. Mais il y a aussi quelques chances pour qu'elle se précipite. Par exemple, par une disqualification des tricheurs. Nous n'y croyons pas trop. Les porteurs d'âme sont tellement idiots qu'ils ne voient peut-être même pas les tricheries de nos ennemis. Chez nous, la tentation a été forte d'employer les mêmes moyens. Il est vrai que nous avons un gros retard scientifique et technologique. On peut dire cyniquement que notre intérêt était de jouer la carte morale. En espérant que les Boaras, si loin qu'ils soient, veillaient d'une façon ou d'une autre et n'accepteraient pas la victoire des tricheurs.

« C'est un pari. Nous le maintenons ; mais nous savons désormais que nous pouvons le perdre. Et contre notre gré, nous avons été entraînés dans l'engrenage de la guerre de succession. Nous nous battons.

« L'héritage des Boaras nous est versé progressivement. Au compte-gouttes et sans mode d'emploi. Les bribes de connaissances et les poussières de matériel qui sont mises à notre disposition, nous devons les découvrir et souvent les disputer aux autres. Nous devons prouver que nous sommes capables d'assimiler ces connaissances et de nous servir de ce matériel sans danger pour nous ni pour les autres. La base de Bemerkenstaglak dans laquelle vous vous trouvez en ce moment correspond au niveau trois. C'est notre pointe avancée dans la

conquête de l'héritage. Mais nous ne savons pas où se situe le niveau maximum, ni à partir de quel moment nous aurons gagné... ou perdu.

« Il nous faut aussi prouver que nous sommes capables de progrès moral, grâce au système du jugement décennal. Le jugement et peut-être la planète même ont été conçus pour nous aider. Par qui ? Les porteurs d'âme ou les Boaras ? Nous l'ignorons et nous ignorons de quelle façon les autres races ont été aidées. Le beau projet des Boaras était de faire avancer en même temps science et conscience chez leurs futurs héritiers. Peut-être réussiront-ils finalement. En tout cas, nous jouons le jeu, *nous*.

« Mais nous avons été bien vite convaincus que les humains avaient d'énormes handicaps et qu'ils ne gagneraient jamais seuls la compétition. C'était aussi le cas des syges, trop primitifs pour comprendre le sens et l'enjeu de cette compétition. Mais les hommes et les syges unis auraient eu de bien meilleures chances. Nos concurrents, dont certains sont aujourd'hui nos ennemis mortels le pensaient aussi. Ils ont tout fait pour susciter la peur et la haine entre la race des hommes et celle des syges. Ils ont assez bien réussi.

« Ils ont trouvé de brillants alliés parmi les représentants de la planète Oonantia. Les Oonantis ont choisi de jouer leur propre carte, en se séparant du reste de l'humanité. Ils ont rejoint une coalition non humaine et ont reçu entre autres missions celle de consommer la rupture entre les humains d'origine terrienne et ikarienne et les humanoïdes syges de Shiraboam. Et si possible, pour plus de sûreté, de détruire les syges. Après, bien sûr, viendra l'élimination des Ikariens et des Terriens.

« Voilà schématisé l'état actuel de la guerre de succession des mondes dans laquelle nous sommes engagés.

« Maintenant que vous connaissez la vérité, vous n'avez plus d'autre choix que de rejoindre le Système Goer ou les ennemis de l'humanité. Un choix cruel, c'est vrai. Mais ceux qui savent ne peuvent rester neutres.

« Avez-vous des questions à poser ? »

Sophia devança Serguéi. Elle se dressa à demi sur la banquette, puis sauta sur le sol élastique où elle rebondit en riant. Le mur lisse lui renvoya son image. Elle leva les yeux, observant l'écran du plafond, cherchant à qui ou quoi s'adresser.

— Pourquoi les porteurs d'âme ne nous ont-ils pas dit la vérité ? demanda-t-elle ainsi.

— Pour trois raisons, répondit aussitôt Jôl Goer, ou l'ordinateur qui parlait en son nom. Parce que les humains doivent découvrir cette vérité eux-mêmes, parce que les porteurs d'âme sont aussi des recruteurs qui ont besoin de fables pour convaincre les recrues et

parce qu'ils sont, de toute façon, trop stupides pour comprendre le projet de leurs maîtres.

— Mais vous-mêmes, les agents du Système Goer, pourquoi n'informez-vous pas mieux les humains de Shiraboam, les serfs du Nejernoey, les soldats de l'armée Ugi ? Pourquoi tolérez-vous l'ignorance, la misère, l'esclavage sur ce continent ?

Il y eut un instant de silence, comme si l'ordinateur réfléchissait à la question. Serguéi sourit. Il connaissait déjà la réponse.

— Pour trois raisons encore, expliqua enfin la voix de Jôl Goer. Le Nejernoey est un territoire d'épreuves pour les hommes qui arrivent de la Terre ou d'Ikar, et nous avons décidé de respecter la règle du jugement, du moins en général. Deuxièmement, les maîtres du Nejernoey, à l'exception du Prince élu, sont des êtres *absolument mauvais*, choisis par les juges suivant ce qu'ils appellent le « principe de l'enfer ». La vérité ne leur convient pas et beaucoup sont au service de nos ennemis. Enfin, dans la phase actuelle de la lutte, nous aimons mieux agir secrètement et nous démasquer le moins possible.

Serguéi se leva aussi et fit quelques pas au milieu de la salle... Les murs et le sol pareils à de profonds et glauques miroirs multipliaient en les étirant son reflet et celui de Sophia. « Niveau trois, pensa-t-il. Celui que la Terre aurait atteint au cours du XXI^e siècle, sans la guerre. » La guerre ? Il demanda :

— Sait-on ici ce qu'est devenu notre monde... la Terre ?

La voix synthétique émit un semblant de rire.

— La guerre de succession nous oblige à voyager beaucoup. Nous avons dû envoyer des agents du Système Goer sur la Terre... qui a connu bien des avatars : près de vingt siècles terrestres se sont écoulés depuis notre départ. Naturellement, la guerre annoncée par les porteurs d'âme n'a pas eu lieu. Ce n'était qu'une de leurs ruses habituelles pour faciliter le recrutement !

Dix questions ou cent traversèrent l'esprit de Serguéi. Mais il devait renoncer à tout apprendre. Il choisit d'interroger l'ordinateur sur les Boaras.

— Les juges de la tour et ceux du tribunal de Bemerkenstaglak sont-ils des Boaras ?

— Certainement pas. Ce sont des machines-mémoires, comme moi-même. Aucune ne dépasse le niveau 3. Elles se situeraient plutôt autour de deux virgule cinq. Par contre, la projection du laissez-passer corporel, dont nous ne connaissons pas le mécanisme, doit être d'un niveau nettement plus élevé.

— Alors, où sont passés les Boaras ?

— Bien entendu, c'est une question que nous nous posons depuis des siècles sans avoir jamais trouvé de réponse certaine. Mais

personnellement, je pense que les porteurs d'âme nous ont dit à peu près la vérité sur ce point. À mon avis, les Boaras sont allés si loin, si haut dans la connaissance et dans la puissance qu'ils ont finalement trouvé Dieu. Alors, ils ont quitté notre plan de réalité pour rejoindre le Sien. Et ils nous attendent près de Lui, à la fin des temps. Pour le jugement dernier.

Serguéi éprouvait une agréable sensation de sécurité, accompagnée d'un léger vertige. La forêt du Nejernoey était si loin. Il se rappela l'époque où il se traînait sur les genoux pour laper sa soupe dans une mangeoire sale. Était-elle à jamais révolue, cette époque ? Non. Il savait qu'il devrait quitter bientôt le cocon protecteur de la base de Bemerkenstagalk. Pour lui, l'épreuve continuait, au moins jusqu'au jugement décennal. David le lui avait fait comprendre dans son dernier message. Sophia le suivrait-elle, elle qui avait droit à la *solution douce* ?

Il préférerait ne pas y songer pour le moment. Il regarda ses ongles et les trouva normaux. Des ongles humains, taillés de près, rognés même. Peut-être ne serait-il plus jamais un demi-syge. Et soudain, il se mit à penser avec nostalgie aux chênes-de-fer et aux nids de la montagne.

Sophia interrogea encore la machine.

— Quel va être notre sort à nous ?

La réponse, toute prête, tomba aussitôt :

— Si vous le désirez, je peux décider que l'épreuve que vous avez subie est suffisante et vous détourner de la voie du jugement. Vous entrerez immédiatement en action dans le Système Goer. Vous participerez à la guerre défensive que nous menons contre nos adversaires non humains – et parfois humains. Vous serez très utiles à la cause de l'homme.

« Si vous avez le courage de continuer dans la voie du jugement, vous tenterez de nouveau votre chance en Nejernoey. Vous affronterez des épreuves au moins aussi cruelles que celles que vous avez connues. Vous serez en même temps agents secrets du Système Goer, ce qui augmentera encore les risques. Vous souffrirez, vous mourrez peut-être – alors, vous rejoindrez tout de suite les Boaras à la fin de l'éternité. Mais si vous vivez, vous serez peut-être un jour parmi les humains accomplis, transformés, qui recevront l'héritage pour toute notre race.

« C'est le destin que je vous souhaite. C'est ainsi, naturellement, que vous nous aiderez le mieux. Mais c'est un choix terrible et vous êtes libres de le refuser. J'ajoute que vous avez tout le temps de vous décider. La guerre durera peut-être encore mille ans. Nous n'en sommes pas à une heure près, ni dix, ni cent. Reposez-vous et appelez-moi quand... »

— Pourquoi attendre ? coupa Sophia. Je crois que nous avons beaucoup dormi et... eh bien, la guerre s'achèvera peut-être plus tôt qu'on ne pense. J'ai envie de partir tout de suite. Serguéi ?

Serguéi approuva d'un signe de tête et sourit. « Pourquoi attendre, pensa-t-il, puisque nous restons ensemble. »

— Si je comprends bien, dit Jôl Goer, vous choisissez la voie du jugement. Je vous remercie et je vous souhaite bonne chance. Avant de partir, désirez-vous me voir tel que j'étais il y a...

— Non, dit sèchement Sophia. Nous te verrons en chair et en os au jugement dernier !

— Rendez-vous ici dans dix ans, à notre prochain jugement, fit Serguéi.

— Qu'on nous rende nos vêtements, ordonna Sophia. La canicule du deuxième été doit être commencée, mais les gens du Nejernoey sont tellement puritains que je n'oserai jamais me montrer nue dans la ville du tribunal !

*Achévé d'imprimer le 20 janvier 1982 sur les presses de l'imprimerie
Bussière à Saint-Amand (Cher)*



Rev.2 / octobre 2013

– N° d'impression : 2519. –

Dépôt légal : Mars 1982.

Imprimé en France